BnF Gallica

Les Coudées franches, épisode de la haute vie parisienne, par Ernest Serret

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Serret, Ernest (1821-1874). Les Coudées franches, épisode de la haute vie parisienne, par Ernest Serret. 1863.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 582
1863

5/2 5 4

LES COUDÉES FRANCHES

Correspondance de Cœur à Cœur

ÉPISODE

DE LA HAUTE VIE PARISIENNE

PAR

ERNEST SERRET

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
1863

PRIX : 2 FRANCS

LES

COUDÉES FRANCHES

Y 2

OUVRAGES D'ERNEST SERRET.

Romans.

ÉLISA MÉRAUT, lettres de trois jeunes filles.
FRANCIS ET LÉON.
CLÉMENCE OGÉ, histoire d'une maîtresse de chant.
UNE JAMBE DE MOINS, épisode de la campagne d'Italie.
PERDUE ET RETROUVÉE (deuxième édition).
LES COUDÉES FRANCHES, scènes de la haute vie parisienne.

Théâtre.

LES FAMILLES, comédie en 5 actes, en vers. (Ouvrage couronné.)
QUE DIRA LE MONDE? comédie en 5 actes, en prose. (Ouvrage couronné.)
UN MAUVAIS RICHE, comédie en 5 actes, en vers.
L'ANNEAU DE FER, comédie en 4 actes, en prose.
UN ANGE DE CHARITÉ, comédie en 3 actes, en vers.
LES TOURISTES, comédie en 3 actes, en vers.
EN PROVINCE, comédie en 3 actes, en vers.
LA PAIX A TOUT PRIX, comédie en 2 actes, en vers.
LES ILLUSIONS DE L'AMOUR, comédie en 1 acte, en vers.
L'ÉGIDE, comédie en 1 acte, en prose.
LES FONDS SECRETS, comédie-vaudeville en 1 acte.
LES PARENTS DE MA FEMME, comédie-vaudeville en 1 acte.
LES INCERTITUDES DE ROSETTE, comédie-vaudeville en 1 acte.
LE COMPAGNON DE VOYAGE, comédie-vaudeville en 1 acte.

Poésie.

ODE A L'ARMÉE D'ORIENT.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

LES

COUDÉES FRANCHES

ÉPISODE

DE LA HAUTE VIE PARISIENNE

PAR

ERNEST SERRET

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

Droit de traduction réservé

6835

A

UN AMI INCONNU.

I

A nous autres conteurs, romanciers ou poëtes,
Il nous pleut des amis d'en haut comme d'en bas,
Gens qui, pour leur plaisir, s'attachent à nos pas,
Nous suivent dans un Louvre ou dans un galetas,
Dans la paix du désert ou le fracas des fêtes,
Gens que nous aimons fort et ne connaissons pas.

II

Ce sont nos chers lecteurs, ces lecteurs que sans cesse
Avec des mots choisis notre plume caresse,
Quoique jamais pour nous ils ne se soient gênés,
Car, malgré leur esprit, leur bon goût, leur finesse,
Quand notre histoire est longue ou nos vers mal tournés,
Quand nous les ennuyons, ils nous bâillent au nez

III

Et s'endorment bientôt, ou plantent là le livre.
Mais en revanche aussi, quand nous les amusons,
Comme à notre soleil ils trouvent bon de vivre,
Comme ils prennent leur part du vin qui nous enivre!
Comme ils disent : « Lisez l'auteur que nous lisons! »
Comme ils prônent nos vers, nos récits, nos chansons!

IV

Et c'est tout? C'est assez. Un élan sympathique,
Des pleurs sans amertume et bien vite essuyés,
Un sourire aux endroits par la verve égayés,
Un franc éclat de rire à quelque trait comique,
Voilà de quoi se fait la gloire poétique,
Et, quand nous l'obtenons, nous sommes trop payés.

V

Quels honneurs, en effet, égalent cette gloire?
Quelle victoire est douce après cette victoire?
Un jour, pourtant, un jour j'obtins mieux que cela
Mon lecteur me rendit un service notoire :
Il s'agissait d'un prix pour œuvre méritoire....
Mes amis se taisaient, un inconnu parla,

VI

Un inconnu célèbre et cité par le monde
Pour unir au talent l'austère probité,
Chéri de quelques-uns, et de tous respecté.
Il possédait du cœur l'éloquence féconde :
Il défendit mes droits qu'appuyait l'équité,
Et je lui dus le prix qui m'était disputé.

VII

Ce procédé, qu'un tiers m'apprit exprès peut-être,
Valait bien une carte ou plutôt une lettre.
Je m'abstins toutefois. C'est qu'entre nous j'eus peur
Que, si mon inconnu venait à me connaître,
Il ne changeât de mode et n'eût cette tiédeur
Qu'ont parfois nos amis, par excès de pudeur.

VIII

Il faut qu'à mon silence enfin je remédie,
Il faut, brave inconnu, m'acquitter envers toi.
Que n'ai-je à faire don de quelque œuvre hardie
Chaude encor des bravos, ou drame ou comédie!
Mais la vieille Thalie est brouillée avec moi.
Ceci n'est qu'un roman, et je te le dédie.

IX

« Ceci n'est qu'un roman ! » Je l'ose dire en vers !
Le roman, n'est-ce pas le cadre riche et vaste
Où vivent nos vertus, nos vices, nos travers,
Cette ample comédie aux cent actes divers,
Dont les milliers d'acteurs brillent par le contraste,
Dont la scène mobile est l'immense univers?

X

Le roman ! le roman ! c'est l'épopée antique.
Homère nous légua deux romans merveilleux.
L'histoire de Joseph est un roman biblique,
L'Énéide un roman, et quoi que maint classique
Ose arguer encor, nous avons pour aïeux,
Pour devanciers du moins, ses maîtres et ses dieux.

XI

Aujourd'hui le roman, puissante fourmilière,
Croît, s'agite à côté de la Création.
Il n'est plus rêverie, il n'est plus fiction;
Il est l'humanité vivante, tout entière,
Et, comme il ne subit entrave ni barrière,
Il s'élance aussi loin que va la passion.

XII

Il reproduit le laid comme le beau. Qu'importe!
L'art montre des laideurs qui sont belles à voir.
De les éterniser nous aurons le pouvoir;
Et de ce lourd butin que l'Avenir emporte,
Peintures de tout prix, tableaux de toute sorte,
Il restera du Siècle un fidèle miroir.

XIII

N'allez pas croire au moins que j'entende et prétende
Qu'on calque le roman sur la réalité.
Des tableaux aux portraits la différence est grande.
Ce n'est pas monsieur tel ou tel qu'on nous demande,
C'est l'homme, et nous faisons pour notre humanité
Ce qu'Apelle autrefois a fait pour la beauté.

XIV

Ici, cher inconnu, j'ouvre une parenthèse
Pour un fait personnel dont je serais fort aise
De me justifier. On dit qu'en plus d'un cas
J'ai peint des gens connus, mais peint du haut en bas,
Si fidèlement peint, que, ne vous en déplaise,
On voit tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils n'ont pas.

XV

C'est une calomnie absurde, et bien crédule
Qui me croirait du goût pour un pareil emploi.
Quand je connais quelqu'un, fût-il plus ridicule
Que monsieur X, eh bien! il est sacré pour moi.
Qu'on lui réserve ailleurs quelques coups de férule :
Moi, j'ai les yeux fermés sur tout ce que je voi.

XVI

Je suis aveugle et sourd, mes amis. C'est à peine
Si je remarque en vous notre sottise humaine,
Ou, quand vous m'attirez malgré moi, je rends blanc
Ce que j'observe noir, je change de domaine,
Ce que j'ai pris au mont je le donne à la plaine,
Et par là je fais vrai sans faire ressemblant.

XVII

Quant à ces gens connus que je ne connais guère,
Ministres, financiers, grands et petits commis,
Grands et petits seigneurs, c'est le fait du vulgaire
D'aller à tout propos leur déclarer la guerre;
J'omets toujours sur eux ce qui doit être omis :
Ils sont sacrés pour moi, sans être mes amis.

XVIII

Mais si tous ces gens-là peuvent dormir tranquilles,
Je sais me rattraper sur beaucoup d'inconnus
Que je n'ai pas l'honneur de connaître non plus.
A leurs dépens souvent ils me sont fort utiles.
Ils feraient, pour me fuir, des efforts superflus;
J'irais les relancer dans les champs, dans les villes,

XIX

Au bout de l'univers, et même encor plus loin.
Car j'ai, pour me servir, une aimable courrière
Qui pourrait devancer la vapeur, au besoin.
Vous ne connaissez pas ma muse romancière ?
(Romantique serait plus joli. Mais j'ai soin,
Monsieur, de m'exprimer d'une manière claire.)

XX

La muse que le Ciel fit au gré de mes vœux
Est un des beaux produits de la race divine.
Ses yeux sont bleus ou noirs, bruns ou blonds ses cheveux;
Quand je veux elle est grave, et folle quand je veux.
Sitôt qu'elle me rit de sa lèvre enfantine,
Je crois rêver, mon cœur déborde, et je m'incline.

XXI

Elle vécut longtemps hors du monde réel,
Dans ces astres où luit une éternelle aurore.
Elle y vit de fort près les Muses que j'adore,
Et de ses grandes sœurs elle parle sans fiel.
Elle parle de bien d'autres choses encore :
En habitant la terre on se souvient du Ciel.

XXII

Elle n'en a pas moins exploré notre monde,
Des plus humbles hameaux aux plus fières cités.
Elle a fait du beau sexe une étude profonde.
Elle a pu contempler quatre ou cinq Majestés,
Quinze ou vingt sénateurs, autant de députés,
Et, jasant volontiers, volontiers elle fronde.

XXIII

Mais lorsque je l'entends parler trop librement,
Je m'esquive au plus vite, ou lui dis qu'elle ment.
La franchise parfois a des accents barbares.
Je peins les mœurs, il faut les peindre décemment;
A la vérité même il faut un vêtement :
Je veux être vendu, s'il se peut, dans les gares.

XXIV

Pourtant (jusques à moi le bruit en a couru)
On me trouve imprudent, on m'accuse d'audace.
Ma dernière peinture est d'un ton un peu cru;
Il faudrait adoucir le trait de place en place,
Et que tel personnage eût au moins disparu.
Un grave magistrat s'en est voilé la face.

XXV

Tu ne t'attendais pas, muse, je parierais,
Au reproche étonnant que tu m'attirerais.
Que veux-tu? C'est ainsi qu'avec nous on en use.
Tâche qu'à l'avenir tes types soient moins vrais,
Qu'ils n'offrent de nos mœurs qu'une image confuse....
Si tu récidivais, je serais sans excuse.

XXVI

Crains surtout d'attenter à nos hommes de bien.
Si tu peins désormais quelque grand, fais en sorte
Que sa façon d'agir ne soit suspecte en rien,
Qu'il ait un noble cœur, qu'il soit bon citoyen,
Que sur ses intérêts la justice l'emporte,
Et qu'il soit des beaux-arts l'espoir et le soutien.

XXVII

Mais n'ai-je pas risqué six lignes indiscrètes ?
C'est toi, cher inconnu, toi-même qui m'arrêtes.
Ce portrait, en effet, est le tien de tout point.
En y joignant les dons de nos meilleurs poëtes,
Je vous aurai rendu, Monsieur, tel que vous êtes,
Et, voyez cependant, je ne vous connais point.

LES

COUDÉES FRANCHES.

I

UNE RÉSIDENCE D'ÉTÉ AU BORD DE LA MER.

Il arrive un moment vers la fin de l'été, surtout dans les années sèches, où la campagne des environs de Paris devient tout à fait inhabitable, j'entends pour les gens qui se respectent. Les gens qui se respectent sont ceux qui ont beaucoup d'argent à dépenser et qui, par conséquent, sont plus sensibles que d'autres aux inconvénients de la chaleur. Le médecin qui vient les voir en ami trois ou quatre fois par semaine, et qui a besoin lui-même d'un peu de repos et de liberté, ne manque jamais alors de leur prescrire de se rendre aux bains de mer, sinon pour prendre des bains, du moins pour jouir d'un air

plus vif et plus pur. Quoi de charmant, en effet, comme de se trouver tout à coup au bord de la mer par ces jours brûlants et arides ? Quel spectacle plus sublime que celui de cette immense plaine d'eau qui se déroule sans limite aux regards ? Quel concert plus harmonieux que le murmure de ces vagues qui viennent expirer l'une après l'autre sur le rivage ? Ce n'est pas seulement par les poumons qu'on respire la puissante fraîcheur de l'Océan, il semble qu'on s'en pénètre encore par l'oreille et par les yeux. Pour moi, je n'ai jamais éprouvé un bien-être plus complet que lorsque, me promenant par un beau soir d'été sur quelque falaise, je saisissais au passage les moindres frémissements de la brise, et regardais le soleil descendre sur les flots qu'il empourprait au loin de ses feux.

C'était là sans doute aussi le sentiment de Mme Saugeon, car, depuis plusieurs années déjà, elle ne manquait jamais de venir finir l'été dans sa jolie résidence d'A..., petit village maritime situé à deux lieues environ de la ville de X.... La ville de X.... est un des points de la France les plus rapprochés de l'Angleterre. Par un temps clair, et sans avoir recours à la lunette, on distingue très-bien à l'horizon quelque chose de blanc et de vague : ce sont les côtes de nos chers voisins. X.... est, dans la belle saison, le rendez-vous de nombreuses familles anglaises et de quelques familles françaises. On y trouve d'élégantes et larges rues, une plage molle et unie, des vues charmantes ; il y a une fort jolie salle de spectacle, des acteurs détestables, mais rem-

plis de bonne volonté; on y donne des bals, des concerts, des fêtes de jour, des fêtes de nuit : que faut-il de plus pour s'amuser ? Aussi on s'y amuse généralement pendant trois ou quatre mois de l'année.

Mme Saugeon était une femme qui pouvait avoir tout près de quarante ans, et qui avait dû être fort belle. Il lui en restait des yeux magnifiques, une abondante chevelure noire, une bouche appétissante garnie d'une double rangée de perles. Son teint n'avait plus sans doute le même éclat qu'autrefois ; on remarquait davantage qu'elle avait le front un peu bas, le nez un peu irrégulier, la taille un peu courte : telle qu'elle était néanmoins, elle passait encore, auprès des connaisseurs, pour une beauté majestueuse. Elle était veuve, à en juger par l'apparence, quoique certaines gens prétendissent qu'il y avait un M. Saugeon à Constantinople ou au Pérou. Ce qui me porte à croire qu'elle était réellement veuve, c'est qu'elle agissait avec une liberté qui prouvait suffisamment que personne n'avait droit de contrôle sur sa conduite. Je me trompe pourtant, quand je dis personne. Il y avait quelqu'un à qui elle était désireuse de ne pas déplaire, bien que ce quelqu'un n'eût aucune espèce de droits sur elle, étant lui-même marié et père de famille ; mais c'était un homme considérable, un homme qui occupait une haute position sociale et qui pouvait lui être utile. Il ne résidait point, du reste, pendant toute la saison au château d'A... ; il n'y faisait que de courtes apparitions, et son arrivée était toujours le signal d'une série de fêtes dont il ne pre-

nait pour lui que le plaisir, et dont son aimable hôtesse faisait seule les honneurs avec sa fille.

Mlle Elina Saugeon, fille unique de Mme Saugeon, était une jeune personne qui comptait ses dix-huit printemps depuis déjà quelques années, grande, élancée, admirablement faite, et dont les traits rappelaient ceux de sa mère, mais par le côté le moins avantageux. Ainsi elle avait son front et n'avait pas ses yeux; elle avait son nez et n'avait pas sa bouche. Elle avait longtemps passé pour rousse, mais ses cheveux avaient bruni sans qu'elle eût rien fait pour cela, et, grâce à sa taille, grâce surtout à l'éclat de son teint, on pouvait dire en parlant d'elle, comme on le disait à X.... et même à Paris, la belle Mlle Saugeon. Elle joignait aux dons physiques que je viens de mentionner un aplomb remarquable pour son âge, une grande facilité d'élocution et une certaine culture intellectuelle (j'entends par là qu'elle avait lu tous les romans qu'on avait publiés depuis qu'elle était au monde). Elle parlait haut, riait fort, avait réponse à tout, et aurait tenu tête, au besoin, à quatre ou cinq hommes. Les sujets les plus scabreux ne l'effrayaient pas, au contraire. C'était une personne intrépide de toute façon. Elle montait fort bien à cheval, aimait à fumer sa cigarette après le dîner, et avait renoncé à la danse pour se consacrer exclusivement au culte de la valse. Sa mère qui, tout en lui laissant la plus grande liberté, se vantait pourtant de la surveiller de fort près, sa mère commençait à s'inquiéter un peu de cette effervescence extraordinaire et à

craindre qu'Elina ne fît quelque écart nuisible à son établissement, car il était grand temps de l'établir. Mais Mme Saugeon ne connaissait sa fille qu'à demi. Elina Saugeon, quelque ardente qu'elle fût, était encore plus prudente ; elle sentait elle-même la nécessité de se pourvoir d'abord d'un mari, elle avait dressé ses batteries en conséquence, et nous ne tarderons pas à constater que ses visées s'étaient égarées assez haut.

La saison était vraiment admirable. Depuis près de six semaines, il n'était pas tombé une goutte d'eau, et, si les gens de la campagne commençaient à s'en plaindre, les gens de la ville s'en réjouissaient. Chaque matin le soleil se levait radieux, chaque matin la mer revêtait sa belle robe d'azur aux reflets d'or. Mais malheur au touriste qui voulait se donner le plaisir d'une excursion sur la côte! Le sable brûlait ses pieds imprudents, la chaleur dévorante l'obligeait à s'éloigner, à gagner les champs, et là encore il ne trouvait qu'un sol calciné, quelques vestiges d'une herbe rousse, des arbres maigres dont le feuillage grillé ne versait plus d'ombre. Le jour, selon l'expression d'un poëte, n'était bon qu'à donner à Morphée ; il fallait pour vivre, pour respirer, attendre la nuit, la nuit avec ses douces clartés, avec ses molles brises qui couraient au-dessus des flots sans y mouiller leurs ailes, et qui, ensuite, se répandaient légères par la ville et par la campagne.

Le château d'A..., situé en face de la mer, à deux cents pieds au-dessus du rivage, ne pouvait offrir

dans son parc assez étendu ni bosquets mystérieux ni allées ombreuses. C'est à peine si quelques rangées de sapins avaient résisté aux attaques des vents. On comptait les autres arbres, on les saluait comme des vaincus qui avaient lutté bravement et qui, frappés au front, étaient restés debout, car, à partir d'une certaine hauteur, ils ne portaient tous que des branches mortes. On avait voulu, du moins, que les grâces de la nature suppléassent à ses beautés : une terre riche avait recouvert à grands frais le sol sablonneux ; des arbustes rares, des gazons verts, des massifs de fleurs surprenaient et charmaient les yeux, et une source vive se jouait en cascade sur des rochers et se transformait en rivière pour traverser le parc. Quant au château lui-même, il présentait dans son ensemble un aspect plus bizarre qu'imposant. C'était un vaste bâtiment avec créneaux, tourelles et fenêtres en ogives, flanqué, du côté de la mer, d'une énorme tour dont l'extrémité seule paraissait de construction moderne. On faisait remonter l'existence de cette tour à une très-haute antiquité. Elle avait été longtemps en ruine et était presque abandonnée au public, lorsqu'un riche Anglais, l'ayant achetée avec tout le terrain environnant, l'avait restaurée d'après l'ancien plan, et s'était fait bâtir à la suite, en plein dix-neuvième siècle, une demeure toute féodale, entourée de fossés profonds, et dans laquelle on ne pénétrait que par des ponts-levis. Puis, son œuvre achevée, il s'en était dégoûté et l'avait revendue à perte au puissant personnage dont j'ai parlé plus haut.

On aurait pu loger toute une garnison dans ce château gothique; mais, tel qu'il était, avec ses longues galeries, ses vastes salons, ses dépendances de toute espèce, il suffisait à peine à Mme Saugeon. Mme Saugeon menait grand train. Elle avait quatre chevaux, huit ou dix domestiques; elle recevait beaucoup; elle dépensait beaucoup, elle faisait même du bien dans le pays et aimait à donner aux pauvres. Les méchantes langues l'en récompensaient en disant que le bien qu'elle faisait ne lui coûtait pas plus que le reste.

Il y avait au château, cette année-là, outre Mme Saugeon et sa fille, deux personnes de leur connaissance intime, deux personnes de distinction, M. le comte et Mme la comtesse d'Heudicourt. M. le comte d'Heudicourt était un homme très-grand, très-maigre, très-pâle, avec des yeux éteints, des cheveux et des favoris en filasse, et à qui on aurait pu donner quarante ou quarante-cinq ans, mais qui, pour la raison et pour la manière d'être, n'en avait réellement que vingt. Issu d'une famille illustre que la Révolution de 93 avait ruinée, gentilhomme d'autrefois accoutré en dandy moderne, n'ayant jamais rien appris et ne voulant rien apprendre, il s'était destiné tout jeune à la diplomatie. Il avait même daigné solliciter un emploi, et le fait est qu'à cause de sa naissance et de ses relations, on n'eût pas été fâché de l'adjoindre à quelque ambassade; mais il n'y avait pas eu moyen : on avait toujours dû attendre qu'il eût acquis un peu plus de maturité. Il avait épousé sa cousine germaine.

Ils avaient allié leurs misères plutôt que confondu leurs fortunes, cette cousine n'étant pas plus riche que lui. Mme la comtesse d'Heudicourt était aussi grande, aussi maigre, aussi blonde que son mari, et avait, en outre, de grands yeux verts, un petit nez pointu et une énorme bouche dont on voyait toutes les dents ; mais ce qui la distinguait profondément de M. le comte, c'est qu'elle avait beaucoup d'esprit naturel. Elle y joignait une suprême impertinence et des façons du meilleur genre. On trouvait bien à X.... qu'elle avait mauvais ton, mais c'était une opinion de province, et beaucoup de femmes qui la critiquaient eussent été ravies qu'il leur fût permis de lui ressembler. Il est vrai qu'elle avait des vivacités de langage qui pouvaient donner à penser ; on citait d'elle plusieurs mots qui avaient fait scandale. Elle avait dit, par exemple, un certain soir, en parlant de la vertu, que personne n'y croyait plus après souper. Mais si elle était légère en paroles, elle ne l'était pas en conduite ; du moins elle avait le bon goût de sauver les apparences et de ne s'afficher avec personne, peut-être parce qu'elle se compromettait avec tout le monde.

On conçoit qu'une telle femme devait plaire à Mlle Elina Saugeon, et, en effet, elles s'entendaient toutes deux à merveille. Elles faisaient de la musique ensemble, elles montaient à cheval ensemble, elles recevaient ensemble les visites qui venaient de la ville, lorsque Mme Saugeon, sujette à de fréquentes migraines, n'était pas disposée à recevoir. J'ai dit qu'on voyait beaucoup de monde au

château d'A..., beaucoup de jeunes gens d'abord, quelques familles du pays, entre autres M. et Mme Tourangeau et leurs filles, deux innocentes colombes qui prenaient déjà des airs de lionnes; puis des baigneurs, des connaissances de Paris qu'on avait retrouvées à X..., et au premier rang, M. le baron et Mme la baronne Hocart avec leur bonne amie Mme Milo, trois personnes qui ne marchaient jamais l'une sans l'autre. Cette triple union ne s'était point établie sans peine; la baronne avait d'abord jeté les hauts cris et parlé de séparation, puis elle avait fini par entendre raison, c'est-à-dire par s'accoutumer à Mme Milo, et tout était rentré dans l'ordre.

Nous citerons encore parmi les familiers de la maison Saugeon M. Isidore Leblond et M. César Briquet.

M. Isidore Leblond était, au physique, un garçon de trente-cinq ans environ, un peu gros, un peu trapu, mais leste et nerveux, avec un teint de brique, d'énormes favoris châtains, des traits qui n'avaient rien de désagréable et beaucoup de rondeur dans les manières. Au moral, c'était un homme qui avait plus d'esprit que n'en ont les gens d'affaires, et plus de cœur que n'en gardent ceux qui ont fait fortune. Fils de ses œuvres, il s'était lancé tout jeune avec audace dans les vastes entreprises et menait la vie d'un grand seigneur avec la prudence d'un financier. Quant à M. César Briquet, c'était tout simplement un ancien carrossier du pays, qui avait conservé de sa profession un goût trop prononcé pour les cuirs,

mais qui, avec un habit noir et des gants blancs, comme il était grand et pâle, pouvait passer dans une soirée pour un monsieur, pourvu qu'il ne parlât pas. Malheureusement il avait la rage de pérorer, gonflé et joyeux qu'il était de se trouver mêlé à tout ce beau monde. Les gens de X.... ne comprenaient point comment la brillante Mme Saugeon pouvait admettre dans son intimité un pareil animal; mais il était entendu, prêt à tout, très-commode pour les commissions, il servait volontiers de cible aux plaisanteries d'Isidore Leblond, et on s'amusait de lui quand on n'avait rien de mieux à faire.

Il y avait quelque temps qu'on n'avait donné de fête au château, le dieu mystérieux pour lequel on y rassemblait tous les plaisirs étant absent : une affaire imprévue l'avait brusquement rappelé à Paris au moment où il venait d'arriver à X.... Ce dieu, que nous appellerons M. Guillaume, aimait assez, comme les autres dieux, qu'on ne s'amusât pas trop en son absence. Aussi un bal et un grand dîner avaient-ils été contremandés. On s'occupait d'organiser un concert pour l'époque probable de son retour; mais comme le concert paraissait un peu maigre, il fut décidé qu'on y joindrait une petite comédie, et on fit choix du *Caprice*, d'Alfred de Musset.

Mlle Elina, qui s'efforçait en toute occasion de plaire à M. Guillaume, quoique M. Guillaume fût assez dur pour elle et ne lui témoignât aucune espèce de sympathie, ce qui, par parenthèse, n'avait pas peu contribué à faire tomber le bruit qu'elle

était sa fille, Mlle Elina s'adjugea la part de la lionne, c'est-à-dire le rôle de Mme de Léry. La comtesse d'Heudicourt se chargea par bonté d'âme du rôle de la jeune femme délaissée, et le sous-préfet de X..., qui ne croyait point l'administration incompatible avec les plaisirs de l'intelligence, prit celui de M. de Chavigny. Mlle Elina voulait qu'Isidore Leblond fît le domestique, elle l'en pria même à plusieurs reprises; mais il résista à ses prières et lui conseilla de s'adresser à César Briquet, qu'il se faisait fort d'instruire et de transformer en domestique de bonne maison. César Briquet, malgré sa complaisance ordinaire, ne se rendit pas tout de suite non plus à la proposition de Mlle Elina : il lui répugnait d'endosser la livrée en public, même pour rire; puis il finit par céder, Isidore lui ayant dit que, dans le grand monde, des ducs remplissaient quelquefois des rôles de valets, lorsqu'on jouait la comédie.

En dépit de ce résultat, Mlle Saugeon garda rancune à Isidore du refus qu'elle avait essuyé. Elle avait avec lui, du reste, des manières assez étranges, l'accueillant tantôt avec une hauteur de grande dame, tantôt avec une familiarité marquée. On eût dit qu'en de certains moments elle se croyait à cent pieds au-dessus de lui, et que, dans d'autres, elle retombait à son niveau, et même au-dessous. Quant à lui, il était toujours avec elle sur un pied de respect ironique et supportait les hauts et les bas avec un flegme imperturbable, flegme qui ne laissait pas de piquer au jeu l'altière demoiselle et de lui faire

quelquefois rabattre le vol de ses prétentions matrimoniales jusqu'à M. Leblond lui-même.

Un jour, la répétition venait de finir, le sous-préfet était reparti avec M. Leblond, dont aucun des acteurs ne dédaignait maintenant les conseils, car ce diable de Leblond eût fait au besoin un directeur de spectacle (c'est le comte d'Heudicourt qui parle ainsi); Mme Saugeon avait sa migraine; la comtesse, qui se sentait toute je ne sais comment, s'était mise au lit pour une heure ou deux, lorsqu'un élégant tilbury, conduit par un beau jeune homme, entra dans la cour du château, et, quelques instants après, on vint annoncer à Elina que le prince de Valberg demandait à voir ces dames.

Elina rougit de plaisir, jeta un coup d'œil sur sa toilette et dit qu'on fît monter le prince au salon, qu'elle allait s'y rendre elle-même. Puis elle se ravisa, songeant sans doute qu'il n'était pas convenable qu'une jeune fille allât toute seule recevoir un jeune homme. Décider sa mère à l'accompagner, il n'y fallait pas songer : Mme Saugeon ne se coiffait jamais ses jours de migraine. Il n'y avait donc que la comtesse qui pût lui servir de chaperon, et elle courut aussitôt à la chambre de la comtesse.

En pénétrant dans le petit salon qui précédait cette chambre, elle trouva la camériste qui lui dit que sa maîtresse dormait. Elina voulut s'en assurer par elle-même et passa outre, en marchant avec précaution sur la pointe des pieds; mais elle accrocha, par mégarde, avec sa robe, un grand fauteuil qui tomba bruyamment sur le parquet.

La comtesse se dressa sur son lit en criant; puis reconnaissant Elina :

« Mon Dieu! qu'y a-t-il? fit-elle. Est-ce que le feu est au château?

— Non, ma chère, répondit l'experte jeune fille. Je suis vraiment désolée de ma maladresse.... C'est qu'il y a quelqu'un au salon, et je venais voir si vous ne vouliez pas vous lever.

— Non, ma belle, non, et je ne me lèverai pas avant demain matin, car je suis brisée, anéantie.

— Cela vous distrairait peut-être.

— Cela m'achèverait, j'en suis sûre.

— C'est quelqu'un que vous aimez.

— N'importe !

— Je vous en supplie, Gabrielle.

— Ah çà! qui est-ce donc? »

Avant de répondre, Elina jeta un regard tout particulier sur la femme de chambre, qui était restée à la porte et qui tourna les talons, sans en demander davantage.

« C'est le prince de Valberg, reprit à voix basse la jeune fille dès qu'elles furent seules.

— Ah! ah! Et quel bon vent l'amène ?

— Je ne sais. Mais je ne voudrais pas qu'il partît sans nous avoir vues; il n'est peut-être ici qu'en passant, pour un jour. Levez-vous, je vous en prie.

— Je ne le puis.

— Vous seriez déjà habillée, si vous aviez voulu!... Levez-vous, je vous le demande en grâce.

— Oh! ceci n'est pas naturel. Il y a quelque chose. Je ne me lève que si vous êtes franche avec moi.

— Il n'y a rien, je vous jure. Voici votre corset. Le prince m'a fait valser plusieurs fois cet hiver ; il m'a dit des fadeurs par-ci par-là, rien de sérieux. J'ai cru devoir pourtant en parler à ma mère.

— J'approuve ce trait de pudeur. Donnez-moi mes jupes, et appelez Rose. Non, ne l'appelez pas, elle nous espionnerait. Vous me passerez bien ma robe. Et qu'a dit cette chère Mme Saugeon ?

— Ma mère a dit qu'il fallait voir, qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver, que le prince était jeune et ne dépendait que de lui. Mais le grand vizir (c'est ainsi qu'on désignait quelquefois M. Guillaume dans l'intimité de Mme Saugeon), le grand vizir a prétendu que j'étais folle, et que c'était impossible. Moi, je suis assez d'avis que le mot *impossible* n'est plus français.

— Vous avez raison, surtout pour nous autres femmes. Mais il faut absolument appeler Rose pour me coiffer.

— Cela n'en finirait plus ! Avec deux coups de peigne, je vais réparer tout ce désordre.

— Et quels sont vos projets ?

— Mais de me laisser aimer, si l'on m'aime.

— On vous aime, il n'y a plus à en douter. Vous vous laisserez donc aimer. Et après, ma chère Elina ?

— Après, ma chère Gabrielle ? Cette question m'étonne de votre part.

— Admirablement répondu. Vous êtes digne d'être princesse. Bon, voilà qui est fait. Encore une épingle ici. Mais ne me trouvez-vous pas bien affreuse ?

— Charmante, au contraire.

— Non, je ne puis décidément me présenter ainsi, je lui ferais peur ; je reste.

— De grâce, chère!... Il y a une demi-heure qu'il attend.

— Tant mieux pour vous. Que vous êtes jeune, chère petite! Il est jeune aussi, lui, très-ardent, très-dominé par ses goûts ; mais il a eu déjà sept ou huit passions. Ce n'est plus du tout le prince Candide. Prenez garde, c'est chanceux. Il n'a encore épousé personne que je sache.

— Oh! soyez tranquille, je ne suis plus une enfant.

— Prenez garde! prenez garde!... »

Et, en échangeant encore quelques mots à voix basse, elles se rendirent dans le grand salon où l'on avait introduit le prince de Valberg, — qui commençait à perdre patience.

II

LE PRINCE CHARMANT.

Louis-Auguste-Amédée de Valberg n'avait point été appelé par sa naissance à de hautes et brillantes destinées. Fils d'une simple ouvrière, qui était morte en lui donnant le jour, il avait été réclamé par un domestique du prince de Valberg et confié à une femme de la campagne qui, après l'avoir nourri, s'engagea à le garder chez elle moyennant une modique pension. Il y resta jusqu'à l'âge de neuf ans, fort peu distingué des petits rustres avec lesquels il était élevé. Dans cet intervalle, celui qui était réellement son père, mais qui ne voulait pas même passer pour son protecteur, le prince se maria et eut successivement deux fils, qui ne vécurent l'un et l'autre que quelques mois. C'est alors qu'on fit venir de la campagne le jeune Amédée, et qu'on le plaça dans un des premiers lycées de Paris, toujours par les soins du domestique de confiance. Du reste, l'enfant ne connut ni ne vit son père. Il eut d'abord

quelque peine à s'habituer à la discipline du lycée et surtout à l'air moins pur qu'il y respirait; mais, comme il était d'un caractère heureux et facile, et qu'il n'avait pas beaucoup de raisons pour regretter la maison de sa nourrice, il en prit bientôt son parti, travailla de bon cœur, s'amusa de même, et se fit aimer de ses camarades et de ses maîtres, car ceux qui ont été privés des premières affections ont je ne sais quel charme pour s'en acquérir d'autres. Cependant le prince de Valberg avait eu encore deux enfants, encore deux fils, deux héritiers de son grand nom et de son immense fortune, et ceux-là dans des conditions de force et de santé qui devaient lui ôter toute crainte pour l'avenir. Il les éleva, en effet, l'un jusqu'à cinq ans, l'autre jusqu'à six; mais ils succombèrent aussi au mal qui avait si vite enlevé les premiers, et leur mère ne tarda point à les suivre. Le prince, frappé de tous les côtés et effrayé du vide qui s'était fait autour de lui, songea pour la seconde fois qu'il lui restait encore un fils. Il s'était demandé avec angoisse à qui il transmettrait son nom et ses biens; ç'avait toujours été là, depuis la mort de son premier enfant, sa préoccupation la plus sérieuse et la plus vive. Il fit donc venir Amédée qui, à cette époque, touchait à ses dix-huit ans. En face l'un de l'autre, ils se pénétrèrent du premier regard ; le père ouvrit les bras sans parler, le jeune homme s'y précipita de même, car la ressemblance qu'il y avait entre eux était telle qu'elle tenait lieu de toute explication. Amédée quitta le lycée, fut reconnu publiquement par le prince, et vint

loger dans son hôtel de la rue de Varennes, avec le titre et tous les priviléges d'un fils unique et bien-aimé.

Il y avait en lui des qualités de cœur et d'esprit qui justifièrent et qui fortifièrent encore chaque jour cette affection tardive. C'était ce qu'on appelle un bon et aimable garçon, avec la franchise et la vivacité de son âge, et cette prudence précoce que possèdent les jeunes gens qui n'ont pas été gâtés à leur début dans la vie. La fortune ne l'éblouit point, comme tant d'autres. Il continua d'aller au-devant de ses camarades et de leur serrer la main lorsqu'il les rencontrait quelque part; il arrêta même quelquefois son cheval pour échanger avec eux un mot en passant, quoiqu'ils fussent à pied. Seulement le goût qu'il commençait à montrer pour la poésie se porta tout entier sur les chevaux. Le prince était un amateur de premier ordre; il avait des écuries modèles, il faisait courir chaque année au bois de Boulogne et à Chantilly : il initia tout naturellement son fils aux jouissances du sportman. Il l'initia aussi, par malheur, à d'autres habitudes de haute vie que les pères peuvent tolérer, mais qu'ils ne devraient jamais faciliter. Amédée, de ce côté, n'avait pas besoin d'être encouragé, au contraire. Il se jeta donc à corps perdu dans une existence de plaisirs à laquelle allait bientôt manquer l'ombre même d'un contrôle quelconque. Il y avait deux ans à peine qu'il était sorti du lycée, l'heure de sa majorité n'était pas encore sonnée, lorsque son père tomba malade et mourut tout à coup en l'embrassant et en lui re-

commandant de se marier de bonne heure et surtout de faire choix d'une femme bien constituée.

Après plusieurs mois donnés à une douleur sincère, Amédée, maître d'une fortune qui s'élevait à plus de six millions et possesseur d'un des plus beaux noms de l'Europe, reprit peu à peu des habitudes dont il n'avait pas encore eu le temps de se lasser ; mais, contrairement à ce qu'on aurait pu craindre, il fit voir tout d'abord qu'en vivant largement, il n'avait point pour cela l'intention de se ruiner. Il avait eu une fois en sa vie d'écolier le prix de calcul. Il s'imposa pour règle de ne dépenser que les trois quarts de ses revenus, garda un vieil intendant qui était honnête, conserva les écuries sans augmenter le nombre des chevaux ; enfin, il fut généreux avec ses maîtresses sans jamais tomber dans une folle prodigalité. Néanmoins, les frais qu'il fit pour l'une d'elles ne laissèrent point de le mettre en relief dans un certain monde et de le désigner comme proie à de certains oiseaux qui cherchaient aventure.

C'était la première affection véritable qu'il eût encore éprouvée. Il n'avait pas volé bien haut pour trouver cette reine de son cœur : papillon d'or, il s'était abattu sur une humble petite fleur éclose dans la boue. Il avait cru qu'elle lui avait donné son âme dans un baiser et qu'il l'avait emportée avec lui jusqu'au ciel où il planait. Un jour, ô déception ! il la surprit.... Le complice s'évada ; la coupable, encore novice en tromperie, n'eut pas l'adresse de se défendre. Amédée, furieux, se livra à des transports

désordonnés, brisa tout ce qui se trouva sous sa main, et s'oublia jusqu'à frapper de sa cravache l'indigne créature qui l'avait trahi. Ce coup de cravache lui fit une réputation de brutalité qu'il ne méritait certes pas, car depuis, en mainte occasion semblable, il se conduisit le plus modérément du monde. Hâtons-nous de dire aussi que son choix ne se ravala plus jamais aussi bas, et qu'il rencontra dans ses nouvelles relations galantes, sinon plus de fidélité, du moins plus de soin et d'habileté à sauver les apparences.

Au moment où le prince Amédée de Valberg se présente à nous, il doit avoir vingt-six ou vingt-sept ans, il est dans toute la fleur et dans toute la force de la jeunesse. Je dirais qu'il est un cavalier accompli s'il était un peu plus grand. Sa taille n'est guère au-dessus de la moyenne; mais ce léger défaut est amplement racheté par la grâce et la distinction de toute sa personne et par une figure des plus agréables qu'on puisse voir. Il a de jolis cheveux bruns qui frisent naturellement, des yeux d'un bleu profond et pleins de flamme, un nez et une bouche d'une finesse exquise, une barbe pareille aux cheveux, qu'il porte entière, mais très-courte, et qui a des reflets d'or; enfin, des mains et des pieds de femme. Il est impossible de ne pas être séduit tout de suite par le charme attirant de sa physionomie.

Il s'avance au-devant d'Elina et de la comtesse avec cette aisance des gens qui ont l'usage du monde et la conscience de leur position et de leur for-

tune. Il leur tend familièrement la main à l'une et à l'autre, s'informe de la santé de cette chère Mme Saugeon, se déclare désolé de la savoir souffrante, et débite, non sans agrément, ces phrases banales qui sont comme les droits d'entrée de la conversation. La comtesse et la belle Elina luttent de bonne humeur et d'esprit pour lui donner la réplique. La comtesse était accablée, mourante, il n'y a qu'un quart d'heure : elle n'y était pour personne, même pour son mari; mais elle n'a pu résister au désir de voir son aimable prince. Ici Elina insinue que ce n'est pas tout à fait exact, que c'est elle, au contraire, qui a décidé la comtesse à se lever et qu'elle n'y est point parvenue sans peine. Là-dessus une petite dispute, qui ne laisse pas d'être flatteuse pour celui qui en est l'objet. Le bel Amédée ne peut dissimuler la secrète satisfaction qu'il éprouve. On parle des Italiens, des dernières courses, du dernier scandale, d'une certaine demoiselle de grande naissance qui a enlevé un capitaine de dragons. Elina s'écrie qu'elle comprend cela et que l'amour excuse tout. On rit beaucoup, elle rit beaucoup elle-même. La conversation monte, monte si haut que nous aurions peine à la suivre. On ne sait pas jusqu'où peuvent s'aventurer en paroles une grande dame et une jeune personne qui ne sont pas bégueules et qui s'en vantent.

Mais voici qu'entre deux éclats de rire, le prince avoue sérieusement qu'il n'est à X.... que pour un jour, qu'il le regrette, qu'il doit s'embarquer pour Londres, où ses affaires l'appellent. La comtesse et

Elina se récrient là-dessus. Il est impossible qu'il parte, il doit rester : on va s'amuser beaucoup, on attend M. Guillaume ; on donnera des bals, des fêtes, on jouera la comédie. Il faut absolument qu'il reste pour voir Elina dans le rôle de Mme de Léry, et César Briquet dans le rôle du domestique. César Briquet vaut à lui seul qu'on reste quinze jours, César Briquet est ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le pays. Le prince hésite, balbutie des excuses ; puis, voyant que la figure de la vive Elina prend tout à coup une teinte marquée de mélancolie, il finit par céder. Le plaisir l'emporte, les affaires attendront. Aussi, lorsqu'il se lève enfin pour prendre congé de ces dames, la comtesse lui dit d'un ton moitié ironique, moitié convaincu, et comme pour résumer l'impression qu'il a produite :

« Vous ne serez plus le prince Amédée ; vous serez pour nous désormais le prince Charmant. »

Le prince Charmant ! Quelle joie à vingt-sept ans d'emporter un tel compliment et d'être obligé de s'avouer qu'on le mérite ! Le jeune homme descend dans la cour, suivi des yeux par les deux belles, monte lestement en voiture, prend les rênes des mains du domestique en adressant à ses chevaux un mot d'amitié, et disparaît bientôt dans un nuage poudreux que dore le soleil. N'est-ce pas ainsi que disparaissent les dieux ? Il se sent dieu lui-même en ce moment ; il ne songe ni à la poussière qui l'aveugle, ni aux rayons qui le brûlent : il ne songe qu'à ces deux femmes qui l'ont véritablement enivré. Il est éperdument épris de l'une ou de l'autre. De

laquelle? De la plus jeune, de la plus belle, et c'est pour elle qu'il a renoncé au voyage de Londres, c'est pour elle qu'il va manquer au rendez-vous qu'une belle dame lui a donné, pour affaires, sur les bords peu fleuris de la Tamise.

Le lendemain dans la soirée, le prince de Valberg revint au château. Mme Saugeon, Elina, le comte et la comtesse avec Isidore Leblond, qu'on avait retenu à dîner, étaient sur une espèce de terrasse, occupés à contempler le coucher du soleil. Elina, qui, à certaines heures, affectait des dispositions poétiques, faisait remarquer à Isidore les délicates nuances d'or pâle dont se teignaient les nuages. Il lui avait dit qu'il n'aimait pas le jaune; elle n'en persistait pas moins dans son admiration prolixe, et il avait fini par l'écouter d'un air de finesse béate qui n'appartenait qu'à lui, se contentant de répondre de temps en temps par politesse : « Oui, c'est beau, c'est très-beau. »

Mais, dès qu'Amédée parut, Isidore n'obtint plus un mot ni un regard. Mme Saugeon n'imita point sa fille en cela. Elle accueillit le prince en femme accoutumée à frayer avec les puissances, et, après lui avoir exprimé ses regrets de ne l'avoir pas vu la veille, elle lui présenta comme un de ses bons amis Isidore Leblond, qu'elle traitait, en toute circonstance, avec une bienveillance marquée. Mme Saugeon savait que, dans notre société moderne, un homme qui gagne beaucoup d'argent est un homme considérable aux yeux de tous.

Le spéculateur et le prince échangèrent un salut

et quelques mots qui furent interrompus par la joie que témoigna subitement le comte d'Heudicourt de revoir ce cher Amédée. Le comte d'Heudicourt parlait peu ordinairement, parce que sa femme était parvenue à lui faire comprendre que le silence est une des qualités d'un bon diplomate; mais une fois lancé, après dîner surtout, il n'y avait plus moyen de le faire taire. Il fallut que Mme Saugeon s'écriât de sa voix de maîtresse de maison :

« A propos, mon cher comte, je veux vous consulter sur un nouveau changement que ce diable de Briquet m'a proposé pour ma pièce d'eau. C'est un homme précieux que ce Briquet. Je vous le présenterai, mon cher prince; il sera heureux de vous servir et de vous divertir, et, si vous l'écoutez, il empêchera qu'on ne vous exploite dans le pays. Mais, venez, mon cher comte; venez aussi, mon cher Leblond : nous rejoindrons ces dames tout à l'heure. »

On voit que tout le monde était *cher* à Mme Saugeon, surtout les gens qui en valaient la peine.

Elina voulut voir alors quel effet produirait sur le prince la poésie qui lui avait si mal réussi avec Isidore. Elle admira la bande de pourpre qui se déroulait au-dessus de la mer; elle s'écria que c'était un spectacle sublime. Amédée, qui n'était pas insensible aux beautés de la nature et dont l'imagination était quelque peu surexcitée, partagea sincèrement cette admiration réelle ou feinte et lui récita quelques strophes de Victor Hugo qu'il avait apprises en cachette au lycée. Mais la comtesse, dont le scepticisme ne comprenait que la poésie mo-

queuse, la comtesse éclata de rire. Le duo si bien commencé s'arrêta court. Elina lançait déjà à sa bonne amie un regard qui n'avait rien de tendre, lorsque, par bonheur, un domestique vint annoncer qu'on demandait Mme la comtesse.

« Que me veut-on? Je n'y suis pas, s'écria-t-elle d'un ton aigre.

— C'est pour le chapeau de Mme la comtesse.

— Pour mon chapeau? Mais c'est bien différent, il fallait le dire! Je suis sûre qu'ils m'ont fait quelque chose d'odieux. Je n'avais pas le temps d'écrire à Paris. Venez-vous, chère? Je meurs de curiosité de voir ce qu'ils m'ont fait.

— Je ne puis laisser le prince, répondit gravement Elina.

— C'est juste! reprit la belle dame avec un nouvel éclat de rire. Restez, restez, la politesse l'exige. »

Une fois seule avec Amédée, la jeune fille reporta aussitôt les yeux sur la mer, et le pria d'écouter avec attention le bruit des vagues. Il prêta l'oreille. On entendait un grondement sourd qu'Elina proclama plus harmonieux que l'orchestre de l'Opéra. Elle ajouta qu'elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait, le soir, assister à ce concert en compagnie d'une personne qui lui fût véritablement sympathique. Le prince se crut obligé de dire qu'il n'avait jamais été plus heureux qu'en ce moment. Et voilà où mène la poésie! C'est pour cette raison que beaucoup de femmes, qui n'ont certes jamais fait de vers, négligent pourtant la prose à certaines heures, et surtout entre chien et loup.

La lune, qui s'était levée depuis longtemps déjà, brillait d'un vif éclat sur l'azur plus sombre; les flots se taisaient, le silence du parc n'était plus troublé que par les soupirs de la brise ou par le cri lointain de quelque oiseau de mer, et l'air était toujours tiède et chargé des plus suaves émanations. Elina s'étant assise sur une causeuse qu'on avait traînée du salon jusqu'à la terrasse, le prince se mit à côté d'elle. Ils ne voyaient plus ainsi que le ciel et la mer; ils n'étaient vus que des étoiles, qui ne pensaient pas, je crois, à les regarder. Le jeune homme rappela à la jeune fille tout le plaisir qu'il avait eu l'hiver précédent à valser avec elle dans un bal où ils s'étaient rencontrés, et, comme elle lui répondit qu'elle se souvenait très-bien de ce bal, mais qu'elle était étonnée qu'il s'en souvînt :

« Et pourquoi, lui demanda-t-il, auriez-vous le privilége de la mémoire? Il me semble que c'est celui dont les impressions ont été les plus fortes qui doit se souvenir le mieux.

— Bah! fit-elle de ce ton railleur qui lui avait tant déplu tout à l'heure chez sa bonne amie Gabrielle, mais qu'elle prenait volontiers elle-même à l'occasion; bah! est-ce que vous me ferez croire que vous êtes encore capable d'éprouver des impressions fortes? Cette prétention ne s'accorde guère avec certaines histoires....

— Quelles histoires?

— Que sais-je, moi? On dit que vous êtes très.... inconstant.

— On vous a trompée, je vous jure, ou, du moins,

si je l'ai été, c'est que je n'ai jamais véritablement aimé, c'est-à-dire que je n'ai jamais véritablement aimé qu'une seule personne.

— Et c'est moi, n'est-ce pas?

— Oui, c'est vous.

— Eh bien! prince, cette déclaration m'honore et produit sur moi un certain effet. C'est peut-être parce que nous sommes seuls, en présence du sombre Océan. On ne m'a jamais fait de déclaration que dans un bal, après une valse ou pendant une polka.

— Pourquoi railler ainsi? Vous êtes émue, charmante Elina! La vérité est que je vous aime comme un fou; mais je ne croyais pas que j'aurais si tôt l'occasion de vous le dire. Je ne devais pas rester ici, vous le savez, on m'attend à Londres, une personne que.... qui.... qui prétend que je suis nécessaire à sa vie. Dites un mot, et je renonce à elle pour toujours, et je mets à vos pieds mon cœur, mes soins, ma fortune, tout ce que je possède. »

Une jeune personne qui a autant d'expérience de la vie qu'en avait déjà à cette époque Mlle Elina Saugeon, sait très-bien qu'un jeune homme qui lui offre son cœur, ses soins et sa fortune, ne lui offre pas précisément de l'épouser. Sa mère l'avait prévenue, sa mère lui avait dit jusqu'où pourraient aller les propositions du prince; mais Elina, dans son orgueil, n'avait pas voulu la croire, et, d'ailleurs, elle se sentait capable d'entraîner beaucoup plus loin son noble amoureux. Elle ne se déconcerta donc pas, quoiqu'elle fût au fond quelque peu

humiliée, et, comme Amédée lui pressait trop fortement la main, elle se contenta de lui dire :

« Laissez-moi, prince, ou je vais appeler.

— Écoutez au moins....

— Vous écouter? reprit-elle avec hauteur. Vous ne vous flattez pas, j'espère, que je daigne vous écouter? Peut-être avez-vous cru, à cause de certains bruits injurieux qu'on a fait courir sur ma mère, peut-être avez-vous cru que je m'oublierais au point.... Sachez, monsieur, que je ne donnerai jamais mon cœur qu'à l'homme qui, en échange, me donnera son nom. »

Il y eut un moment de silence, ce qu'en termes de théâtre on appelle un *temps;* mais ce *temps*, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, ne produisit pas un très-bon effet.

« Je vous jure, s'écria enfin le prince, je vous proteste que mes intentions sont pures, et plus tard....

— Oh! je n'aime pas à crédit, » fit-elle en riant.

Et elle s'échappa légère.

Il courut après elle, l'atteignit à la porte du salon, et la serrant dans ses bras :

« Cher ange rebelle, murmura-t-il, je vous aime de toute mon âme!

— Amédée, fit-elle d'une voix languissante, n'abusez pas de ma faiblesse; ce n'est pas vous qui m'aimez, c'est.... »

En ce moment, on entendit quelque bruit, et Mme Saugeon, une lampe à la main, parut elle-même à la porte, suivie du comte, de la comtesse et d'Isidore. Peut-être Elina n'avait-elle risqué ses

dernières paroles qu'après s'être assurée, à l'aide de quelque signal convenu, que sa vigilante mère n'était pas loin.

Mme Saugeon déclara au prince qu'elle l'avait complétement oublié, qu'elle avait proposé à ces messieurs de faire une partie de billard, et que la comtesse avait été assez bonne pour marquer les points. Elina demanda alors à sa chère Gabrielle si elle était contente de son chapeau. Celle-ci, qui paraissait de fort mauvaise humeur, répondit sèchement qu'on n'avait apporté aucune espèce de chapeau, que c'était un prétexte dont Mme Saugeon s'était servie.... Mais Mme Saugeon lui coupa la parole. Du reste, ce n'était point seulement la mauvaise humeur de la comtesse qui était curieuse à observer; chacun de nos personnages avait en ce moment une préoccupation particulière, et on sentait qu'il se passait quelque chose qui les intéressait tous, excepté pourtant le comte d'Heudicourt. Le comte était rentré dans l'insignifiance et le mutisme qui lui étaient habituels. Mais Elina paraissait radieuse, le prince visiblement ému; Mme Saugeon les regardait l'un et l'autre avec une curiosité un peu inquiète, et Isidore Leblond, qui les voyait très-bien sans les regarder, avait tous ses traits éclairés par ce sourire mêlé de finesse et de bonhomie que nous aurons plus d'une fois l'occasion de remarquer dans le cours de ce récit.

La conversation languissait, quand tout à coup, au milieu d'un silence un peu trop prolongé, onze heures sonnèrent à l'église du village.

« Onze heures ! s'écria le prince en se levant. En vérité, chère madame, j'abuse de votre hospitalité.

— Mon Dieu ! ne vous excusez pas, repartit Mme Saugeon de son air le plus affable ; plus vous nous resterez, plus vous nous ferez plaisir. Vous ne connaissez personne ici ; ce n'est pas comme à Paris, où on ne peut jamais vous avoir. Venez donc demain dîner avec nous. Ne me remerciez pas ! C'est convenu. Mais il faut, en revanche, que vous me rendiez un service. On devait venir chercher M. Leblond, on n'est pas venu ; mes pauvres chevaux sont éreintés : vous seriez bien aimable de le prendre avec vous.

— Très-volontiers ; cela me procurera l'avantage de faire plus ample connaissance avec monsieur.

— Ah ! la comtesse a raison, exclama Mme Saugeon ; vous êtes bien réellement le prince Charmant. »

Aussitôt qu'il fut en voiture avec Isidore, le prince de Valberg entreprit l'éloge de Mme Saugeon. Il dit qu'on était forcé de convenir que c'était une femme supérieure, point bégueule, très-aimable quand elle voulait, et qui avait l'art de mettre les gens à leur aise. Quant à lui, il était enchanté d'être venu la voir ; il se reprochait de l'avoir un peu trop négligée à Paris, et il comptait bien s'en dédommager l'hiver suivant. Isidore lui assura, en le priant d'accepter un cigare, qu'on s'amusait beaucoup chez elle, mais beaucoup ! qu'on y riait aussi haut qu'on voulait, qu'on y disait tout ce qui vous passait par la tête, et qu'enfin on y était aussi

libre et même plus libre qu'au cercle. Il ajouta que Mme Saugeon était un *vrai bon enfant*, qu'elle avait, de plus, des qualités solides, des qualités d'homme, qu'elle était obligeante, très-dévouée à ses amis, très-secourable aux malheureux, et qu'il y avait beaucoup de grandes dames, et des plus huppées, qui ne la valaient pas. Il parlait avec un air de conviction et de franchise qui doublait le prix de ses éloges.

« Et sa fille ! s'écria enfin Amédée, qui n'était plus maître de la contrainte qu'il s'imposait. Mlle Elina est certainement une ravissante, une délicieuse créature.

— Ah ! oui, repartit Isidore avec un accent moins convaincu, mais d'un ton approbatif et encourageant.

— Elle m'a paru singulièrement embellie. Elle doit être ici la reine de la saison ?

— Oui, certainement.

— Puis un esprit original, des mots heureux, rien de cette pudeur de convention qu'affectent certaines jeunes filles ; avec cela, fort instruite.

— Oh ! oui.

— Excellente musicienne.

— Oui.

— Je suis sûr qu'elle joue la comédie comme un ange.

— Assurément.

— Le *Caprice* semble avoir été composé exprès pour elle. Quelle femme est plus capable d'inspirer ?... Pardon, je ne m'y connais pas, et je parle

d'art en vrai profane. Mais ne croyez-vous pas qu'elle aura un succès fou ?

— Oui, oui, certes, je le crois. » Etc., etc.

Mme Saugeon avait prié Isidore de faire causer le prince pendant la route et de s'informer adroitement de ce qu'il pensait de sa fille. On voit qu'Isidore n'eut point de grands frais à faire pour s'acquitter de la commission, car l'entretien engagé sur ce sujet se prolongea de la même façon jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la ville.

Amédée reconduisit Isidore à son hôtel, et là, lui tendant amicalement la main, il lui dit qu'il était enchanté de sa conversation, et qu'il espérait bien avoir l'occasion de se rencontrer encore avec lui.

« Diable! pensait Isidore en montant à son appartement, voilà un aimable garçon qui me paraît en train de se fourvoyer. On a tendu l'hameçon, et il y mord. Après tout, cela le regarde : il n'est ni mon parent, ni mon ami; il le serait, que je serais encore peut-être mal venu à lui donner un bon conseil. Laissons donc Mme Saugeon s'efforcer de mener à bien une entreprise hasardeuse, dont le but est des plus honorables.... pour elle. Je lui suis trop dévoué pour m'opposer en rien aux grandeurs futures de sa famille. Mais ce serait drôle, pourtant, de voir Mlle Elina épouser un prince!

III

L'ARRIVÉE DE M. GUILLAUME.

Une semaine s'écoula. Le prince de Valberg venait tous les jours au château, après son déjeuner, pour assister aux répétitions du *Caprice* et pour répéter lui-même un duo qu'il devait chanter avec Elina. Celle-ci trouvait que leurs voix s'accordaient admirablement ; lui trouvait, de son côté, qu'il ne chantait avec personne aussi bien qu'avec elle, mais il était surtout de plus en plus ravi de l'aisance qu'elle déployait en jouant la comédie. Il était jaloux du sous-préfet, il aurait voulu remplir le rôle de M. de Chavigny, malgré la rigueur du dénoûment ; il le disait tout bas à la comtesse, qui en riait aux éclats, au risque de faire manquer son entrée à César Briquet et de provoquer des chut! énergiques de la part d'Isidore, qui était à la fois directeur et souffleur. La comtesse avait eu l'art de persuader à Mme Saugeon et à sa fille qu'elle était parfaitement dans leurs intérêts. Elle leur avait donc

conseillé de ne rien précipiter, de ne point se jeter à la tête du prince, de s'en rapporter à elle, et de la laisser le conduire en douceur où on désirait l'amener. Elle savait ce qu'il fallait lui dire, elle savait comment il fallait le prendre. Aussi Elina, au lieu de redouter la présence de Gabrielle, s'arrangeait maintenant pour l'avoir toujours auprès d'elle quand le prince était là, croyant irriter encore par les obstacles l'amour qu'elle inspirait. Mme Saugeon et sa fille auraient été fort surprises, pour ne pas employer un autre mot, si elles avaient pu se douter que leur excellente amie, bien loin de les servir, travaillait en sous-œuvre pour son propre compte, qu'elle disait au prince qu'il serait bien bon d'épouser cette petite Elina, que cela n'était pas nécessaire du tout, et qu'enfin elle éteignait avec soin l'une après l'autre toutes les lueurs d'amour pur qui apparaissaient dans l'âme du jeune homme. Mais comment Mme Saugeon aurait-elle eu le moindre soupçon? Mme Saugeon savait que cette chère Gabrielle avait tous les matins des rendez-vous mystérieux dans certaine cabane de pêcheur. Pouvait-elle deviner que, depuis deux jours, c'était au prince lui-même qu'on donnait ces rendez-vous, et qu'il y avait été attiré l'avant-veille sous prétexte de confidences importantes? Mme la comtesse d'Heudicourt était de ces femmes comme il y en a malheureusement quelques-unes, qui trouvent que le plaisir a plus de prix lorsqu'il est assaisonné d'une bonne trahison.

Mais laissons les sourdes intrigues, les habiles

manéges, les secrètes ambitions, pour nous occuper de ce qui se passe au grand jour. On vient d'apporter de la ville une dépêche électrique; tout le château est en émoi, la répétition est interrompue. M. Guillaume arrive, on attend le soir même M. Guillaume et sa suite! M. Guillaume ne vient jamais au château d'A.... que bien accompagné; il aime le monde, il aime le bruit et l'agitation d'une joyeuse cohue; mais il faut toujours que sur le fond banal se détachent quelques figures de connaissance. Mme Saugeon, qui, de longue date, est au fait de ses goûts, mande bien vite auprès d'elle Isidore Leblond et César Briquet; elle charge celui-ci de veiller au temporel, c'est-à-dire de s'entendre avec le pâtissier, avec le glacier, avec le fleuriste, avec tous les fournisseurs, et prie celui-là de s'occuper du spirituel, c'est-à-dire d'annoncer à voix basse l'arrivée du haut personnage, de prévenir quelques dames qui grillent du désir de le voir, d'inviter lord un tel et lady une telle, enfin de recruter les danseuses les plus élégantes et les danseurs les plus convenables. Il doit y avoir, le lendemain mardi, un grand dîner de cinquante couverts, le mercredi une grande soirée avec bal et comédie, le jeudi une grande excursion champêtre, le vendredi un grand concert avec bal encore, pour se délasser; le samedi.... M. Guillaume ne restera sans doute au château qu'une dizaine de jours, il faut donc employer ces dix jours-là le mieux qu'il sera possible.

Vers le soir, à l'heure où le soleil se couche ma-

jestueusement dans son lit humide, trois voitures à deux chevaux, ayant chacune postillon en tête, entrent dans la cour d'honneur. Mme Saugeon elle-même, avec sa fille, le comte, la comtesse et Isidore, descend au-devant de ses nouveaux hôtes. César Briquet aide aux domestiques à ouvrir les portières. Dans la première voiture sont quelques messieurs que Mme Saugeon accueille avec sa cordialité banale, mais sans honorer aucun d'eux d'une déférence particulière; dans la seconde est M. Guillaume avec un jeune homme, son secrétaire intime, dit-on tout haut, son fils, dit-on tout bas, et un fils qui lui est plus cher que les enfants légitimes qu'il possède; enfin dans la troisième se trouvent un monsieur jeune encore et d'un extérieur des plus agréables, une dame fort jolie, avec de longs cheveux blonds et des yeux bleus, et une toute jeune personne, presque une enfant, un bouton à peine ouvert, une rose qu'on devine : ce sont M. et Mme d'Aimery et leur fille, les meilleurs amis de M. Guillaume. Mme Saugeon tend familièrement la main au principal personnage et à son secrétaire, et salue M. et Mme d'Aimery avec une nuance de respect qui ne peut échapper à l'observateur.

Mais M. Guillaume? me direz-vous. Parlez-nous de M. Guillaume. Quel est-il? que fait-il? comment est-il? Oh! je me garderai bien de faire son portrait, car vous chercheriez aussitôt quel nom vous pourriez mettre au bas, et le hasard, qui est malin, vous ferait tomber sur celui de quelque personnage auquel je n'aurais pas du tout pensé. Je me gar-

derai aussi de vous dire quelle position sociale il occupe, de peur de donner lieu à de malignes et injurieuses interprétations. M. Guillaume n'est donc ni général, ni maréchal, ni député, ni sénateur, ni banquier, ni académicien, ni ministre, quoiqu'il puisse réunir en lui trois ou quatre de ces qualités. Parti d'assez bas, il est arrivé assez haut. Vous avez pu le connaître, il y a une trentaine d'années, étudiant en droit, logé au sixième étage, mal vêtu, mal nourri, mais plein de volonté et d'ambition, puis bientôt clerc de notaire ou simple commis. Il a dû sa fortune et ses succès à son intelligence, à son audace prudente, à ses efforts sourds et incessants, à quelques circonstances heureuses, et peut-être aussi au soin qu'il a eu de se débarrasser à temps de certains scrupules dont le poids vous gêne et vous attarde dans cette course haletante qui mène aux sommets. Il est plutôt remarquable par le bon sens que par l'esprit; il ne daigne pas, d'ailleurs, être spirituel. Il parle peu, écoute beaucoup, même lorsque ce n'est pas à lui qu'on s'adresse; il connaît les hommes et ne s'en vante pas, il les connaît surtout par leurs vilains côtés, il les croit tous guidés par leur seul intérêt, il les méprise, mais, en revanche, il ne s'estime pas lui-même. Il n'est pas incapable pourtant d'un bon mouvement : si désolée, si ravagée par la vie qu'ait été cette riche et forte nature, il y pousse encore par-ci par-là quelques fleurs. Mais aussi que d'espaces arides! quels endroits sombres! quelles solitudes mornes! Passons, passons. Ce n'est pas

l'instant de nous aventurer dans les ténèbres intérieures, nous n'avons à voir pour le moment que l'apparence. Tel qu'il est, M. Guillaume est un de ces hommes éminents et enviables comme notre époque en a produit plusieurs. Je n'ai pas prétendu vous offrir en lui un être exceptionnel : j'ai voulu créer un homme à l'image de ceux que Dieu a faits, je me trompe, à l'image de ceux qu'a faits la civilisation moderne. Je ne reproduis pas ce que j'ai vu ; j'invente à l'aide des éléments que m'a fournis la réalité, et je veux même qu'on la reconnaisse dans mes fictions, cette réalité que je respecte. Enfin, je serais désolé que M. Guillaume ressemblât à quelqu'un, mais je ne voudrais pas non plus qu'il ne ressemblât à personne.

M. d'Aimery forme avec son ami le plus parfait contraste. Rien, sur cette figure heureuse et épanouie, rien qui accuse, comme sur l'autre, les desseins profonds, les ambitions fiévreuses, les volontés fortes. M. d'Aimery n'a cueilli de la vie que les plaisirs. Possesseur d'une jolie fortune qu'il a encore augmentée dans ces derniers temps par d'habiles spéculations, il ne s'est jamais épargné les jouissances du luxe, et, grâce à une philosophie qui commence à devenir d'un usage un peu trop général, il n'a jamais été retenu par des scrupules de morale ou de convenance. Il a fait beaucoup pour le monde, qui s'est montré, en revanche, fort indulgent pour lui. Son charmant hôtel des Champs-Élysées est le rendez-vous d'une société un peu mêlée sans doute, mais gaie, amusée et amusante, com-

posée d'artistes, de grands seigneurs et de quelques dames du haut parage qui ont presque rompu avec la bonne société, mais qui ne font pas encore partie de la mauvaise. M. d'Aimery aime les arts, et surtout la sculpture. Il possède quelques statues du plus grand prix. On l'a beaucoup blâmé, derrière son dos, d'avoir introduit et logé chez lui un jeune sculpteur de bonne naissance, du reste, et assez riche pour se livrer tout entier à ses goûts, qui ne quitte pas Mme d'Aimery, qui la conduit au bal, qui enfin passe sa vie avec eux. La médisance n'a pas manqué de s'exercer sur cette cohabitation anomale ; mais, comme il y a déjà cinq ou six ans que cela dure, on n'en parle plus, la liaison est acceptée. M. d'Aimery, de son côté, n'a pas été sans se permettre, pour son propre compte, certaines licences qu'on a de même généralement désapprouvées d'abord, et sur lesquelles ensuite on a fermé les yeux. Ainsi on l'a vu recevoir à sa table et emmener avec lui au théâtre, en compagnie de sa femme et du jeune sculpteur en question, une petite princesse polonaise sur laquelle, malheureusement, il n'y avait plus rien à dire. Cette liaison a été suivie de plusieurs autres qui se sont produites au jour dans les mêmes conditions. En ce moment il honore d'attentions toutes particulières une certaine Mme de Blancheville, moitié femme du monde, moitié femme de lettres, qui a daigné écrire un vaudeville pour le théâtre du Palais-Royal, et qui avait précédemment publié un volume de poésies intimes dont on avait fort vanté la sincérité et l'au-

dace. Mme d'Aimery s'est liée très-étroitement avec Mme de Blancheville, d'autant plus que Mme de Blancheville est une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles de Paris.

On aurait tort de croire, d'après ce rapide aperçu, et en en tirant la conséquence la plus naturelle, que Mme d'Aimery soit une de ces lionnes, comme il y en a tant, qui marchent le front haut à travers les situations les plus.... singulières. Non, Mme d'Aimery est une charmante femme, pleine de tact, d'esprit, de réserve même, tenant à merveille un salon, dirigeant avec grâce une conversation polie, ne permettant pas qu'on risque devant elle un seul mot hasardeux. Cela est étrange, cela est ainsi. Comment expliquer cette contradiction évidente entre le fond et la surface? Je crois, pour moi, que Mme d'Aimery ne se rend pas bien compte elle-même de la vie qu'on lui a faite; je crois qu'elle ne juge pas comme nous ce qu'il y a sous ce vernis d'élégance qu'elle applique sur toute chose. Elle a aimé passionnément son mari, a été passionnément aimée de lui; puis elle a pris insensiblement l'habitude de se laisser diriger en tout par ce guide facile, elle s'est conformée à ses idées, à ses sentiments, et n'a plus eu enfin d'autre boussole.... Quoi qu'il en soit, même sans être Mme Saugeon, et malgré ce que je vous ai dit, il est impossible de ne pas éprouver à première vue pour Mme d'Aimery je ne sais quel respect sympathique.

Comment, néanmoins, dans l'atmosphère chaude et quelque peu viciée de l'hôtel d'Aimery, a pu

croître, grandir, s'épanouir cette fraîche jeune fille qui semble vouloir se dérober aux regards et qui se presse contre sa mère? Mlle Suzanne vient d'atteindre ses dix-sept ans. Elle est de taille moyenne, ni brune, ni blonde, des yeux.... Je ne veux pas vous faire son portrait en ce moment, car je serais forcé de me hâter, et je préfère vous la peindre à loisir, avec tout le soin, avec tout l'amour que met un artiste à reproduire le plus attrayant modèle. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle joint à la beauté ce charme indéfinissable qui séduit au premier abord et qui captive. Tenez, on l'a vue à peine et déjà Isidore Leblond, qui n'est pas pourtant des plus inflammables, a fait un mouvement pour la regarder, et voilà qu'il n'en peut plus détacher ses yeux.

Mlle Suzanne a été élevée à la campagne par sa grand'mère maternelle, Mme la marquise de Saint-Preuil. Mme de Saint-Preuil était, dans sa jeunesse, une des femmes les plus aimables et les plus mondaines de Paris. Devenue veuve à moins de quarante ans, elle changea brusquement d'allure, se retira du tourbillon des fêtes et des plaisirs, à la grande surprise de ses amis qui croyaient qu'elle n'avait pas beaucoup de raisons pour regretter son mari, et, après avoir marié sa fille, qui n'avait pas dix-huit ans, au jeune et brillant Robert d'Aimery, qui n'en avait pas vingt-cinq, elle alla s'ensevelir en Normandie dans un vieux château de famille qu'elle n'avait point revu depuis son enfance. Le bruit courut qu'elle s'était jetée dans la dévotion. Le fait est qu'elle

avait été touchée de la grâce divine; mais, contrairement à l'habitude des personnes qui passent tout à coup d'un extrême à l'autre, elle sut garder une sage mesure et se préoccupa beaucoup plus de vivre chrétiennement que de se conformer à une foule de petites pratiques qui ne sont pas précisément nécessaires au salut de l'âme. Elle eut la bonne fortune de rencontrer, dans le curé de son village, un homme d'un cœur excellent, d'un esprit élevé, qui avait aussi connu le monde, qui ne le regrettait pas non plus, et qui lui fut d'un grand secours pendant ces premières années de retraite, les plus longues et les plus pénibles à traverser.

Il avait été convenu entre elle et sa fille que celle-ci lui confierait son premier enfant, aussitôt qu'il n'aurait plus besoin de la nourrice. Mais Mme d'Aimery ne put si vite tenir sa promesse; il lui en coûtait trop de se détacher de sa chère petite Suzanne, et il fallut que de nouveaux sentiments vinssent se jeter à la traverse de ses sentiments maternels, il fallut un concours de considérations de toute sorte pour la décider à laisser enfin, avec quel déchirement de cœur! l'adorable mignonne au château. Mais quelle joie, ce jour-là, pour la marquise! Un autre soleil sembla se lever sur sa vie. Elle se dévoua à sa petite-fille avec la tendresse d'une jeune mère, et, quand il n'y eut plus seulement à s'occuper du cœur de l'enfant, quand il fallut former et orner son esprit, elle ne voulut encore s'en rapporter qu'à elle-même; elle s'arma de courage et de patience, se remit à étudier avec

ardeur et n'eut recours à aucune personne étrangère, excepté à son curé pour les leçons de mathématiques. Quelle institutrice qu'une femme qui a connu et aimé le monde, qui y a brillé comme une reine et qui l'a quitté volontairement pour aller vivre dans la solitude et y faire le bien sans éclat! Aussi la jeune Suzanne devint-elle, entre les mains de sa grand'mère, plus charmante encore qu'elle n'était sortie des mains de Dieu : la beauté morale resplendit à travers la beauté physique et la compléta. M. d'Aimery, qui venait de loin en loin surveiller les progrès de l'éducation, se prit bientôt pour sa fille d'admiration et d'enthousiasme, et elle n'avait pas quinze ans qu'il songeait déjà à la marier. La marquise, effrayée, intercéda pour un délai. Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut qu'on attendrait que sa petite-fille eût ses dix-sept ans accomplis. Mais l'heure fatale sonna enfin, on arracha Suzanne des bras de son aimable grand'mère, on l'emmena à Paris, triste de ce qu'elle perdait, joyeuse de ce qu'elle retrouvait, souriant à cet horizon plus large qui s'ouvrait devant elle.... Et aujourd'hui ses parents l'amènent à X.... moins pour y prendre des bains que pour lui faire voir de nouveaux visages, pour l'initier à de nouveaux plaisirs; et ils ont consenti à faire un séjour chez Mme Saugeon, par condescendance pour M. Guillaume qui a été le parrain de Suzanne, et qui veut bien reporter sur elle un peu de la pure et délicate amitié qu'il a vouée depuis longues années à Mme d'Aimery.

Mais, pendant que nous jetions un rapide coup d'œil sur le passé des nouveaux venus, tout le monde est entré dans le salon, excepté César Briquet qui n'y entre que quand on l'appelle; on a échangé quelques paroles, et M. Guillaume n'a pas tardé à prier Mme Saugeon d'indiquer à ses hôtes les appartements qu'elle leur destine.

Il n'est pas nécessaire que je vous décrive les fêtes qui se succédèrent dès lors sans interruption au château d'A..., l'empressement de la ville et des étrangers, l'émerveillement des jeunes ladies, les brigues pour obtenir des invitations, le triomphe de ceux-ci et le désespoir de ceux-là. Je n'ai pas non plus à vous raconter les familiarités de Mme Saugeon, les propos un peu vifs de la comtesse d'Heudicourt, les niaiseries de M. le comte, les balourdises de César Briquet, enfin la gaieté et l'entrain de tous les convives, et la nécessité où fut trop souvent Mme d'Aimery de faire coucher sa fille avant souper. Qu'il vous suffise de savoir que le succès d'Elina dans *le Caprice* fut aussi complet qu'on devait l'espérer, qu'elle joua le rôle presque aussi légèrement que Mlle Brohan de la Comédie-Française, qu'elle eut des éclairs d'esprit, des hardiesses, des mots, des sourires qui ravirent l'auditoire, mais qu'elle en voulut beaucoup à César Briquet pour les effets de rire qu'il avait produits, effets dont l'ironie plutôt que l'admiration avait, à coup sûr, fait les frais.

Néanmoins, l'enthousiasme du prince de Valberg pour la séduisante actrice n'eut plus de bornes à

partir de cette représentation. On remarqua qu'il avait rompu ses gants à force de l'applaudir. Les éloges qu'il vint lui prodiguer après la chute du rideau furent certainement les plus expressifs et les plus flatteurs qu'elle recueillit, quoique M. Guillaume lui-même eût daigné y joindre les siens. Le prince déclara en quelque sorte publiquement, ce soir-là, l'amour dont il avait tant de fois entretenu Elina dans le tête-à-tête. Les malignes insinuations, les secrets coups de patte de la comtesse n'y purent rien : bien loin de l'écouter, il eut l'impertinence d'oublier qu'elle lui avait donné rendez-vous pour le lendemain dans la mystérieuse cabane, et il ne bougea presque plus du château. Il y déjeunait, il y dînait, soi-disant pour jouir de la société de M. Guillaume, qui avait été l'ami de son père ; mais ce prétexte n'abusa personne. Le bruit du prochain mariage de Mlle Saugeon avec le prince de Valberg commença à voler de bouche en bouche. Elina triomphait ; la comtesse partageait en apparence la joie de ce triomphe auquel elle avait si puissamment contribué, disait-elle ; Mme Saugeon elle-même, quoique son expérience lui murmurât encore à l'oreille qu'il ne faut croire à ces bonheurs-là que lorsqu'ils sont accomplis, Mme Saugeon ne pouvait plus se défendre d'une orgueilleuse exaltation à l'idée que sa fille était recherchée par un prince.

C'est dans ces dispositions qu'elle crut devoir s'ouvrir tout entière à M. Guillaume. Celui-ci se mit à rire; mais, comme elle prit son sérieux, il chan-

gea de note et la pria de s'expliquer clairement. Ce mot *clairement* la choqua encore davantage. Elle monta sur ses grands chevaux.

« Je ne vois pas pourquoi, mon cher, s'écria-t-elle, je ne vois pas pourquoi je refuserais au prince la main de ma fille, s'il me la demandait.

— Assurément. Mais je doute fort qu'il vous la demande.

— Pourquoi ne me la demanderait-il pas? Il en est fou! cela saute aux yeux.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— C'est différent.

— Je ne suis pas femme à me bercer de chimères, et, pourvu que vous m'approuviez, je réponds du succès.

— Je vous approuve.

— A la bonne heure! Ma fille sera princesse. »

Deux jours après, au moment où Amédée de Valberg arrivait au château pour une excursion à cheval qu'avait projetée Elina, M. Guillaume, qui se promenait seul dans le parc, vint à sa rencontre et lui proposa de faire un tour avec lui, ces dames n'étant pas encore prêtes. Le jeune homme accepta. Il avait beaucoup de respect et de déférence pour M. Guillaume. Ils causèrent pendant environ cinq minutes de choses qui n'avaient pour eux que peu d'intérêt et qui, par conséquent, n'en auraient pas du tout pour nous. Puis, quand ils furent assez loin du château, M. Guillaume, s'arrêtant tout à coup, dit à Amédée :

« Songeriez-vous déjà à vous marier, par hasard? »

Cette brusque question déconcerta le jeune homme.

« Mais, oui, j'y songe, balbutia-t-il après un court silence, et je voulais justement vous consulter....

— Ne me consultez pas, je vous prie! Sur de pareils sujets on ne demande des avis que pour ne pas les suivre. Vous êtes libre, d'ailleurs, entièrement libre. Seulement vous êtes jeune encore.

— Mon père m'a recommandé, en mourant, de me marier de bonne heure.

— Je le sais.

— Et il ne m'a imposé pour toute condition que de faire choix d'une femme bien constituée.

— Bien constituée? Comment l'entendez-vous?

— Mais j'entends une femme bien portante, bien conformée, enfin une femme jouissant d'une santé parfaite.

— Cela ne suffit pas. Il faut autre chose encore pour qu'une femme soit bien constituée. Le moral, par exemple, entre pour beaucoup dans la constitution. Je suis persuadé que vous ne ferez rien dont votre père aurait à rougir, s'il vivait. Il m'a rendu de nombreux services dans un temps où je n'avais guère d'amis, et cela m'engage à vous rappeler aujourd'hui, en son nom, que vous ne devez pas compte de votre choix qu'à vous seul.

— La personne à laquelle je pense....

— Je ne veux pas la connaître. A votre âge, une

folie est si vite faite! Réfléchissez. Comparez du moins. Ce n'est point un conseil veriueux que je vous donne, c'est un conseil prudent. Il y a ici même une jeune fille qui me paraît avoir été créée et mise au monde exprès pour vous.

— Une jeune fille?...

— Mlle d'Aimery.

— Je l'ai à peine remarquée.

— Eh bien ! mon cher ami, remarquez-la. Mais j'aperçois Elina qui vous appelle du balcon en agitant son mouchoir. Vous êtes son cavalier servant, son préféré, à ce que je vois. Compliments sincères.»

Ces dernières paroles produisirent tout l'effet qu'en espérait M. Guillaume. Amédée ne revit point Elina telle qu'il la voyait depuis huit ou dix jours ; il continua de la trouver très-désirable comme maîtresse, mais il commença à penser qu'il était impossible qu'elle devînt sa femme.

Elle était pourtant fort à son avantage avec sa longue amazone de drap vert et son chapeau de feutre gris autour duquel s'enroulait une plume blanche. Elle n'avait pas de peine à éclipser les dames qui l'entouraient, et qui étaient, comme elle, en costume de cheval, la comtesse d'Heudicourt, la baronne Hocart et Mme Milo, les deux petites demoiselles Tourangeau, et deux folâtres jeunes *misses* en spencer de velours rouge.

Mais, malheureusement, il y avait là pour Elina une rivale plus redoutable que toutes les lionnes, que toutes les tigresses de la fashion, une jeune fille simple, pure, naïve, et qui ignorait encore elle-

même à quel point elle était charmante. Suzanne d'Aimery, vêtue de sa longue robe de drap noir, un petit chapeau noir sur la tête et un léger voile vert rejeté sur le côté; Suzanne d'Aimery, s'appuyant au bras de sa mère et se cachant, pour ainsi dire, à son ombre, Suzanne d'Aimery aurait fait en ce moment, par sa pose gracieuse et naturelle, la joie du photographe chargé de fixer sur le verre cette scène de départ.

Son père, l'aimable gentilhomme, voulant lui-même la mettre en selle, se tenait près d'elle et lui parlait en riant, et aussi Isidore Leblond, qui, à la grande surprise, à la grande indignation d'Elina, prodiguait à Mme et à Mlle d'Aimery des égards et des attentions dont on ne l'eût jamais cru capable. Il s'était, du reste, conduit ainsi avec ces dames dès le jour de leur arrivée. Mlle Saugeon, qui jetait de loin sur ce groupe un regard malveillant et ironique, ne put s'empêcher de tressaillir en voyant le prince, qu'elle avait appelé, s'arrêter tout surpris et tout interdit à l'aspect de la jeune Suzanne.

Quand tout le monde fut à cheval (ils étaient environ une vingtaine, sans compter M. Guillaume et Mme Saugeon, qui restaient ce jour-là au logis), Mlle Elina prit la tête et partit au galop, accompagnée de presque tous les hommes de la bande. Les jeunes Anglaises, les demoiselles Tourangeau, Mme Hocart et la comtesse s'efforcèrent de les suivre. M. Hocart ne quitta point Mme Milo, qui avait fort peur à cheval. Quant à M. et à Mme d'Aimery, ils mirent leurs chevaux au pas de celui de leur fille,

qui était excellente écuyère et qui n'était point poltronne, mais qui n'aimait pas non plus à faire parade de son habileté et de son courage. Isidore Leblond se tint près d'eux pendant toute la promenade, et le prince de Valberg revint plusieurs fois en arrière pour échanger quelques paroles avec Mme d'Aimery. Quoiqu'on se fût beaucoup amusé, de l'avis de tout le monde, Elina était, en rentrant, d'une humeur massacrante, et ne put tout à fait le dissimuler.

Elle espérait prendre sa revanche le soir même. Il y avait bal au château, et on lui avait justement envoyé de Paris une toilette délicieuse, une toilette qu'elle avait rêvée elle-même et qu'on avait réalisée au gré de ses vœux. Malheureusement encore, Suzanne d'Aimery, avec une simple robe blanche et sans la moindre fleur au corsage ou dans les cheveux, produisit un effet dont toutes les autres dames furent on ne peut plus choquées. Remarquée par le prince de Valberg, elle le fut bientôt de chacun. La timide violette apparaissait maintenant dans tout son charme : une main mystérieuse avait soudain écarté les feuilles qui la dérobaient aux yeux. Aussi comme on l'entoura, comme on la fêta, comme on vint l'inviter de tous côtés, comme on dit au père et à la mère ce qu'on n'osait lui dire à elle-même! Le prince dansa avec elle. Il éprouva alors ce qu'il n'avait jamais éprouvé, un sentiment qui précède l'amour, et qui, plus tard, le complète, le respect de la femme. Il fut troublé, remué jusqu'au fond de l'âme; il ne céda point à un entraînement qu'il avait déjà subi plus d'une fois : il fut subjugué,

vaincu malgré lui.... Isidore Leblond, qui les observait, comprit avec une vague terreur qu'il avait ou qu'il aurait bientôt un rival. Ainsi la charmante enfant avait allumé à son insu deux grandes passions peut-être, et la pudeur, la simplicité, l'innocence avaient été ses seules armes, armes primitives, mais terribles, et qui seront toujours plus fortes contre un homme, quel qu'il soit, que toutes les mines, toutes les hardiesses, toutes les ruses et toutes les roueries de nos demoiselles accomplies.

Elina dévorait sa rage en silence. Elle n'avait point encore assez d'empire sur elle-même pour cacher toutes ses impressions, et sa bonne amie la comtesse d'Heudicourt, qui prenait un malin plaisir à la voir ainsi tourmentée, ne manqua pas d'enfoncer encore le fer dans la blessure en lui faisant remarquer toutes les distractions du prince. Il oublia une valse que lui avait réservée Elina et resta assis, pendant qu'on la jouait, à côté de Mlle d'Aimery. Il avait été convenu le matin entre lui et la fière amazone, qu'ils fermeraient le bal ensemble, et, à peine les dames d'Aimery se furent-elles retirées, qu'il s'éclipsa aussi sans prendre congé.

Mlle Saugeon, stupéfaite, le suivit des yeux et n'osa le retenir. Elle était folle d'humiliation et de jalousie. Elle évita sa mère et la comtesse, s'enfuit dans sa chambre, et, au bruit des dernières notes de l'orchestre, se mit à réfléchir douloureusement.

Ainsi, le rêve qu'elle avait fait ne serait jamais qu'un rêve; la fortune, le rang, l'époux qu'elle croyait tenir lui échappaient!

Elle maudit l'arrivée de M. Guillaume et de ses amis, elle arracha avec désespoir les fleurs qui la paraient, et ce fut à travers les larmes les plus amères qu'elle eût encore répandues, qu'elle vit l'aurore dissiper la nuit et le soleil succéder à l'aurore. Elle reprit pourtant un peu de courage en se rappelant que les d'Aimery ne devaient plus rester que deux jours au château, et elle se dit qu'elle aurait beau jeu, lorsqu'ils seraient partis, pour regagner le terrain qu'elle avait si brusquement perdu.

Mais cette dernière espérance ne tarda point à lui être enlevée. Le jour même du départ de la famille d'Aimery, à l'heure où le prince arrivait d'ordinaire au château, un courrier, dépêché de la ville, apporta une lettre à M. Guillaume. Amédée de Valberg mandait à celui-ci qu'une affaire urgente le rappelait à Paris, et qu'il le priait de vouloir bien l'excuser auprès de ces dames. Pas un mot de plus, pas la plus simple allusion à son amour. Le sans-gêne d'un tel procédé ajoutait encore à la honte d'être quittée. Le prince se fût-il conduit ainsi avec Mlle d'Aimery, si Mlle d'Aimery eût été, en pareille occurrence, à la place de Mlle Saugeon? Elina mesura, pour la première fois peut-être, la distance qui la séparait de certaines jeunes filles, et elle en conçut contre la société et surtout contre les hommes une irritation qui devait porter ses fruits.

Vers le soir, comme elle se trouvait seule avec la comtesse, celle-ci lui dit :

« Je gagerais, chère belle, que le Grand vizir n'a

pas été tout à fait étranger au brusque départ du prince Charmant.

— Vous croyez? fit Elina en relevant la tête.

— Je vous dis que je le gagerais.

— Mais encore, qu'est-ce qui vous le fait supposer?

— Je les ai vus causer assez longtemps ensemble dans le parc, le jour de notre cavalcade, et c'est à partir de ce jour que votre étoile a pâli.

— Je vous remercie de ce bon avis, ma chère Gabrielle. Je sais que M. Guillaume ne m'a jamais beaucoup aimée; je crois même qu'il me déteste, et je vous avoue que je suis lasse des ménagements qu'on me force à garder avec lui. Mais, si j'étais sûre que, dans un intérêt quelconque, il eût travaillé à détacher de moi le prince de Valberg, je vous jure que je jetterais le masque et qu'il pourrait se repentir cruellement de s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas. J'ai justement en mains la meilleure des vengeances....

— C'est charmant! quelque bonne noirceur. Contez-moi donc cela.

— Non, ma chère, je ne vous conterai rien, car je vous préviens que j'ai ouvert les yeux, et je me défie presque autant de vous que de M. Guillaume.

—En vérité!» s'écria la comtesse avec un bruyant éclat de rire que répéta deux fois l'écho du rivage.

Les plaisirs reprirent de plus belle au château d'A..., favorisés toujours par un temps superbe. Aux fêtes de l'été succédèrent les fêtes de l'automne.

Mme Saugeon, qui avait été un peu contrainte par la présence du prince et de la famille d'Aimery, retrouva bien vite sa verve accoutumée et n'eut pas l'air de songer à l'échec qu'avait essuyé sa fille. Le baron Hocart, la baronne et Mme Milo, ses intimes, n'étaient point du tout collets-montés ; la comtesse d'Heudicourt était, comme nous savons, fort divertissante à souper ; on avait, de plus, César Briquet, dont on se donnait le spectacle dans les moments perdus. Enfin, on s'amusa beaucoup, mais beaucoup. Le comte d'Heudicourt déclara, dans un de ses accès de loquacité, qu'il était enchanté de son séjour à X..., qu'il y reviendrait l'année suivante, et M. Guillaume, tout ragaillardi, ne se fit pas prier pour prendre le même engagement envers son aimable hôtesse.

IV

UN GRAND MARIAGE.

M. d'Aimery devait se rendre à Bade, où quelques amis, quelques artistes lui avaient donné rendez-vous, et il avait été convenu que Mme et Mlle d'Aimery profiteraient de cette absence pour aller passer un mois en Normandie auprès de la marquise. Avec quelle joie pure encore de tout regret Suzanne revit sa chère grand'mère et cette belle terre de Saint-Preuil, où s'était écoulée son enfance! Avec quel empressement naïf elle visita toutes les chambres du château, les coins du parc qu'elle préférait, les vastes pâtures pleines de pommiers, et les chaumières où elle avait si souvent porté des secours aux malheureux, et l'église, et le presbytère!

Une douce surprise l'attendait en ce dernier endroit; elle n'y trouva pas seulement son bon vieux curé, elle y trouva la nièce de celui-ci, charmante jeune fille qui venait chaque année passer six semaines auprès de son oncle. Suzanne d'Aimery et

Marie Lambert s'étaient liées tout enfants de la plus étroite amitié. C'avait été pour l'une comme pour l'autre, la première affection éprouvée en dehors du cercle de la famille. Aussi, comme elles furent heureuses de se revoir, de se rappeler leur passé si jeune encore, d'échanger, pour la dernière fois sans doute, leurs confidences de jeunes filles, car Marie était déjà fiancée, et Suzanne, selon toute apparence, ne pouvait guère tarder à l'être.

La marquise, qui dans le principe avait elle-même encouragé leur amitié, put constater avec bonheur que les sentiments de sa chère petite-fille n'avaient rien perdu de leur vivacité ; elle se dit que le cœur resté fidèle à la jeune amie l'était aussi à la vieille grand'mère, elle oublia les craintes que lui avait inspirées le séjour de Paris, et vit s'approcher avec moins d'effroi le moment d'une séparation nouvelle. Du reste, le mois consacré à Saint-Preuil s'écoula comme un rêve pour tout le monde. Suzanne aurait bien voulu le recommencer, et pourtant je ne sais quel vague désir l'entraînait, malgré elle, loin de cette retraite bénie, loin de ces champs paisibles ; elle était déjà, à son insu, Parisienne au fond de l'âme.

Quelque chose l'avertissait peut-être que c'était à Paris que l'appelait sa destinée. Et, en effet, à peine y fut-elle revenue, qu'elle fut demandée en mariage de trois ou quatre côtés à la fois ; d'abord par un jeune comte espagnol qui l'avait vue aux Italiens ; puis par un préfet qui était veuf depuis six mois et qui, au plus fort de sa douleur, avait eu occasion de

la voir dans le monde; enfin par un monsieur qui ne l'avait pas vue du tout, mais qui avait beaucoup entendu parler de sa beauté et de sa dot. Mme d'Aimery ne proposa à Suzanne ces divers partis que pour en rire, ou plutôt pour la mettre en goût. L'aimable enfant se jeta tout émue dans ses bras en disant qu'elle ne voulait point quitter sa mère, qu'elle était trop heureuse auprès d'elle. Mais Mme d'Aimery lui fit comprendre qu'on avait l'intention de la marier de bonne heure, et les partis recommencèrent à défiler.

Il y en eut un qui surprit beaucoup M. d'Aimery, et dont Mme d'Aimery ne parla à Suzanne que le dédain aux lèvres et avec une sorte d'indignation. Ce fut Isidore Leblond. Nous savons qu'il était tombé à première vue amoureux de Suzanne, et cet amour, qui n'avait point échappé aux yeux des parents, avait contribué à leur faire abréger leur séjour au château d'A.... Mais Isidore guettait leur retour dans la capitale. Croyant que la fortune qu'il s'était faite et qui s'accroissait tous les jours était capable de battre en brèche certains préjugés, il se décida, quoiqu'il se fût juré bien des fois de mourir garçon, à faire une démarche personnelle auprès de M. d'Aimery. Voyant que celui-ci se taisait, il lui fit entendre, sans même s'informer de ce qu'apporterait la jeune personne, qu'il était prêt à lui reconnaître cinq cent mille francs de dot, et, lorsque le père lui eut fait entendre à son tour, avec beaucoup de politesse, que sa fille ne s'appellerait jamais Mme Leblond, il se retira plus triste qu'ir-

rité, frappé plutôt dans sa tendresse que dans son orgueil. L'amour d'Isidore, ce qui ne laissera pas de vous surprendre, était un amour profond, un amour généreux et délicat, et tel qu'il en fleurit très-rarement dans les régions de la haute finance.

Suzanne apprit ce résultat avec je ne sais quel sentiment de commisération sincère. Elle ne partagea point la gaieté un peu insolente de Mme d'Aimery. Elle se souvenait qu'Isidore avait été bon pour elle au château d'A..., et, quand on lui disait qu'il était laid et mal tourné, elle répondait qu'elle ne le trouvait pas plus laid qu'un autre. Peut-être, dans son innocence, eût-elle consenti sans peine à l'accepter pour époux, si ses parents le lui avaient imposé comme tel. Mais elle n'eut pas le temps de s'appesantir beaucoup là-dessus : au bout de deux jours il n'était plus question d'Isidore Leblond, et une préoccupation plus grave, et je dois ajouter plus agréable, absorba bientôt son âme tout entière.

Un matin, au moment où on finissait de déjeuner en famille, M. Guillaume, qu'on ne voyait jamais d'ordinaire dans la journée, fit demander à M. d'Aimery quelques minutes d'entretien particulier. Ils restèrent environ un quart d'heure ensemble ; après quoi, ils passèrent chez Mme d'Aimery, et le mari apprit alors à la femme qu'il se présentait un nouveau parti pour leur fille, un parti qui réunissait, et au delà, tous les avantages qu'on pouvait désirer. En un mot, le prince Amédée de Valberg avait prié M. Guillaume de faire une démarche auprès d'eux. Mme d'Aimery, tout en se montrant flattée d'une

pareille recherche, sut garder sa réserve de femme, et répondit simplement qu'il fallait consulter Suzanne avant de rien résoudre; mais M. d'Aimery, l'interrompant vivement, dit qu'il n'y avait point à hésiter, qu'il donnait, quant à lui, son consentement de très-grand cœur, et que le prince de Valberg n'était point de ces gens qu'on fait languir.

M. Guillaume insista toutefois pour leur laisser au moins vingt-quatre heures de réflexion. Dès qu'il fut parti, M. et Mme d'Aimery coururent retrouver leur fille, et l'embrassant et la comblant de caresses et de baisers, ils lui annoncèrent que son bonheur était assuré, qu'elle serait princesse, qu'elle serait millionnaire, qu'elle aurait pour mari le plus charmant garçon du monde. Suzanne, au milieu de toutes ces explications diffuses et pleines de joyeuses réticences, eut quelque peine à démêler de qui il s'agissait. Lorsqu'elle eut enfin compris, elle détourna la tête et rougit beaucoup. Avait-elle déjà, dans le secret de ses rêves, pensé quelquefois au prince de Valberg? Avait-elle emporté, en quittant le château d'A..., l'image de ce beau jeune homme qui s'était un jour arrêté devant elle, surpris et charmé, comme s'il la voyait pour la première fois? Je n'ai là-dessus aucun renseignement positif, et il ne m'appartient pas de sonder l'insondable, je veux dire un cœur de jeune fille. Toujours est-il que Mlle Suzanne finit par déclarer à ses parents qu'elle était prête à tout pour leur plaire, et apparemment qu'ils virent bien qu'elle ne serait pas trop malheureuse de cette obéissance, car, dès le lendemain, le

prince de Valberg fut reçu à l'hôtel d'Aimery sur le pied d'ami et de fiancé.

Au moment où nous retrouvons Suzanne, elle est seule avec sa mère dans le grand salon de l'hôtel. Un soleil superbe, qui pénètre librement par les trois hautes fenêtres, se joue sur les lambris dorés, sur la soie des meubles et des tentures, et sur tous ces objets d'art et de luxe qui décorent nos salons modernes. Les fraîches verdures et les riantes fleurs du printemps s'étalent de tous côtés dans des corbeilles, et à les voir, et à sentir cette tiède atmosphère, on se croirait au mois de mai, quoiqu'on soit réellement au mois de décembre, que le vent qui souffle au dehors soit glacial, et que ce beau temps ne soit, hélas ! qu'une belle gelée.

Mme d'Aimery reçoit, c'est son jour ; mais il est de bonne heure et il n'est encore venu personne. Sa toilette est charmante, d'un goût exquis, un peu trop jeune peut-être. Avec cette toilette, on la prendrait pour la sœur aînée de Suzanne. Quant à Suzanne elle-même, vêtue d'une jolie robe de soie d'un bleu tendre, elle est belle de sa seule beauté, de cette beauté qui ferait pâlir l'éclat de toutes les parures !

Le tête-à-tête est silencieux depuis quelques instants. Mme d'Aimery réfléchit vaguement. Suzanne regarde d'un œil mélancolique un bouquet de roses blanches qui s'épanouit à côté d'elle sur la table ovale, dans un riche verre de Bohême.

« Qu'est-ce qui t'occupe à ce point, chère mignonne ? lui demande tout à coup sa mère.

— C'est le bouquet d'hier, répond-elle; ce bouquet que j'ai reçu avec tant de joie! Regarde, mère: il est encore plus beau, peut-être; ces boutons se sont ouverts et exhalent plus de parfum. Eh bien! ce soir, on m'en offrira un autre, et celui-ci disparaîtra et sera oublié comme tous ceux que j'ai reçus!

— De quoi te plains-tu là, petite folle? reprend Mme d'Aimery. On ne laisse pas à tes fleurs le temps de se faner; on les renouvelle tous les jours. Va! ne t'inquiète pas de celles qui meurent, et respire sans arrière-pensée celles qui sont encore dans toute leur fraîcheur et dans tout leur éclat : c'est le secret même du bonheur.

— Tu crois? Eh bien, à moi, les fleurs flétries me plairaient encore à côté des fleurs nouvelles. J'aurais voulu garder tous *ses* bouquets.

— En vérité, mademoiselle? Je le lui dirai ce soir.

— Oh! non, mère, je t'en prie, ne lui dis pas! Je n'oserais plus le regarder. »

Et la belle enfant, toute confuse, se lève et va pour tomber dans les bras de sa mère; mais celle-ci l'arrête doucement et jette un coup d'œil sur sa propre toilette, comme pour rappeler à sa fille que ce n'est pas l'heure des épanchements intimes.

Suzanne se rassied rêveuse; elle se tait encore, et je ne puis plus résister au désir que j'éprouve de vous la peindre telle que je la vois, de vous faire partager l'enchantement de mon âme et de mes regards.

Je crois vous avoir dit qu'elle n'est pas grande, et pourtant l'heureuse proportion de tous ses membres, ses formes sveltes, quoique légèrement arrondies, donnent à sa taille une majesté candide, une grâce imposante. Elle possède une abondante forêt de cheveux châtains aussi brillants que des cheveux noirs, et qui ont par moments les reflets d'argent d'une chevelure blonde. Tressés avec art, ils entourent l'oreille mignonne sans la cacher, et, roulés par derrière, semblent impatients de rompre le filet qui les emprisonne. La figure est de l'ovale le plus pur. Le front et le nez, comme dans les statues grecques, ne forment qu'une seule ligne. Les yeux, un peu à fleur de tête, sont d'un brun clair, ombragés de longs cils, doux et profonds comme les yeux bleus d'une Allemande. La bouche est d'un rouge de sang, un peu ouverte et légèrement relevée aux deux coins.... Mais ce qui frappe surtout dans la beauté de Suzanne, c'est la blancheur exquise du teint, qui lutterait d'éclat et de pureté avec la neige immaculée des montagnes; c'est aussi la nuance rosée des joues, nuance si rare à Paris, et dont un rayon de soleil colorant la pâleur du marbre pourrait seul donner l'idée. Ai-je besoin d'ajouter qu'il y a encore en elle quelque chose de plus beau que sa beauté, c'est son âme claire et sereine, qui transpire à travers, qui se répand sur tous ses traits et qui frappe même le vulgaire surpris de voir ce qui n'apparaît point aux yeux.

Mais voici que ces dames ne sont plus seules; un valet ouvre la porte et introduit M. Christian d'Aréna.

Pourquoi Suzanne a-t-elle tressailli ? Qu'a-t-elle de commun avec ce jeune homme à la moustache noire, au teint bilieux, qui s'incline pour baiser la main que lui tend Mme d'Aimery ? On sent qu'il n'est point considéré comme un étranger dans la maison, qu'il y est à son aise, au contraire, qu'il y a son franc parler ; et pourtant Suzanne n'a pu encore s'habituer à lui. Car, pendant qu'elle lisait dans tous les yeux qu'elle était la bien venue sur la scène du monde, pendant que chacun lui souriait et s'empressait autour d'elle, M. d'Aréna seul lui a témoigné de la froideur et s'est montré à son égard réservé, dédaigneux, presque dur.

Aujourd'hui, pour la première fois peut-être, il la regarde sans malveillance ; elle s'en aperçoit, s'en étonne un peu d'abord, puis éprouve comme une vague joie d'avoir enfin trouvé grâce devant le seul ennemi qu'elle se connût. Mme d'Aimery demande au jeune homme s'il travaille bien, s'il est content de sa nouvelle œuvre. Il répond qu'il est très-heureux depuis deux jours, qu'il se sent en veine, que sa statue a pris un tout autre aspect, et qu'il espère pouvoir bientôt l'en faire juge elle-même. M. Christian d'Aréna parle d'art en véritable artiste. Mme d'Aimery et Suzanne l'écoutent avec intérêt, et l'heure s'écoule sans que personne songe à s'en plaindre.

La porte s'ouvre de nouveau : c'est Mme la comtesse d'Heudicourt. M. d'Aréna fait un geste d'impatience, salue la mère et la fille, s'incline à peine devant la comtesse et disparaît.

« Est-ce que je me trompe ? dit celle-ci. N'est-ce pas M. d'Aréna qui vient de me passer ainsi sur le corps ?

— C'est lui, dit Mme d'Aimery. Il a une affaire pressée, un rendez-vous....

— En vérité ? reprend la belle dame. Pourquoi donc m'a-t-il lancé, en passant, ce regard sinistre? Je croyais que le mariage de mademoiselle l'aurait remis en bonne humeur.

— Pourquoi, madame, demande Suzanne étonnée?

— Pourquoi? Mais M d'Aréna logeait ici avant votre arrivée; votre père lui avait amicalement cédé une partie de cet hôtel dont vous l'avez dépossédé. Vous mariée, il reprendra sa place.

— Ah ! je conçois, » fait Suzanne, voulant dire : « Je conçois pourquoi il m'en voulait. »

Mme d'Aimery a pâli imperceptiblement. Elle fait pourtant asseoir la comtesse à côté d'elle, et s'informe de ses nerfs avec beaucoup de bonté.

« L'air de la mer a produit sur moi des effets merveilleux, répond la comtesse. Puis on s'est beaucoup amusé, après votre départ. Mme Saugeon est vraiment une femme bien agréable à voir en été; c'est dommage qu'il faille la voir en hiver. C'est à cause de M. Guillaume, vous concevez; sans cela je m'en serais bientôt secouée, et de sa fille aussi, qui, entre nous, est une jeune personne fort avancée. Mais je bavarde là, et je ne vous fais pas mon compliment, à vous, madame, puis à vous, ma belle enfant. Elle est véritablement adorable ! Je sais bien que j'aurais quelques petits reproches à vous faire:

c'est par la voix publique et non par vous que j'ai appris cette bonne nouvelle; mais, dans de pareils moments, on a à s'occuper de tant de choses! Cependant, j'aurais cru qu'à titre d'ancienne connaissance....

— Je n'en ai encore parlé qu'à fort peu de personnes.

— Oui, à toutes vos amies, excepté à moi. C'est égal, je suis une bonne âme, je vous pardonne. D'ailleurs, le prince est un de mes intimes. C'est un homme charmant. Je ne connais personne qui ait des manières plus distinguées, un meilleur caractère, de plus beaux chevaux. Et à quand la noce?

— Rien n'est encore fixé.

— Mais sera-ce dans un mois, ou dans six?

— Si nous écoutions le prince, ce serait demain.

— Je le crois. Et où comptent-ils passer leur lune de miel?

— Je ne saurais vous dire.

— Ils n'iront pas en Italie : l'Italie n'est plus le pays de l'amour, c'est le pays des révolutions. Ils n'iront pas non plus en Allemagne, c'est trop bourgeois; ni en Angleterre, c'est trop triste. Ils iront peut-être en Suisse, quoique ce soit bien vieux. Mais à coup sûr, ils n'iront pas en Chine.

— Oh! non, certainement.

— Mais à propos, que je vous dise quelque chose pendant que nous sommes seules. Il y a une personne qui est furieuse de ce mariage. C'est.... de-

vinez!... c'est Mlle Elina Saugeon, qui s'était flattée que ce pauvre prince pensait à elle pour le bon motif, comme si l'on épousait Mlle Elina Saugeon! Le fait est qu'il l'avait remarquée à la campagne, et que, si vous n'étiez survenue.... Mais voilà les visites qui vous arrivent, et nous recauserons de tout cela. »

Suzanne a pâli à son tour de je ne sais quelle émotion confuse. La comtesse a eu l'art, en moins d'un quart d'heure, de faire battre à coups plus pressés le cœur de la mère d'abord, puis celui de la fille. Mais trois ou quatre dames pénètrent à la fois dans le salon, et les compliments d'usage recommencent, et on se met à parler du dernier bal de la cour et des modes nouvelles. Une fois sur ce terrain la conversation ne tarit plus, et des vingt-cinq ou trente dames qui se succèdent dans le salon de Mme d'Aimery, il n'en est pas une qui ne traite le sujet à fond sans l'épuiser.

Ce n'est que lorsque le flot des visites s'est écoulé, lorsque l'heure du dîner approche, que M. d'Aimery entr'ouvre une porte à l'autre extrémité du salon et amène à ces dames le prince de Valberg. Suzanne accueille son fiancé avec un mélange de crainte et de confiance. On sent que déjà un pas immense a été fait, on sent que déjà les cœurs sont unis en attendant que les mains soient liées, car, si la jeune fille est joyeuse sans témoigner sa joie, le jeune homme laisse librement éclater toute la sienne. On va dîner en famille, on passera toute la soirée ensemble, et la porte sera fermée aux im-

portuns. Amédée s'étonne d'être si sensible aux douceurs de la vie intime : c'est que jamais encore il n'avait mouillé ses lèvres à cette coupe bénie. Il oublie en ce moment ses ironies et ses doutes; il aime d'un amour nouveau qui l'enchante, qui le promène dans de charmantes régions qu'il n'avait pas même soupçonnées. L'illusion pour lui se mêle à la réalité et la complète. M. d'Aimery avec son entrain et sa bonne humeur, Mme d'Aimery avec sa douceur et sa distinction, lui offrent l'idéal des parents qu'il a parfois rêvés; et, quant à Suzanne, l'épouse que le Créateur daigna lui-même présenter au premier homme, Ève, la fille du ciel, était-elle plus belle, était-elle plus pure, était-elle plus divine?

Le soir, à peine est-on rentré dans le salon, que Suzanne, quittant le bras d'Amédée, court à son bouquet, qu'elle examine avec une curiosité enfantine. Elle voudrait qu'on ne l'eût point changé, et elle croit un moment que son vœu secret a été exaucé. Ce sont bien les mêmes fleurs, disposées de la même manière; mais, hélas! à un plus ample examen, elle s'aperçoit bien vite que les roses sont un peu moins ouvertes, que ce sont des fleurs semblables, mais non plus celles qu'elle espérait retrouver.

Amédée, qui a deviné sa pensée, se rapproche d'elle et lui murmure à l'oreille :

« Mon amour sera comme ces fleurs; il ne se flétrira jamais, car il se renouvellera sans cesse. »

Elle ne répond rien, mais une larme jaillit de ses

yeux, et tombe, comme une perle, sur un bouton de rose. L'amant se penche sur le bouquet et aspire cette larme dans un baiser furtif.

Un mois après environ, Amédée et Suzanne recevaient la bénédiction nuptiale des mains de l'archevêque de Paris, dans l'église de la Madeleine, et en présence de la fine fleur de toutes les aristocraties. Les fêtes se succédaient depuis quelque temps à l'hôtel d'Aimery. Il y eut encore, après la cérémonie, un déjeuner splendide. Puis, vers le soir, les deux époux s'éclipsèrent et partirent, non pour la Suisse, comme l'avait décidé la comtesse d'Heudicourt, mais pour la Touraine, où le prince de Valberg possédait une terre magnifique et un château d'un assez beau style, qu'il avait fait réparer et décorer tout exprès pour la circonstance.

V

LA VENGEANCE D'ELINA SAUGEON.

Mme Saugeon et sa fille avaient été informées des premières du mariage projeté entre le prince de Valberg et Mlle d'Aimery. La mère en avait pris sagement son parti, et avait engagé Elina à faire de même; mais celle-ci, qui ne pouvait renoncer à ses rêves de grandeur, tant qu'il lui restait la moindre lueur d'espérance, avait eu recours, pour rompre le mariage, à des manœuvres qu'on me dispensera de qualifier. Elle avait écrit au prince trois ou quatre lettres anonymes qui ne faisaient honneur qu'à son imagination, et dans lesquelles elle s'efforçait de noircir sa pure et innocente rivale. Ces lettres n'auraient pas manqué peut-être de produire un certain effet, si cette excellente comtesse d'Heudicourt, qui avait aidé à les fabriquer, n'eût averti Amédée, dans un but qui n'était rien moins que charitable, qu'il devait se défier de tout, même de la poste.

Mme Saugeon habitait à Paris le premier étage

d'une belle maison de la rue de l'Université. Elle y recevait tous les lundis assez nombreuse compagnie, et faisait tous les jeudis les honneurs du salon de M. Guillaume, qui logeait seul en son hôtel, situé non loin de là. M. Guillaume voyait beaucoup de monde, de très-beau monde, je vous assure, du moins à entendre l'huissier qui se tenait en haut du grand escalier; mais, quoiqu'il fût invité partout, M. Guillaume n'allait guère qu'à la cour, chez les ministres et chez quelques banquiers de distinction qui réunissaient toutes les conditions désirables d'honneur et de solvabilité. Mme Saugeon, qui n'allait point à la cour, ni chez tous les ministres, ni même chez tous les banquiers, profitait des soirs où elle était libre pour conduire Elina dans les réunions les plus brillantes, dans les raouts les plus splendides du faubourg Saint-Honoré ou des Champs-Élysées, c'est-à-dire chez les financiers, les Mexicains, les Chinois ou les Russes qui figuraient momentanément sur la vaste scène du monde et qui éprouvaient le besoin de jeter de la poudre aux yeux.

Elina produisait de l'effet partout où elle se montrait. Sa beauté, qui pour les délicats manquait de charme, ne manquait pas d'un autre attrait pour le vulgaire, et le vulgaire est nombreux. Or, comme une admiration en entraîne souvent une autre, et qu'il n'est rien de tel que d'être admirée quelque part pour l'être bientôt ailleurs, il advint que, cet hiver-là, Mlle Saugeon fut rangée d'un accord général dans la catégorie des beautés à la mode. Il faut dire

qu'elle avait pour elle un grand avantage, c'est qu'elle était aussi blanche, ausi fraîche à la fin d'un bal qu'au commencement. Elle avait beau valser avec rage, on avait beau la conduire au buffet où elle absorbait, non un verre de sirop et quelques croquignoles, mais bien quelques verres de vin de Champagne et une bonne tranche de pâté de foie gras, on ne la voyait jamais devenir pâle comme certaines personnes, ou écarlate comme certaines autres. Elle avait un excellent tempérament. Sous ce rapport, le prince de Valberg avait réellement pu croire un instant qu'elle était l'épouse que son père avait rêvée pour lui.

Par malheur, et à tort sans doute, il y a peu de pères qui recommandent en mourant à leur fils de se choisir avant tout pour compagne une femme bien constituée. Elina en faisait la triste expérience. Les partis ne se présentaient point en foule, comme elle aurait voulu, car elle était bien décidée à en finir, et, depuis le mariage du prince, elle avait juré que l'hiver ne se passerait point sans qu'elle fût mariée. Il y avait bien quelqu'un qu'elle savait très-sincèrement amoureux d'elle et à qui elle n'aurait eu qu'un mot à dire, quelqu'un qui, en l'épousant, lui eût fourni l'occasion de satisfaire une longue et mystérieuse haine, ce qui, pour une nature telle que la sienne, n'eût pas été un médiocre assaisonnement au bonheur ; mais ce quelqu'un ne possédait pas grand'chose. Elina, sans se l'avouer encore à elle-même, était tourmentée d'un immense besoin de luxe et de jouissances matérielles. Elle

avait toujours confondu dans son imagination les mots fortune et bonheur. L'apparence de la richesse était loin de la satisfaire; elle aurait voulu que cette apparence fût doublée d'une solide réalité. Il ne lui suffisait point, dans un bal, d'être ou de se croire la plus belle; il aurait fallu qu'elle en fût, non pas la plus élégante, mais la plus somptueuse, en quelque sorte, la plus chèrement habillée. Elle eût été la plus heureuse des femmes d'avoir en sa possession beaucoup de bijoux, beaucoup de diamants, beaucoup d'objets de prix, et, si on lui eût laissé le choix d'un mari, elle aurait certainement donné la palme au plus riche. Voyant donc qu'aucun nabab ou fils de nabab ne venait à elle, ne sentant pas encore, d'autre part, sa haine assez forte pour y sacrifier l'espoir d'un mariage opulent, elle résolut de descendre un peu des hauteurs où planait son orgueil et de tenter au moins une démarche qu'elle avait projetée plus d'une fois, mais devant laquelle elle avait toujours reculé.

Isidore Leblond était, à Paris comme à la campagne, un des habitués de la maison Saugeon. Sans avoir jamais témoigné des sentiments bien vifs pour Elina, il était avec elle sur un pied de familiarité résultant de l'habitude, et la belle demoiselle, quand elle était de bonne humeur, prenait envers lui certaines licences qui pouvaient donner à penser, comme, par exemple, de lui tirer sa chaise pour le faire tomber, de lui cacher son chapeau dans quelque coin, de lui mettre, par derrière, les mains sur les yeux, etc., etc. Quoique ces gentillesses d'en-

fant gâté n'allassent plus guère avec l'âge et la taille d'Elina, Isidore les supportait patiemment ou, lorsqu'il était poussé à bout, il la retenait de force et l'embrassait vigoureusement pour la punir. Elle criait alors, se fâchait, appelait sa mère. Les deux parties articulaient leurs griefs devant Mme Saugeon, qui donnait toujours tort à sa fille, et Mlle Saugeon boudait Isidore pendant quelques jours; mais comme il n'y paraissait pas du tout sensible, elle revenait la première et recommençait de plus belle.

Je ne sais si le cœur d'Elina était capable d'éprouver quelque chose pour Isidore Leblond; je ne crois pas que cela fût compatible avec l'amour qu'elle se flattait elle-même d'avoir ressenti pour le prince. Toujours est-il qu'au lieu de s'abandonner à un désespoir plus ou moins profond, comme l'auraient fait de simples mortelles, elle se demanda tout à coup très-sérieusement pourquoi elle n'épouserait point Isidore, d'autant plus que, par le canal de M. Guillaume, il venait d'entrer dans plusieurs grandes affaires, et qu'il était en train de réaliser des bénéfices considérables. Elle ne doutait pas qu'il ne se montrât aussi surpris que charmé de se voir l'objet de sa préférence. Elle pria donc la comtesse d'Heudicourt de lui en toucher un mot à l'occasion, parce que Mme Saugeon avait des raisons particulières pour ne point faire l'ouverture elle-même; et, un jour que les deux bonnes amies étaient ensemble dans le salon de la rue de l'Université et qu'on venait d'annoncer Isidore, Elina se retira vi-

vement, comme au théâtre, derrière une portière de tapisserie, et laissa le champ libre à l'obligeante comtesse.

Celle-ci, aussitôt que les compliments d'usage eurent été échangés, aborda franchement la question en demandant à son partenaire pourquoi il n'était pas encore marié.

« Pourquoi ? répondit-il assez étonné de la question, mais c'est apparemment parce que je n'en ai pas encore éprouvé le besoin.

— En vérité ? cela vient si tard ? reprit la belle dame en riant. Je ne l'aurais pas cru. Vous devez avoir tout près de quarante ans.... Pardon, je vous offense ; mettons trente-cinq. Eh bien ! il me semble qu'à trente-cinq ans, et avec la fortune que vous possédez, il est bon de prendre femme, même sans en éprouver le besoin.

— Je vois que vous avez quelqu'un à me proposer.

— Moi ! Je vous jure bien que non ; mais je voudrais vous voir marié. Savez-vous qu'on dit dans le monde que vous êtes inconsolable du mariage de Mlle d'Aimery ?

— Ah ! on dit cela dans le monde ?

— Et bien d'autres choses encore : par exemple, que vous l'auriez épousée sans dot. Vous l'aimiez donc bien ?

— Comme un insensé, au point que je me suis pendu de rage au ciel de mon lit ; mais mon domestique a coupé la corde.

— Ne plaisantons pas. On s'était fort bien aperçu à la campagne que vous aviez le cœur pris, et il

n'est pas douteux pour moi que vous eussiez fait le bonheur de cette petite, si on vous eût agréé. Enfin, mon pauvre ami, consolez-vous. Toutes choses ne vont pas dans la vie au gré de nos vœux, et je ne crois pas nécessaire, parce que vous avez échoué une fois, que vous persévériez à tout jamais dans le célibat. D'abord, le célibat est immoral.

— Je répète, comtesse, que vous avez quelque jeune fille dans votre manche dont vous voudriez vous défaire en ma faveur.

— Je répète à mon tour que je n'ai personne dans ma manche ni ailleurs. Mais je m'intéresse à vous. Je répète aussi que je voudrais vous voir marié, et, puisque vous ne songez à personne, je me demande pourquoi vous n'épouseriez pas une ravissante jeune fille qui a pour vous, depuis longtemps, un penchant qui saute aux yeux, Elina Saugeon, s'il faut vous la nommer.

— Elina.... qui?

— Ah! voilà de l'impertinence.

— De l'impertinence, chère comtesse? Il me semble qu'à ce jeu-là vous pouvez me rendre des points. »

Gabrielle laissa échapper un éclat de rire à double entente, car elle commençait à s'amuser beaucoup, comme elle le dit elle-même par la suite. Elle s'amusa encore bien davantage, lorsqu'elle vit Elina, blême et tremblante de fureur, soulever la tapisserie qui la cachait, et s'élancer dans le salon comme une panthère qui viendrait de briser sa cage.

Isidore tressaillit, prit son chapeau et fit un pas vers la porte.

« Restez! cria l'altière beauté d'une voix vibrante; il faut que vous vous expliquiez. Je désire savoir quelles sont vos intentions?

— Mes intentions.... sont de me retirer, si vous le permettez, balbutia Isidore.

— Je ne le permets pas; je veux aller jusqu'au bout et m'abreuver de cette honte. J'avais tout lieu de croire, monsieur, que vous aviez pour moi d'autres sentiments que ceux que vous manifestez ici.

— Je n'ai rien fait pour vous inspirer cette croyance, riposta le jeune financier qui commençait à reprendre son aplomb.

— Taisez-vous, monsieur, pas d'injures inutiles! C'est moi qui ai chargé la comtesse de faire cette démarche auprès de vous. Un parti.... honorable se présente pour moi. La comtesse avait pensé elle-même qu'à cause de vos longues assiduités, je devais au moins vous en donner avis. Nous nous sommes trompées, à ce qu'il paraît. Mais, quoi qu'il en soit enfin, je désire savoir de votre bouche si je dois ou non compter sur vous.

— Comme ami, tant que vous voudrez; mais pas autrement, répondit Isidore avec énergie.

— C'est bien! s'écria Elina en versant des larmes de rage. Mais sortez d'ici et n'y remettez jamais les pieds. »

Isidore se hâta d'obéir. Il prit, du reste, ce petit incident très-philosophiquement et n'y pensa plus un quart d'heure après. Seulement, vers le soir, à l'heure où il se rendait d'habitude chez Mme Sau-

geon, il se trouva un peu désœuvré; puis il commença à craindre le mécontentement de M. Guillaume. Mais, le lendemain matin, il recevait de la mère d'Elina un billet ainsi conçu :

« Mon cher Isidore,

« Elina est une petite folle; je lui ai lavé la tête d'importance. Mais, connaissant les sentiments d'amitié qu'elle a toujours eus pour vous, vous lui pardonnerez, j'espère, quelques paroles un peu vives. Je vous attends ce soir à dîner. M. G.... compte sur vous.

« *Addio, caro mio!*

« ERNESTINE SAUGEON. »

Si Elina avait été cruellement humiliée par la franchise un peu brutale d'Isidore Leblond, elle le fut encore bien davantage par l'indulgence de sa propre mère pour ce même Isidore. Elle croyait que Mme Saugeon partagerait toute sa colère et confirmerait l'arrêt de bannissement; mais Mme Saugeon lui déclara qu'elle n'entendait pas se brouiller comme cela, pour rien, avec un ami, avec un homme qui lui avait été utile en plus d'une rencontre, et il fallut qu'Elina se résignât à recevoir le coupable comme si de rien n'était. Elle vit tout à fait clair alors dans sa situation, elle comprit tout ce que cette situation avait d'assujetissant au fond et de secondaire. Elle en conçut un redoublement de haine non-seulement contre Isidore, mais aussi

contre sa mère, contre M. Guillaume, et ses désirs de vengeance, un moment assoupis, se réveillèrent plus vifs et plus terribles. Il lui fallait, d'ailleurs, sortir à tout prix d'une maison où l'on ne savait plus la faire respecter. Ce fut l'expression dont elle se servit. Elle se marierait donc, et bientôt, et elle ferait un choix qui mettrait M. Guillaume au désespoir. Cette riante perspective acheva de la décider. Elle se sentait assez sûre de *celui* qu'elle appelait son pis-aller, elle le savait assez aveuglément épris pour être persuadée qu'au besoin il braverait tout pour elle, et elle ne se dissimulait pas qu'ils auraient encore plus d'un obstacle à surmonter avant d'atteindre le but. Malheureusement, elle ne ressentait rien de l'adoration qu'elle inspirait, et elle éprouvait, au contraire, pour l'époux qu'elle voulait se donner, je ne sais quel vague et instinctif éloignement.

Ce n'est pas que le jeune homme, car c'était un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, fût le moins du monde disgracié de la nature, et par conséquent peu capable de plaire aux belles. Non, il était plutôt d'une physionomie agréable, quoique un peu froide, grand, mince, plein de distinction dans la tournure et dans les manières; mais il y avait en lui une élévation, une délicatesse d'âme et de cœur qui étaient profondément antipathiques aux instincts sensuels et violents d'Elina. Il s'appelait Gustave Mireil. C'était ce jeune secrétaire de M. Guillaume que nous avons entrevu auprès de lui au château d'A..., et qui passait généralement pour

son fils, quoiqu'il eût été élevé avec beaucoup de soin et de tendresse par celui dont il portait le nom et qu'il avait pleuré comme bien des fils véritables ne pleurent pas toujours leur père.

M. Mireil n'était qu'un modeste employé dont la femme, fort jolie et fort ambitieuse, était morte en donnant le jour à son enfant. M. Guillaume, qui protégeait M. Mireil, étendit sa protection au petit Gustave auquel il fit obtenir une bourse dans un des lycées de Paris. Plus tard, après la mort de M. Mireil, il donna à l'orphelin des preuves d'intérêt plus directes, et, ayant été appelé à de hautes et importantes fonctions, il se l'attacha comme secrétaire, ce qui fit supposer au monde que ce très-jeune homme irait vite et loin. Du reste, Gustave Mireil avait déjà trouvé moyen de se faire remarquer en publiant, dans la revue la plus en vogue, plusieurs articles d'économie politique dont on avait admiré les vues droites et sages et le style clair et précis.

Gustave, avec un cœur ardent, avait un caractère naturellement réservé ; il était maître de lui-même comme on l'est rarement à son âge. Introduit par M. Guillaume chez Mme Saugeon, il s'était gardé de laisser soupçonner à personne l'impression profonde qu'avait produite sur lui la beauté d'Elina. Celle-ci, qui avait de bons yeux, s'était aperçue de quelque chose, et, comme elle était toujours flattée de plaire, elle n'avait point eu la cruauté de repousser l'hommage tacite de ce craintif adorateur. Elle avait, de plus, encouragé sa tendresse, lui avait donné lieu de croire qu'il ne lui était pas indifférent, et n'avait

enfin négligé aucune occasion de jeter de l'huile sur le feu, non pas, je le répète, qu'elle eût pour lui le moindre goût, mais elle n'avait pas été fâchée d'essayer *in anima vili* jusqu'où s'étendait son empire. L'innocent jeune homme n'avait que trop mordu à l'hameçon.

Un soir donc qu'il valsait avec Elina, il lui déclara sa passion en des termes qui eussent touché toute autre qu'elle, et sollicita l'honneur d'aspirer à sa main. Mais alors la coquette fille, changeant tout à coup de tactique, le toisa dédaigneusement du regard, et, pour s'épargner la peine de répondre, eut l'air finalement de ne pas avoir compris. Gustave trembla d'avoir été trop vite. Il s'efforça de l'apaiser par sa résignation, par son silence; elle affecta, de son côté, d'en être touchée et de résister, comme malgré elle, au penchant qui l'entraînait vers lui, de façon que les choses restèrent dans le même état et que le jeune homme, tout en n'osant avancer, conserva pourtant au fond du cœur une vague et brûlante espérance. Pendant le séjour qu'il fit avec M. Guillaume au château d'A..., il ne fut point sans doute le dernier à s'apercevoir de la préférence marquée que Mlle Saugeon accordait au prince de Valberg, et il en ressentit une jalousie d'autant plus cruelle qu'il la concentrait en lui et la dérobait à tous les yeux ; mais cette jalousie, loin d'attiédir son amour, l'avait rendu plus ardent encore, et il se fût peut-être porté envers le prince à quelque fâcheuse extrémité, si celui-ci ne se fût brusquement éclipsé.

Elina savait tout cela. Les femmes pénètrent d'un regard si sûr dans le cœur de ceux qui les aiment, elles devinent si bien toutes les nuances du sentiment qu'elles inspirent! Gustave, quelque empire qu'il eût sur lui-même, n'avait pu, à la nouvelle du mariage du prince, dissimuler l'excès de sa joie, du moins aux yeux clairvoyants de Mlle Saugeon. Aussi, dès qu'elle se fut bien convaincue qu'elle n'avait rien à espérer du côté d'Isidore, elle n'hésita plus, et s'étant rencontrée quelques jours après dans un bal avec Gustave, elle lui avoua, entre deux tours de valse, qu'elle avait été abominablement trompée par le prince, qu'elle le haïssait maintenant autant qu'elle l'avait aimé, mais qu'elle ne se pardonnerait jamais d'avoir pu préférer un instant ses hommages à ceux d'un cœur loyal dont elle appréciait trop tard les rares qualités. Il n'en fallait pas tant pour que Gustave laissât déborder toute sa tendresse. A une valse suivante, ils se retirèrent dans un coin, à l'abri des importuns, pour convenir de ce qu'il y avait à faire, et il fut décidé que le jeune homme irait le lendemain demander à Mme Saugeon la main de sa fille. Il émit toutefois l'avis qu'il serait bon peut-être d'en parler auparavant à M. Guillaume; mais Elina s'y opposa et dit qu'il serait toujours temps de lui en parler après. Il était orphelin, il ne dépendait que de lui seul; M. Guillaume n'avait d'autres droits sur lui que ceux de l'amitié. D'ailleurs, elle avait des raisons particulières pour exiger qu'on s'y prît ainsi.

Mme Saugeon fut très-étonnée de l'ouverture que,

fidèle à sa promesse, Gustave Mireil vint lui faire le lendemain dans la matinée. Elle lui demanda aussitôt s'il en avait parlé à M. Guillaume, et comme il répondit que non, elle sentit augmenter sa surprise et prétendit qu'il lui fallait au moins le temps de réfléchir et de consulter ses amis. Il eut beau lui objecter qu'il était d'accord avec sa fille, et la supplier de consentir sur-le-champ à son bonheur : elle ne voulut rien entendre, et tout ce qu'il put tirer d'elle ce fut qu'elle en parlerait le soir même à M. Guillaume.

« Je ne vois pas ce que M. Guillaume peut avoir à faire là dedans, dit Elina en entrant dans le salon dès que Gustave fut sorti. M. Mireil est libre de disposer comme il l'entend de son cœur et de sa main.

— Peut-être, répondit Mme Saugeon ; mais nous ne sommes pas libres, nous, de nous passer du consentement de M. Guillaume. Notre intérêt exige que nous le ménagions, et je te préviens que je me brouillerais avec toi plutôt que de me brouiller avec lui.

— Comme tu voudras ! reprit Elina d'un ton arrogant. Je ne resterai pas fille pour te faire plaisir. Tu ne m'as proposé personne jusqu'ici, et tu me forces à ménager des gens que je déteste, ou des insolents qui se sont moqués de moi. N'y pouvant plus tenir, j'ai cherché moi-même ; j'ai trouvé M. Mireil, et, quoiqu'il ne soit pas du tout ce qu'il me faut, je l'épouserai néanmoins, malgré toi et malgré M. Guillaume. »

soir même, Mme Saugeon fit part à son méil-

leur ami de la demande qu'on lui avait faite. Le meilleur ami dressa l'oreille. Elle entra alors dans de plus amples détails ; mais M. Guillaume, l'interrompant vivement, lui dit que ce mariage n'était pas possible, qu'il n'y fallait pas songer, et qu'il s'y opposerait, quant à lui, de tout son pouvoir. Mme Saugeon, choquée, lui demanda s'il trouvait, par hasard, que sa fille n'était pas digne de M. Mireil. Il s'abstint de répondre. De là des reproches, des larmes, une scène violente que je ne saurais reproduire dans toute sa vérité, les domestiques eux-mêmes n'en ayant rien entendu, car Mme Saugeon s'était enfermée avec M. Guillaume dans une chambre sourde qui n'avait jamais trahi personne.

M. Guillaume attendit avec impatience l'heure qui amenait, chaque matin, Gustave Mireil auprès de lui. Il lui laissa tout le temps de s'expliquer ; mais, voyant que le jeune homme se taisait, il lui demanda s'il était vrai qu'il eût l'intention d'épouser Mlle Saugeon. Gustave, pris à l'improviste, se troubla un peu ; puis, s'étant bientôt remis, il avoua l'amour qu'il avait conçu pour Elina, et ajouta que le plus beau jour de sa vie serait celui où il pourrait la nommer sa femme. La situation était fort délicate pour M. Guillaume. Il ne pouvait, comme avec le prince de Valberg, se tenir dans les généralités. Attaquer Elina, c'était attaquer Mme Saugeon. Il avait lui-même conduit Gustave chez elle, et les relations suivies qu'il entretenait depuis si longtemps avec cette dame lui interdisaient de se faire

une arme de la position qu'elle s'était faite. D'ailleurs Gustave, qui, comme M. Guillaume ne le voyait que trop, était sous le charme d'un premier amour, eût très-bien pu lui faire entendre qu'une fille n'est point responsable de l'inconduite de sa mère, et que Mlle Saugeon avait plus de mérite qu'une autre à s'être conservée pure avec l'exemple qu'elle avait sous les yeux.

D'un autre côté, M. Guillaume ressentait pour ce jeune homme la tendresse d'un père. Il aurait voulu, en cette grave circonstance, pouvoir lui révéler la source de l'intérêt tout particulier qu'il lui avait voué; mais Gustave, qui conservait un respect filial pour la mémoire de l'homme modeste dont il portait le nom, ne se fût point rendu peut-être à pareille confidence, et eût méconnu cette paternité honteuse et tardive dont on ne se servait que contre son amour. Gustave Mireil avait une âme droite, mais peu flexible. Il était difficile de l'entraîner en dehors des opinions qu'il s'était faites : on ne le persuadait pas; il fallait en quelque sorte qu'il se persuadât lui-même. M. Guillaume, qui le connaissait, jugea donc à propos, au lieu de s'élever contre l'union projetée, de lui mettre simplement sous les yeux tous les avantages d'une autre union beaucoup plus honorable, qu'il avait en vue pour lui.

« Vous voyez, ajouta-t-il en se résumant, que vous vous trouveriez du jour au lendemain, par cette autre alliance, dans une position que vous ne pouviez espérer. Mme Saugeon n'a pas..., je ne crois

pas que Mme Saugeon ait beaucoup de fortune. En tout cas elle est décidée à ne donner à sa fille que fort peu de chose, je le sais. Ce que vous possédez est insignifiant. Nous ne sommes pas dans un siècle où l'on peut se passer d'argent pour vivre, et Mlle Saugeon a déjà des habitudes de luxe qu'il faudra satisfaire à tout prix. Vous devriez, pour elle-même, renoncer à cette idée, car, si elle n'est pas la femme qu'il vous faut, vous n'êtes pas non plus le mari qui lui convient. Mais, sans nous arrêter à ces considérations de fortune qui sont pourtant d'un grand poids aujourd'hui, il y en a d'autres que je ne devrais pas avoir besoin de faire valoir auprès de vous et qui sont encore d'une plus haute importance. Vous êtes jeune; vous avez de l'esprit, du talent même : un avenir brillant s'ouvre devant vous. Une famille bien posée dans le monde, des parents honorablement connus, des relations nouvelles vous prêteraient une force, une consistance dont vous pourriez vous servir utilement par la suite. Le choix d'une femme importe plus qu'on ne pense. Un mauvais choix entrave toujours la carrière d'un homme, et quelquefois il la ferme.

— Je vous remercie, monsieur, dit Gustave, qui, voyant que M. Guillaume se taisait, crut devoir prendre la parole, quoique les arguments allégués n'eussent produit aucun effet sur lui, je vous remercie de la nouvelle preuve d'intérêt que vous me donnez, et, quelque surprise que m'ait causée votre langage, je n'en suis pas moins touché des motifs qui l'ont inspiré. Mais c'est par vous que j'ai connu

Mme Saugeon ; j'avais lieu de croire que vous approuveriez mon choix. Quant à la dot qu'elle peut donner à sa fille, je vous avoue que je ne m'en suis pas encore préoccupé. Mlle Elina m'avait plu tout d'abord. Je l'ai étudiée à loisir, j'ai reconnu qu'elle avait un caractère un peu ardent au plaisir peut-être, mais franc, élevé, généreux, rien de cette pruderie de mauvais goût qu'affectaient autrefois nos demoiselles et qui commence à passer de mode ; et, aussitôt que j'ai su qu'elle daignait enfin partager les sentiments que j'avais pour elle, j'ai été trouver sa mère et j'ai demandé sa main. Il n'y a rien de plus simple. Ce n'est point une affaire que je fais, c'est mon bonheur que je veux assurer, et l'argent n'en serait point peut-être un fondement solide. Enfin, monsieur, mon pauvre père m'a dit bien des fois qu'il n'avait consulté que son goût pour se choisir une compagne ; il ne m'a jamais parlé de ma mère qu'en pleurant, et j'en ai conclu qu'il avait été heureux par elle. Je ferai donc comme lui, en espérant toutefois que mon bonheur ne sera pas tranché dans sa fleur comme l'a été le sien. »

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres de M. Guillaume. Il se demanda s'il ne pourrait ébranler la volonté de Gustave en dissipant à ce sujet ses illusions filiales, mais il n'osa. Quelque chose l'avertit qu'il ne gagnerait à cela que le mépris de celui dont il aurait voulu obtenir toute la confiance, toute la tendresse. Il changea donc de tactique, et, se rappelant que le ton d'autorité lui avait quelquefois réussi avec le jeune homme, il essaya de l'intimider

et lui fit clairement entendre que ses protégés ne devaient compter sur lui qu'autant qu'ils se montraient dociles à ses conseils.

« Je suis au regret, monsieur, répliqua alors Gustave, de ne pouvoir les suivre en cette circonstance; mais je ne suis plus libre, ma parole est donnée. J'aurais dû vous dire, dès le début, que ce mariage était une chose irrévocablement arrêtée entre Mlle Saugeon et moi.

— Mais vous êtes insensé! s'écria M. Guillaume avec une vivacité qui ne lui était point ordinaire. Vous n'épouserez pas Mlle Saugeon, quand je devrais.... Réfléchissez bien, Mireil, il y va de toute l'affection que je vous porte. Si vous persévérez dans votre dessein, je ne vous reverrai de ma vie.

— Ne plus vous voir, monsieur, est le plus grand malheur qui puisse m'arriver.... après la perte d'Elina.

— Ainsi vous persistez? Je vous prédis que vous serez malheureux, que vous regretterez amèrement un jour de ne m'avoir pas écouté. Je connais cette jeune fille, vous ne la connaissez pas. Encore une fois, Mireil, il faut opter entre elle et la place que vous occupez ici. Je vous donne huit jours pour y réfléchir.

— Ce serait outrager celle que j'aime que d'y réfléchir une heure.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer; je n'ai plus besoin de vos services. »

Gustave sortit du cabinet, puis de l'hôtel, et

M. Guillaume resta près d'un quart d'heure debout, immobile, les yeux fixés sur le tapis, le cœur torturé par une des douleurs les plus poignantes qu'il eût encore ressenties.

Elina ne s'était point trompée sur le compte de Gustave Mireil. C'était bien l'homme qui était capable de tout braver pour elle. Il avait su résister aux conseils de M. Guillaume ; il sut résister de même aux rebuffades de Mme Saugeon, car Mme Saugeon n'ayant que trop remarqué que M. Guillaume était resté trois jours sans venir la voir, crut devoir épouser sa rancune et se tourner contre les amants. Mais Elina n'en fit que rire.

Elle quitta le domicile maternel et se retira auprès de sa bonne amie la comtesse d'Heudicourt, qui avait trouvé moyen de regagner sa confiance et qui était toujours enchantée de favoriser les infractions aux règles établies. M. Guillaume, qui commençait déjà à s'ennuyer de ne plus voir Mme Saugeon, retourna chez elle, dès que la place fut libre, et consentit à y reparaître tous les soirs à son heure accoutumée, à condition que la mère s'opposerait jusqu'au bout au mariage de la fille. Il n'exigea point pourtant que celle-ci en vînt jusqu'aux sommations respectueuses.

Le mariage eut lieu dans les délais de rigueur. M. Guillaume n'y voulut point assister, bien entendu ; mais Mme Saugeon y assista. Elle s'était réconciliée au dernier moment avec sa fille et lui avait dit tout bas qu'elle avait bien fait de persévérer. Les nouveaux époux allèrent passer un mois

à Nice. A leur retour, Mme Saugeon, qui avait préparé les voies, décida M. Guillaume à permettre qu'elle les reçût en sa présence. La fière jeune femme aborda son ennemi intime, l'œil vainqueur, la tête haute ; mais il n'y fit pas attention et se contenta d'observer en silence son ancien secrétaire, dont la tenue modeste le toucha. M. Guillaume n'était pas l'homme des longs ressentiments. Il acceptait assez volontiers les faits accomplis, et trouvait absurde d'en vouloir aux gens de s'être attiré un mal qu'on aurait voulu leur épargner. Se trouvant donc seul un moment avec Gustave, il lui dit :

« Qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous devenir ? Vous avez mangé, en six semaines, la moitié de ce que vous possédez ; des charges lourdes, une responsabilité grave pèsent sur vous. Vous travaillerez, vous écrirez ? Le travail du corps fait gagner de quoi vivre, le travail de l'esprit rapporte moins, car le règne de l'intelligence n'est pas encore venu. Je ne vous ai point définitivement remplacé, le poste que vous occupiez près de moi sera libre dans deux jours, et, s'il vous est agréable de le reprendre, vous le reprendrez. »

Gustave pâlit légèrement et pressa la main que lui tendait M. Guillaume. Il commençait, ainsi qu'il arrive toujours, à apprécier, lorsqu'il n'était plus temps, les conseils et l'expérience de son protecteur; il commençait à voir plus clair dans le cœur de celle à qui il s'était indissolublement lié. Il n'était pas encore entièrement détrompé pourtant, car il

était toujours persuadé qu'Elina avait fait un mariage d'amour en l'épousant, et c'était un mariage de haine qu'elle avait fait, comme il allait être forcé de le reconnaître.

VI

INITIATION A LA VIE.

Comment s'écoulent les heures, les jours, les mois consacrés à la première ivresse d'un amour mutuel aussi tendre qu'ardent, c'est ce qu'il aurait fallu demander au prince et à la princesse de Valberg. Le bonheur est léger comme un songe, il y a longtemps qu'on l'a dit; on cherche en vain la trace de son passage : il ne laisse que des souvenirs enchantés, mais intraduisibles, dans l'âme de ceux qui l'ont possédé.

Amédée et Suzanne avaient d'abord passé près de deux mois dans leur beau manoir de Touraine, oubliant sans être oubliés, charmés l'un de l'autre, tout entiers l'un à l'autre et croyant que le paradis était encore réalisable ici-bas. Puis l'idée leur étant venue de voyager, ils s'envolèrent au printemps vers l'Italie, visitèrent Turin, Milan, Venise, poussèrent jusqu'à Florence, et de là se rendirent à Rome. Le prince, qui ne connaissait pas la ville

éternelle, se sentit saisi, à son aspect, d'un enthousiasme qu'il n'eut point de peine à faire partager à sa compagne, et, comme ils étaient maîtres de leur temps, ils y firent un séjour beaucoup plus long qu'ils ne l'avaient projeté.

Les velléités de poésie que le jeune homme avait manifestées autrefois, et qui s'étaient comme assoupies, se réveillèrent tout à coup ; l'amour qu'il prodiguait et qu'on lui rendait avec usure entraînait son âme passionnée vers les régions du rêve et de l'idéal. Il savait un peu d'italien. En admirant les monuments de l'art et les splendeurs de ce beau ciel, il récitait tout bas à l'ange déguisé en femme qui l'accompagnait quelques vers du Tasse ou de Pétrarque, et le matin, avant de sortir, et sur le désir qu'elle en témoignait, il lui enseignait les éléments de cette langue divine, la vraie langue des amoureux et des poëtes.

Mais, les chaleurs devenant tous les jours plus fortes, nos voyageurs prirent subitement la résolution d'aller se réfugier en Suisse, dans quelque vallée bien fraîche et bien sombre, sous le toit d'un humble chalet. Ils quittèrent Rome avec autant de plaisir qu'ils y étaient venus. On leur eut bientôt trouvé en Suisse le nid qu'ils cherchaient ; ils s'y installèrent, y restèrent près de deux mois et y seraient restés plus longtemps encore, si un devoir à remplir ne les eût forcés de songer au retour. Suzanne avait pris envers sa grand'mère l'engagement d'aller passer avec son mari un mois à Saint-Preuil. Le prince en soupira, la jeune femme en

répandit presque des larmes. Ils ne s'étaient point encore assez enivrés l'un de l'autre; ils avaient encore soif de solitude, ils redoutaient le monde; enfin, ils étaient partis de France en époux, et ils y revinrent en amants.

La visite à Saint-Preuil ne fut pourtant désagréable ni à l'un ni à l'autre. La marquise les reçut avec une effusion de cœur qui les toucha, et elle eut le bon esprit de les laisser aussi libres que cela fut possible. Suzanne emmenait mystérieusement Amédée dans le parc, dans les champs, sur la colline, pour lui montrer tout ce qu'elle avait quitté pour lui, ce qu'elle avait regretté, ce qu'elle ne regrettait plus maintenant. La bonne grand'mère n'avait pas eu besoin de demander à sa chère mignonne si elle était heureuse : on le voyait de reste, c'était un bonheur qui sautait aux yeux. Néanmoins elle était vaguement inquiète; elle avait déjà l'expérience des vieillards, elle savait que les plus grandes joies sont souvent aussi les plus courtes. Elle aurait bien voulu donner quelques conseils, prévenir la satiété, éclairer l'aveugle enfant qui se complaisait en son ivresse et qui la croyait éternelle; mais le moyen de jouer devant ces amoureux le rôle de la raison chagrine? Comment, de gaieté de cœur, troubler ce lac limpide où se réfléchissait leur amour? Et d'ailleurs ils étaient pour si peu de temps avec elle, qu'il valait encore mieux se taire et attendre.

De Saint-Preuil, Amédée et Suzanne se rendirent en Champagne, dans une terre où M. d'Aimery les appelait à grands cris, et où il réunissait, chaque

automne, bon nombre d'ardents chasseurs et de belles chasseresses. La vie y était bruyante, animée, joyeuse. Ils y furent reçus comme des dieux qui daigneraient visiter de simples mortels. Mme d'Aimery surtout fut charmée de revoir sa fille et lui témoigna plus de tendresse que jamais, quoique avec cette nuance particulière aux mères qui ont dans leur vie un intérêt qu'elles font passer avant celui de leur enfant. Mais les jeunes époux se lassèrent vite des plaisirs mondains qu'on leur prodiguait, et un matin, sans rien dire à personne, ils s'échappèrent comme deux écoliers, laissant une lettre dans laquelle ils annonçaient qu'ils allaient reprendre le cours de leurs voyages. En effet, comme la saison était superbe, ils profitèrent des derniers beaux jours pour visiter la Belgique et les bords du Rhin.

Ils ne rentrèrent définitivement à Paris qu'avec la neige, dix mois environ après la célébration de leur mariage, heureux toujours, toujours ravis l'un de l'autre, mais n'étant pas fâchés pourtant, Suzanne de prendre un peu de repos, Amédée de se retrouver dans la grande ville et surtout de revoir ses chevaux favoris.

Les chevaux reprirent, à cette époque, une grande place dans la vie du prince. La jeune femme ne tarda point à trouver que son mari était presque autant à eux qu'à elle, et ce fut une superbe jument anglaise qui lui fit éprouver les premières atteintes de la jalousie.

L'hôtel de Valberg, habitation vraiment princière, où les nouveaux époux étaient venus s'instal-

ler, était situé à l'extrémité de la rue de Varennes, précédé de deux pavillons et d'une vaste cour, et suivi d'un grand jardin dont les beaux arbres séculaires faisaient la surprise et l'admiration de tous ceux qui les voyaient, car ils étaient disposés de telle sorte que, du premier étage de l'hôtel, ils semblaient le commencement d'une forêt. L'hôtel lui-même avait été bâti dans les dimensions les plus grandioses. Complétement remis à neuf par le père d'Amédée, il joignait l'ampleur et la majesté d'un autre âge à la grâce et au confortable de notre époque. L'escalier de marbre, avec son élégante rampe dorée, était large à lui seul comme une de nos maisons modernes, et outre les grands appartements somptueusement décorés, salles, salons, galeries dont elle pouvait user à sa guise, Suzanne trouva un appartement particulier arrangé exprès pour elle, et qui se composait de cinq ou six pièces.

Il y avait une chambre à coucher adorable, un salon où l'on avait réuni toutes les merveilles de l'art et du goût, et surtout un boudoir bleu et argent qui arracha à Suzanne un cri de joie, et dans lequel elle fit aussitôt élection de domicile. Elle dit alors au prince, qui lui demandait son avis sur l'ensemble, qu'elle trouvait tout cela bien beau. Elle trouva aussi, mais elle ne le dit pas, que l'hôtel était bien grand, et elle soupira involontairement en songeant à leur petit chalet de Suisse, où ils étaient toujours si près l'un de l'autre, même lorsqu'ils n'étaient pas l'un avec l'autre.

La vie élégante à Paris, la haute vie, comme disent les Anglais, tend beaucoup plus à isoler, à séparer de jeunes époux qu'à les rapprocher. Suzanne n'étant pas accoutumée aux longues veilles, et allant presque tous les soirs dans le monde, prit naturellement l'habitude de se lever tard. Elle déjeunait dans son lit avec du thé. Le prince vint d'abord assez régulièrement lui demander de partager avec elle ce frugal repas; puis, comme il n'avait point paru pendant quelques jours, et qu'il en était résulté entre eux une petite querelle, il la prévint qu'il ne fallait jamais l'attendre, par la raison que, soupant le soir dans la maison où il se trouvait, il n'avait besoin de rien le matin. La toilette, les ordres à donner, les consultations avec la tailleuse et la modiste ne laissaient pas de prendre du temps. Le prince et la princesse ne pouvaient guère se voir avant deux heures, pour le second déjeuner. Et vite madame s'habillait, monsieur sortait pour affaires. Quelles affaires? C'est ce que Suzanne avait demandé plusieurs fois avec un peu d'humeur : elle ne comprenait pas qu'on eût des affaires, lorsqu'on avait un intendant ; mais le prince lui avait toujours répondu qu'il était de mauvais goût d'interroger son mari, et que, d'ailleurs, ses amis lui avaient donné rendez-vous au Jockey-Club. La jeune femme, satisfaite ou non de cette réponse, allait faire quelques visites, et de là, seule dans sa voiture, se rendait au bois, lorsque le ciel le permettait. Elle y rencontrait son mari à cheval avec ces messieurs. On la saluait en passant, et, après

avoir fait le tour du lac, le prince, si aucune affaire ne l'en empêchait, remettait son cheval à un domestique et rentrait à Paris avec sa femme. Ils dînaient rarement en tête à tête; les invitations ne leur manquaient pas. Mais dans ces dîners d'apparat, ils étaient toujours placés assez loin l'un de l'autre et quelquefois même de manière à ne pas se voir. C'était encore pis dans les bals ou dans les soirées. Amédée laissait Suzanne auprès de quelques dames de leur connaissance et s'éclipsait pour aller jouer ou causer dans les salons réservés aux habits noirs. Ils se retrouvaient pour partir, remontaient en voiture ensemble, échangeaient leurs impressions de la soirée, et c'était là pour la jeune femme le moment le plus agréable, le seul qui la dédommageât un peu de toutes ces heures données au monde et qui lui semblaient perdues pour le bonheur.

Cependant de vagues tristesses commençaient à envahir l'âme de Suzanne, des tristesses sans cause raisonnable, elle le reconnaissait elle-même, car lorsqu'elle s'interrogeait, elle était obligée de convenir que, si les plus doux enchantements étaient passés, elle était pourtant très-heureuse encore. Elle ne se rendait pas compte que le malaise moral qu'elle éprouvait provenait tout simplement de ce qu'on ne lui avait pas assez ménagé la transition entre les joies de l'amour et les devoirs du mariage. Elle comprenait bien néanmoins que son mari en était au fond un peu responsable; mais de s'en expliquer avec lui, c'est ce qu'elle n'eût jamais

tenté, sachant déjà par expérience qu'il n'aimait pas les éclaircissements qui pouvaient aboutir à des orages.

Elle avait bien pensé à demander à son père conseil et secours. Mais M. d'Aimery, qui adorait toujours sa fille et qui venait la voir le plus souvent qu'il pouvait, deux ou trois fois par semaine, ne restait jamais avec elle que quelques minutes : il était si occupé sans avoir rien à faire ! Après avoir bien caressé, bien embrassé sa chère Suzanne, sa petite princesse, comme il l'appelait, il lui contait l'emploi de sa journée. Il fallait qu'il assistât à la répétition générale de tel opéra, qu'il se rendît chez tel peintre qui voulait absolument le consulter sur ses tableaux, puis qu'il allât prendre Mme de Blancheville. Mme de Blancheville revenait sans cesse dans sa conversation. Mme de Blancheville avait dit la veille un mot admirable ; il le citait, et il en riait encore, et il était heureux, et il ne concevait pas qu'il y eût des gens qui, de gaieté de cœur, engendrassent la mélancolie.

Le moyen de parler sentiment à un pareil homme ? Suzanne devinait par instinct qu'il ne la comprendrait pas, ou qu'il lui offrirait des consolations plus susceptibles d'aggraver que de diminuer sa tristesse. Elle se contentait donc de l'écouter avec indulgence et se taisait.

Vous me direz qu'à défaut de son père elle avait sa mère, et que Mme d'Aimery, par sa délicatesse et par la distinction relative de sa nature, était capable de compatir à certaines peines et d'y apporter de

l'adoucissement, sinon du remède. Mais Mme d'Aimery n'allait pas souvent chez sa fille, et lorsque Suzanne allait chez sa mère, elle était toujours sûre d'y rencontrer M. Christian d'Aréna, M. Christian d'Aréna qui la gênait maintenant autant qu'elle l'avait d'abord gêné lui-même. Non-seulement elle ne trouvait rien à dire devant lui, mais encore elle éprouvait des mouvements de contrainte et d'antipathie qu'elle n'était pas toujours maîtresse de dissimuler.

L'artiste grand seigneur en riait tout le premier et disait à Mme d'Aimery qu'il avait pour ennemie intime la plus belle personne de Paris, et Mme d'Aimery qui n'avait pas été sans s'inquiéter parfois de l'ardente admiration qu'il manifestait pour Suzanne, n'était pas fâchée au fond de la sourde hostilité qui s'établissait entre eux, quoique cette hostilité lui coûtât la confiance de sa fille.

La jeune princesse avait déjà saisi au passage plus d'une allusion transparente à la liaison de sa mère avec l'artiste, ainsi qu'aux rapports beaucoup moins douteux qui existaient entre son père et la spirituelle Mme de Blancheville. Quelques personnes officieuses, comme la comtesse d'Heudicourt, par exemple, avaient même essayé de l'éclairer directement; mais elle avait repoussé toutes les atteintes comme des calomnies, elle n'avait point laissé le soupçon outrageant s'insinuer dans son cœur. Elle respectait trop son père pour se permettre de jeter sur sa vie un regard curieux; elle aimait, elle estimait trop sa mère pour la croire ca-

pable de se manquer à elle-même, d'oublier le devoir le plus sacré. Elle souffrait sans doute de voir que les apparences fussent contre eux; mais, je le répète, elle les justifiait, elle les absolvait, elle ne pouvait croire au mal. Seulement, si la surface de son âme restait, malgré tout, aussi pure et aussi unie, il s'amassait toujours un peu de limon dans les profondeurs.

Elle entretenait avec sa grand'mère une correspondance suivie. Elle aurait pu s'ouvrir librement à elle, la mettre au courant de ce qui se passait, lui peindre cette espèce de dégradation de lumière et de couleur qu'elle observait dans l'amour de son mari. Elle l'avait essayé, elle s'était plus d'une fois abandonnée au courant de ses idées; puis, la lettre finie, elle l'avait déchirée. Fallait-il troubler pour si peu le repos de sa grand'mère? Quelles plaintes, après tout, pouvait-elle articuler? Quels griefs sérieux avait-elle contre le prince? Ne la rendait-il pas heureuse, en somme, et n'y avait-il pas quelque injustice à vouloir exiger la prolongation indéfinie de la première ivresse? Elle se bornait donc à consigner dans ses lettres des détails sans importance, qui ne pouvaient jeter aucun jour sur l'état réel de son âme, et la marquise, de son côté, craignant toujours de devancer le moment des conseils utiles, des avertissements sérieux, se conformait au ton que la chère enfant prenait avec elle, et avait l'air de croire et croyait réellement peut-être que rien n'avait altéré son bonheur. Elles se trompaient ainsi mutuellement par une sorte de réserve déli-

cate, elles éloignaient d'un accord tacite l'explosion inévitable, et l'une ne devait connaître les appréhensions et les chagrins de l'autre que lorsqu'il ne serait plus temps d'y remédier.

Un jour, Suzanne était seule dans son boudoir; il pleuvait, il faisait un temps horrible, et quoiqu'il fût plus de deux heures de l'après-midi, comme elle n'avait pas l'intention de sortir, elle avait gardé son élégant peignoir blanc, qui la faisait ressembler à une rose de mai éclose dans la neige. Elle tenait un livre à la main, mais elle ne lisait pas, elle rêvait.

Un léger coup frappé à la porte la tira brusquement de sa rêverie.

« Entrez ! » fit-elle.

C'était le prince qui revenait du Jockey-Club, où il n'avait trouvé, ce jour-là, aucune de ses connaissances intimes.

« Je vous dérange? dit-il à la jeune femme; pardonnez-moi, je ne sais que devenir : cette maudite pluie a dérangé tous mes projets. Qu'est-ce que vous faisiez là toute seule ?

— Je lisais, répondit Suzanne.

— Voyons ce livre. Quelque roman, sans doute ? Non, un ouvrage de philosophie à l'usage des femmes, ce qui ne vaut guère mieux. Vous vous gâterez le jugement, ma chère. Cet auteur est fort dangereux, parce qu'il a pour but de persuader aux femmes qu'elles ont droit au bonheur absolu dans leur ménage, et que les maris qui ne leur procurent pas ce bonheur-là sont tout simplement des monstres.

— Je sais bien qu'il ne faut pas prendre au sérieux tout ce qu'on écrit.

— Assurément, car on s'exposerait à des déceptions cruelles. La vie diffère furieusement de tout ce qu'on voit dans les livres. Par exemple, dans un livre on ne manquerait pas de me présenter comme un homme heureux; j'ai une belle fortune, des chevaux superbes, une femme exquise : eh bien! en toute sincérité, je m'ennuie.... Qu'est-ce que vous faites ce soir?

— Nous devons aller dîner chez ma mère.

— Bon! avec les amis de Christian, quelques grands artistes bien gonflés d'eux-mêmes, et l'inévitable Mme de Blancheville!

— Si vous voulez, je vais envoyer dire à ma mère que je suis un peu souffrante.

— J'aime mieux cela. Et qu'est-ce que nous ferons?

— Ce que vous voudrez.

— Soumission qui m'enchante! Nous nous ennuierons ensemble. »

Suzanne, qui avait levé la main pour sonner, s'arrêta, détourna la tête et fondit en larmes.

« Qu'avez-vous? lui dit le prince; que signifient ces pleurs? Suzanne, ma chère Suzanne!... Bon! les sanglots redoublent. C'est une crise nerveuse. Je vais envoyer chercher le docteur.

— Amédée, je vous en supplie, restez. Je n'ai besoin que de vous.

— Pour pleurer? C'est donc moi qui suis la cause directe de vos peines? Quel crime ai-je commis, ma chère? Daignez me l'apprendre.

— Vous ne m'aimez plus.... comme vous m'aimiez.

— Ah! voilà le grand mot lâché. Je ne vous aime plus! J'étais bien sûr que vos livres étaient pour quelque chose dans cet accès de sensibilité. C'est dans de tels livres que les jeunes femmes puisent aujourd'hui tant d'idées fausses sur l'amour et sur le mariage. Elles croient à l'éternité des sentiments exaltés, il leur faut des maris taillés sur le patron des anges. Si la température baisse d'un degré, elles disent qu'il gèle; si elle est stationnaire, elles ne tardent pas à avoir froid. Elles vivraient dans le feu plutôt que dans l'air. Voyons, ma chère Suzanne, soyez raisonnable, acceptez les conditions de la vie telles qu'on nous les a faites. Il n'y a rien d'éternel en ce monde, tout ce qui a crû, décroît : la seconde année du mariage doit être nécessairement plus calme que la première, la troisième plus calme que la seconde, et ainsi de suite.

— Pour vous, non pour moi, car je vous aime chaque jour davantage.

— Vous vous l'imaginez, ma belle; c'est la tête et non le cœur qui parle ainsi. Vous m'aimez beaucoup moins qu'il y a un an, ou, pour mieux dire, beaucoup plus tranquillement. Sans doute, il y a des moments où on peut encore se faire illusion à soi-même. L'illusion nous aide à vivre. Aujourd'hui, par exemple, à l'heure qu'il est (votre pendule marque cinq heures, mais vous avancez), je vous aime comme un fou, parole d'honneur! Vous me paraissez divine avec votre sourire noyé de

larmes, vous avez l'air d'une jolie rose mouillée, et j'estime qu'il n'y a pas dans tout Paris de mortel plus heureux que moi.

— Méchant! vous raillez.

— Non, je t'adore, ma belle Suzanne!

— Vite, profitons de ce rayon pour me sécher.

— Il me vient une idée. Si tu veux, nous allons faire une bonne partie. Tu vas t'habiller bien simplement, nous irons dîner ensemble au cabaret, et de là dans quelque petit théâtre, au fond d'une loge bien sombre où nous pourrons causer et être tout entiers l'un à l'autre.

— Accepté!

— Nous nous amuserons, je l'espère.

— Et nous ne nous ennuierons pas, j'en réponds. »

Le projet fut réalisé de point en point. Ce n'était pas le premier de ce genre qu'ils mettaient à exécution ; le prince appelait cela jouer au commis et à la grisette, et cette soirée compta encore pour Suzanne parmi les plus belles et les mieux employées de l'hiver.

On eut bientôt gagné le printemps. Les fêtes du monde continuèrent, la fête de la nature commença. Le soleil, cette année-là, s'y prit de bonne heure pour parer la terre ; tout le bois de Boulogne était vert en avril. Mais à mesure que l'air extérieur s'adoucissait, l'air intérieur se rafraîchissait pour le jeune couple. Le prince passait trop souvent un jour entier et même deux jours sans voir sa femme; il en résultait des reproches, des expli-

cations, des orages, qui étaient suivis de tendres réconciliations sans doute, mais qui ne laissaient pas d'apporter un peu de trouble dans l'ensemble de leur vie. Amédée se gênait de moins en moins; Suzanne se désolait de plus en plus.

Elle espérait que l'été lui permettrait de reprendre ces douces habitudes de vie commune qu'elle regrettait tant. Il avait été convenu entre elle et son mari qu'ils partiraient vers le mois de juin, qu'ils voyageraient encore, qu'ils revisiteraient les lieux qu'ils avaient parcourus l'année précédente. Avec quelle sourde joie Suzanne s'éloigna de Paris! Comme elle respirait plus librement! Comme elle se sentait renaître! Elle se replongeait toute entière dans ces souvenirs enchantés, si récents, si vivants encore! Recommencer son voyage, n'était-ce pas recommencer son bonheur? Mais ils n'avaient pas été bien loin, ils n'avaient pas même quitté la France, que ces illusions étaient déjà dissipées. Le prince s'ennuyait partout où il s'était plu; ce qui lui avait arraché des cris d'admiration n'obtenait plus de lui que des réflexions pleines de dédain ou d'ironie; l'art n'était pas plus épargné que la nature. On n'alla point jusqu'à Rome, on rebroussa chemin, non pour retourner en Suisse, dans ce délicieux châlet où les heures avaient coulé si vite, mais pour se rendre en Touraine dans le château seigneurial, où l'on reprit le train de Paris, et où le prince convoqua tous les sportmen de sa connaissance, car il devait y avoir à Tours des courses du plus haut intérêt.

Les courses passées, Amédée ne sut que devenir. Suzanne aurait bien voulu aller encore à Saint-Preuil, chez sa grand'mère, et cette fois avec le désir, avec la volonté de se confier à elle, de la consulter ; elle en toucha quelques mots à son mari, mais il s'écria qu'il y périrait d'ennui, et il préféra la conduire en Auvergne. M. et Mme d'Aimery étaient dans leur terre et les y appelaient de nouveau. Là, le prince ne s'ennuya pas, au contraire. Il ne fut pas du tout question de recommencer la fameuse escapade, de s'enfuir, un matin, sans tambour ni trompette ; non, l'époux de Suzanne retrouva toute sa bonne humeur auprès de son insouciant et joyeux beau-père, et surtout à partir du jour où l'on vit arriver au château la célèbre Mme de Blancheville en compagnie d'une certaine Mme de Lassy, qui n'était autre que Mme Mireil, ou, si vous aimez mieux, Mlle Elina Saugeon.

VII

MADAME DE LASSY.

Mme d'Aimery ne se souciait pas trop de recevoir chez elle Mme de Lassy, mais il y a des positions qui ne permettent pas de se montrer trop sévère sur le choix de ses relations, et d'ailleurs Mme de Blancheville raffolait de Mme de Lassy, avec laquelle elle s'était liée tout récemment et qu'elle trouvait fort divertissante et fort naturelle. Pour divertissante, cela pouvait être, il ne faut pas disputer des goûts; mais pour naturelle, j'ai tout lieu de croire qu'elle l'était beaucoup moins qu'on le supposait. Mme de Blancheville ne tarda pas à le reconnaître, car, à peine arrivée en Auvergne, Elina captiva l'attention de tous les Parisiens qu'elle y trouva, et l'illustre femme de lettres savait très-bien que de tels résultats ne s'obtiennent pas naturellement.

Christian d'Aréna et le prince de Valberg ne furent point les derniers à se rendre; M. d'Aimery

lui-même subit le charme. Mme de Blancheville et Mme d'Aimery commencèrent à se dire l'une à l'autre que cette Mme de Lassy était une affreuse coquette. Mais celle qui ne dit rien et qui reçut les plus rudes atteintes, et qui sentit tout à coup des tourments qu'elle n'avait pas prévus au milieu de ses tristesses, ce fut notre pauvre Suzanne.

Je suis forcé, en ce moment, à mon grand regret, de m'occuper de celle qui fait souffrir plutôt que de celle qui souffre ; il faut absolument que je vous explique comment Mme Mireil est devenue Mme de Lassy. Et d'abord je vous préviens que cet honnête et malheureux jeune homme qu'on appelle Gustave Mireil n'est pas mort. Nous avons vu qu'à peine marié il avait ouvert les yeux et compris la sagesse des avertissements de M. Guillaume ; mais, comme le mal était sans remède, il avait cherché à s'étourdir, ou, du moins, à écarter les prévisions funestes qui l'assaillaient de toutes parts. Les fournisseurs d'Elina se chargèrent de les lui rappeler.

Comme beaucoup d'hommes, Gustave ne se rendait pas bien compte de ce que coûtent certaines superfluités, et, sans les mémoires qui lui furent envoyés à lui-même, il eût été longtemps encore avant de faire à Elina des observations sur sa toilette. Elle reçut très-mal les premières qu'il lui adressa, disant qu'elle ne s'était point mariée pour vivre dans la gêne, qu'il devait subvenir aux dépenses de première nécessité, et qu'il n'avait pas le droit de se plaindre, puisqu'elle n'avait encore ni diamants, ni chevaux, ni voiture. Il lui demanda froidement si

elle avait cru épouser un millionnaire. Elle répondit qu'elle avait cru épouser un homme capable de pourvoir à leurs besoins communs. De là des querelles souvent renouvelées. Le mari ne put bientôt plus cacher à sa femme le mépris qu'elle lui inspirait, la femme prit plaisir à bien convaincre son mari qu'elle ne l'avait jamais aimé et qu'il avait été sa dupe. Gustave Mireil, à ce jour sinistre qui dissipait ses dernières illusions, fut saisi d'une telle horreur et d'un tel dégoût de l'existence qu'il fut sur le point de se tuer, et il l'aurait fait s'il avait eu encore le moindre amour pour Elina; mais il était de ces hommes chez lesquels l'amour ne survit pas longtemps à l'estime. A dater de ce moment, son parti fut pris : il vécut auprès de sa femme comme à côté d'une étrangère.

Cependant, rien de grave dans les faits ne s'était encore passé entre eux; Elina, malgré sa profonde corruption morale, était encore aussi pure, matériellement parlant, que le jour où elle s'était donnée à lui. Mon devoir est d'ajouter qu'elle n'y avait pas grand mérite, et que, par une fatalité assez rare dans notre société moderne, les occasions de faillir lui avaient manqué. Elle les avait cherchées, pourtant, mais ses recherches n'avaient pas été couronnées de succès : elle n'avait trouvé ni chez sa mère ni chez ses bonnes amies quelqu'un qui valût la peine de lui faire commettre une faute, car si Elina dépensait sans calculer, elle calculait en revanche avant d'agir. Il convient que je vous rapporte ici la tentative la plus sérieuse qu'elle avait daigné ris-

quer dans ce but, ce détail ne devant pas laisser de nous être utile pour la suite de notre récit.

Une après-midi, trois mois environ après son mariage, Elina se trouvant seule avec Isidore Leblond dans le boudoir de la comtesse d'Heudicourt (la comtesse d'Heudicourt avait l'art de laisser seuls les gens qui y avaient un intérêt quelconque, ou même qui n'en avaient pas), Elina, dis-je, se trouvant seule avec le jeune financier, lui dit :

« Vous étiez certainement l'homme que je haïssais le plus, il y a six mois ; vos mots à double entente m'exaspéraient, votre sourire ironique m'agaçait les nerfs. J'aurais voulu pour beaucoup vous faire souffrir, et je portais envie, par moments, à ces bons sauvages qui mangent leur ennemi avec voracité. Je ne désirais pas vous manger, mais il ne m'eût point déplu de vous faire cuire sur un gril à petit feu. Ce bon temps est passé. Aujourd'hui, il y a quelqu'un que je déteste mille fois plus que je ne vous hais, c'est mon mari.

— Voilà une confiance qui m'honore.

— Oh! ne raillez pas, je vous prie. Je vous préviens que je ne serai pas endurante. Je cherche un moyen de me séparer convenablement et à tout jamais de M. Mireil, et je veux que vous m'aidiez à le trouver, ce moyen.

— Vous le trouverez bien toute seule.

— C'est impossible : il faut être deux.

— En vérité! Je crois vous entendre, ma toute belle (pardonnez-moi cette façon de parler, qui m'a été transmise par mon grand-père), je crois vous

entendre, et je vous avoue que je suis singulièrement flatté de vos excellentes dispositions à mon égard. Par malheur, et bien contrairement à mon désir, je ne puis en profiter, du moins pour le quart d'heure. Je ne connais M. Mireil que pour l'avoir rencontré quelquefois chez votre mère, je ne suis point assez dépendant de M. Guillaume pour affecter des scrupules dont sa conduite même me dispense ; mais je confesse mon imbécillité, je ne me crois pas moins tenu à certains ménagements envers ces deux personnes. Je ne me mêlerai donc en rien de votre séparation, je n'en veux être ni la cause ni le prétexte. Seulement, si M. Mireil vous laisse libre, quand vous serez séparés légalement, ou du moins quand il sera bien constaté que vous ne vivez plus sous sa protection immédiate, alors nous pourrons reprendre cet aimable entretien, et je me ferai un plaisir, si cela peut vous être agréable, de payer tous ces maudits mémoires qui sont la source de tant de querelles, et que M. Mireil n'est pas toujours, m'a-t-on dit, en mesure d'acquitter.

— Je vous écoute, monsieur, et je suis vraiment confondue de votre dépravation et de votre audace. Qu'avez-vous été vous imaginer ? Que signifie le langage que vous osez me tenir ?

—Pardon, madame, mille pardons, je me suis trompé.

— N'espérez pas m'échapper ainsi! Je veux que vous vous expliquiez.

— Madame, sur l'âme de mes ancêtres !...

— Je l'exige. Pas de ridicules plaisanteries! Qu'avez-vous donc cru que je vous proposais ?

— Rien, rien qu'une association légitime entre un homme libre et une femme qui ne l'est pas, contre le pouvoir *illégitime* d'un mari.

— Je suis révoltée de votre cynisme, monsieur Leblond. Vous oubliez qui je suis. Sachez que, si j'étais libre, vous seriez le dernier que je consentirais à écouter. Mais quelle opinion avez-vous donc de vous-même? Comment vous voyez-vous? Vous êtes laid, vous êtes ridicule, vous êtes vulgaire, mon bon, vous n'avez pour vous que votre argent.

— C'est quelque chose, surtout aux yeux des femmes qui ont besoin d'en dépenser.

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous! Je vous ai chassé déjà une fois, lorsqu'il a été question de mariage entre nous, je vous chasse encore. Sortez! Mais, auparavant, prévenez Gabrielle : je me sens si mal! Je vais avoir une attaque de nerfs.

— Attendez que je sois parti.

— Oh! c'est horrible! Gabrielle! Gabrielle! venez à mon secours, je me sens mourir. Un verre d'eau, monsieur. Donnez-moi donc un verre d'eau.... Gabrielle! Gabrielle!

— Eh ! qu'y a-t-il, bon Dieu? s'écria l'obligeante comtesse en accourant vers son amie ; qu'avez-vous? J'ai cru que le feu était ici.

— Monsieur m'a manqué d'une manière indigne, reprit Mme Mireil d'une voix étranglée. Je le hais, je le hais à la mort! »

Là-dessus, elle perdit connaissance, et Isidore Leblond prit congé de la comtesse avec beaucoup de sang-froid et comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

Un mois au plus après cette scène, Gustave Mireil trouvait *par hasard*, sur une table, une lettre d'amour des plus significatives, lettre adressée à sa femme et écrite par le meilleur ami qu'il crût avoir, par un de ces amis qui sont au-dessus du soupçon, et sur lesquels on compte encore lorsque tout vous manque. Elina s'entendait à merveille à rendre aussi douloureux que possible les coups qu'elle portait. Elle avait compris que son infidélité seule serait presque indifférente à son mari, elle avait voulu y joindre le ragoût d'une trahison, et elle s'était donné la peine de faire tourner la tête à un honnête garçon qui n'aurait jamais pensé à elle, si elle ne l'eût point attaqué.

Gustave réfléchit deux jours au parti qu'il devait prendre. Quant à se battre avec celui qui l'avait déshonoré, suivant le monde, il n'y songea même pas ; il savait que cet ami n'était capable ni de manier une épée ni de tirer un coup de pistolet. Il se contenta, la première fois qu'il le revit, de lui mettre la lettre sous les yeux et de lui montrer la porte du doigt. Il fut forcé d'être un peu moins bref avec sa femme, et voici ce qu'il lui dit un soir qu'elle lui demandait de la conduire à un bal où ils étaient invités :

« Madame, il n'y a de comparable à l'aveugle amour que j'ai eu pour vous que le souverain

mépris que vous m'inspirez. La vie que je mène m'est insupportable, il me répugne d'avoir encore quelque chose de commun avec vous. Je pourrais m'adresser aux tribunaux et obtenir une séparation; j'ai en main une lettre qui prouve suffisamment ce que vous êtes....

— Une lettre? interrompit Elina avec calme, vous m'étonnez, car je n'écris jamais. Croyez-vous que je n'aie pas vu le *Demi-Monde?*

— Ce n'est pas une lettre de vous, c'est une lettre de votre complice, et la voici.

— Ah! c'est cela? Mais cette lettre ne prouve rien, les termes brûlants qu'elle renferme peuvent s'appliquer à l'amour le plus pur et le plus éthéré. Nous avons des avocats si habiles! Vous me croyez bien simple. Est-ce que j'aurais laissé traîner cette lettre, si elle avait pu servir d'arme contre moi?

— Vous l'avez donc laissée traîner exprès?

— Peut-être bien.

— Vous désirez donc aussi vivement que moi que nous en venions à une séparation?

— Je le désire de tout mon cœur.

— Eh bien! je vais sur-le-champ réunir les objets qui m'appartiennent....

— Un moment, s'il vous plaît. Je désire aussi une pension. Les tribunaux ne manqueraient pas de m'en accorder une: ils sont très-galants, les tribunaux! Il faut bien d'ailleurs que je vive en attendant que je me sois fait une position indépendante sous tous les rapports, comme ma mère, par exemple. Que comptez-vous me donner?

— Fixez le chiffre vous-même.

— Eh bien ! trois mille francs. C'est un peu plus de la moitié de vos appointements, mais une femme a plus de besoins qu'un homme.

— Trois mille francs, soit! Mais j'ai, de mon côté, une condition à vous poser, une condition absolue.

— Posez.

— C'est que vous ne porterez plus mon nom.

— Très-volontiers. J'en prendrai un plus joli; je m'appellerai madame de Lassy, qui est le nom de ma grand'mère.

— Adieu !

— Adieu. »

La rupture se fit sans plus d'éclat. Gustave Mireil loua un petit appartement dans une maison voisine de l'hôtel de M. Guillaume, et Elina demeura encore quelques jours dans le domicile conjugal. Curieuse de savoir ce qu'on penserait chez sa mère de ce nouvel arrangement, elle pria la comtesse d'Heudicourt d'aller sonder le terrain; mais celle-ci la rassurant aussitôt :

« Votre mère sait tout, lui dit-elle, et elle serait déjà venue vous embrasser si elle n'avait encore sa migraine. Elle conçoit très-bien que vous n'ayez pu vous accoutumer à M. Mireil : il est si difficile de s'entendre entre mari et femme! Elle vous approuve fort, du reste, d'avoir évité le scandale, et elle espère, ma belle, que vous continuerez à lui donner toute espèce de satisfaction.

— Et le grand-vizir?

— Le grand-vizir a été silencieux et impénétrable comme toujours. Il n'est pas trop fâché, je crois, que l'événement lui ait donné raison. Vous m'avez dit vous-même qu'il avait plus que désapprouvé votre mariage. Naturellement Mme Saugeon ne peut plus recevoir M. Mireil; vous verrez donc M. Guillaume chez votre mère, comme si rien n'était. De ce côté, tout est pour le mieux. Mais puis-je vous demander quels sont vos projets?

— Je vous avoue naïvement, ma chère Gabrielle, que je n'en ai pas.

— Ce n'est guère probable. De la réserve avec moi qui suis votre amie de cœur! S'il m'est permis de hasarder un conseil, ma belle petite, je vous recommanderai d'être prudente. Vous voilà dans une position très-intéressante et très-agréable, mais qui ne laisse pas d'offrir certains dangers. Il faut user de votre liberté, n'en point abuser : c'est à ce prix que vous conserverez vos amis. Moi-même, malgré l'affection passionnée que j'ai pour vous, je serais forcée de ne plus vous voir, si vous sortiez de certaines limites qui sont arbitraires sans doute et qu'on doit cependant respecter. Par exemple, vous auriez tort de vivre maritalement avec un autre homme. Ayez de bons amis, ayez même un protecteur utile, un assidu, un inséparable, si vous voulez; mais ne lui laissez jamais prendre l'attitude et les défauts d'un mari. Ces liaisons qui bravent tout sont indécentes, et le monde est en droit de les condamner.

— Votre morale est admirable, ma chère com-

tesse, mais je ne dépends pas tout à fait de moi. Je ferai comme je pourrrai.

— Assurément. Vous ne pensez plus à Isidore Leblond ?

— A Isidore Leblond? Je n'ai jamais pensé à lui, je vous jure. Il a toujours eu un faible pour moi, je le sais, mais il m'est odieux; je ne saurais le voir, même en photographie.

— Il me demandait l'autre jour encore de vos nouvelles. Lorsqu'il apprendra votre séparation....

— Vous ne lui avez rien dit?

— Non.

— Quand le verrez-vous ?

— Ce soir, peut-être.

— Ce soir? Touchez-lui donc un mot de mes malheurs.

— Va-t-il être heureux, ce cher Isidore!

— Vous croyez?

— J'en suis certaine. Ce serait, du reste, une liaison fort convenable. Il est garçon, très-riche, très-généreux. J'ai toujours dit que vous le haïssiez trop pour ne pas l'aimer un jour.

— Vous êtes folle, ma chère. C'est votre imagination seule qui arrange tout cela. Je vous répète que je préférerais n'importe qui à cet horrible Isidore. C'est égal, parlez-lui toujours. »

Mme Mireil, que nous n'appellerons plus désormais que Mme de Lassy, ne tarda point à aller s'installer dans un très-coquet appartement de la rue Larochefoucauld. Isidore Leblond, qui était venu lui faire une courte visite de politesse, eut

l'obligeance de lui donner l'adresse de ses fournisseurs, et elle s'en servit de préférence aux siens, dont elle n'était point contente. Elle se procura de la même façon une voiture et des chevaux.

Mme Saugeon fut enchantée de la nouvelle installation de sa fille; elle trouva tout du meilleur goût, et ne songea point à lui demander comment elle pourrait suffire à de telles dépenses avec la rente de trois mille francs que lui servait son mari.

Isidore ne ressentait point pour Elina une passion bien vive. Il la trouvait fort agréable sans doute, fort désirable, et il n'avait pas laissé d'être flatté des avances qu'elle lui avait faites, si bizarre qu'en eût été la forme; mais elle ne lui inspirait aucun de ces mouvements tendres, aucun de ces élans puissants qu'il avait connus pour la première fois en aimant Suzanne d'Aimery. Il ne voyait dans la liaison qu'il venait de contracter qu'une satisfaction donnée à son amour-propre, que le plaisir d'humilier, en la possédant, une orgueilleuse qui lui avait prodigué, en un autre temps, ses grands airs et ses sarcasmes. Il se disait que c'était un supplément de luxe qu'il s'accordait, dont il se lasserait comme du reste, et qui lui coûtait trop cher, d'ailleurs, pour être prolongé indéfiniment.

Il n'était pas fâché non plus des ménagements inutiles que Mme de Lassy voulait garder envers le monde. Cette liaison publique, sans être affichée, avait l'attrait de la nouveauté pour un homme qui n'avait jamais été forcé de mettre une ombre de mystère dans ses bonnes fortunes. Il lui semblait

original d'assister comme convive à des dîners qu'il aurait pu présider comme maître ; il lui paraissait plaisant de se retirer le soir avec le commun des martyrs et de revenir seul un quart d'heure après. Cela ne l'empêchait pas, bien entendu, de se promener au bois en tête à tête avec Elina, d'aller au spectacle avec elle, de la rencontrer régulièrement dans toutes les fêtes qu'elle honorait de sa présence. Ce mélange de gêne et de licence n'était pas sans charme, il faut l'avouer, et je conçois qu'Isidore qui gagnait de l'argent autant qu'il voulait, étant intéressé dans toutes les belles entreprises du moment, je conçois, dis-je, qu'Isidore en fut moins vite las qu'il ne l'avait prévu.

Malheureusement, ce qui n'était d'abord qu'une distraction volontaire devint peu à peu, pour lui, une impérieuse habitude. Il ne croyait pas qu'il fût possible de s'attacher sérieusement à Elina ; il n'avait jamais été dominé par aucune passion de ce genre, et il se livrait au caprice du moment avec d'autant plus de sécurité qu'il était certain que son cœur restait libre. Mais il y a d'autres liens que ceux du cœur. Elina, qui n'avait encore été dirigée dans ses entraînements que par l'orgueil et l'ambition, et qui n'avait attaqué Isidore à plusieurs reprises qu'en raison de la résistance qu'il lui avait toujours opposée, résistance qu'elle trouvait injurieuse pour elle, Elina ne tarda point à s'apercevoir qu'elle prenait chaque jour sur lui un empire qu'il ne s'avouait pas à lui-même et qu'elle ne s'était pas flattée d'obtenir si vite. Elle était femme à en pro-

fiter, et elle en profita. Ses fantaisies mirent à de rudes épreuves la générosité naturelle d'Isidore. Mais, comme à un goût effréné pour la dépense se joignait en elle un fond d'avarice, tout l'argent livré ne fut pas perdu, elle en sut distraire une partie pour les besoins de l'avenir, et, pour me servir d'une expression aussi juste que vulgaire, elle commença de bonne heure à faire sa pelote. Un tiers d'agent de change de sa connaissance lui donna à ce sujet quelques conseils utiles. Elle lui demanda le secret, car elle ne fit part de ce détail à personne, pas même à sa chère Gabrielle, pas même à sa mère, qui avait dans le caractère plus d'élévation ou moins de prudence, comme vous voudrez, et qui s'était toujours reposée sur M. Guillaume du soin de lui amasser quelque chose pour ses vieux jours.

Cependant on aurait tort de supposer que Mme de Lassy, tout en exploitant habilement la situation, se crût obligée, en revanche, de se mettre en frais d'amabilité pour Isidore. Au contraire, elle continua de le traiter comme par le passé, ne négligeant jamais l'occasion de lui faire sentir qu'elle avait bien voulu descendre jusqu'à lui et qu'il lui en devait une reconnaissance éternelle, et, comme il accueillait maintenant ces prétentions par de moins ironiques sourires, elle finit par se persuader à elle-même qu'elle était dans le vrai en parlant ainsi.

Elle ne se gêna donc plus du tout avec celui que je puis me permettre, je crois, d'appeler son amant; elle s'abandonna à tous les caprices de son humeur

fantasque, lui chercha querelle à propos de rien, et se permit quelquefois de lui faire défendre, pendant huit jours, une porte qu'il aurait eu le droit de se faire ouvrir à toute heure. La passion d'Isidore s'accommodait assez de ces orages factices. Il y a des amours qui s'accroissent plutôt en raison des défauts que des qualités de l'objet aimé, et M. Leblond et Mme de Lassy restaient au fond très-bons amis, malgré leurs fréquentes disputes.

Ils venaient de faire ensemble un petit voyage d'agrément pendant lequel Isidore avait pris le nom et les attributions du mari, lorsque Mme Saugeon leur écrivit qu'elle les attendait tous deux en son château d'A..., où M. Guillaume devait se rendre, et où se faisaient, sous la direction de César Briquet, de splendides préparatifs. Ils s'y rendirent, chacun de son côté. Isidore ne se retrouva pas sans plaisir en présence de l'ex-carrossier ; mais Elina n'était pas depuis huit jours au château qu'elle s'ennuyait à périr, et déclarait qu'il lui était impossible de vivre sous le même toit que M. Guillaume, qui, en effet, ne faisait aucune attention à elle et qui n'avait pas l'air de se douter qu'elle existât. Elle abrégea donc beaucoup le séjour qu'elle comptait faire auprès de sa mère, et, pour mieux braver celui qu'elle appelait de plus belle le grand-vizir, elle partit du château le même jour qu'Isidore, dans la même voiture et sous sa protection officielle.

De retour à Paris (Isidore lui avait acheté une fort jolie maison, située dans la partie la moins fréquentée du bois de Boulogne), Elina, en l'absence

de la comtesse d'Heudicourt, partie pour je ne sais quelles eaux, éprouva le besoin de se distraire, et fit quelques visites à ses plus proches voisins. Ce fut là, chez une artiste peintre fort en vogue, qu'elle rencontra pour la première fois Mme de Blancheville.

J'ai déjà dit que la célèbre femme de lettres, dont l'imagination était très-vive et qui s'engouait facilement des gens, s'était sentie tout de suite attirée vers Mme de Lassy. Ces deux dames parlèrent naturellement de leurs connaissances communes, et Mme de Blancheville ayant dit qu'elle devait aller passer deux mois en Auvergne, chez Mme d'Aimery, Elina lui dit qu'elle connaissait beaucoup M. et Mme d'Aimery, qu'ils avaient fait un long séjour au château de sa mère il y avait à peine deux ans.

« Mais alors, s'écria la muse parisienne, vous seriez bien aimable, ma chère enfant, de m'accompagner en Auvergne. Ils seraient charmés de vous rendre l'hospitalité qu'ils ont reçue de votre mère.

— Vous croyez? répondit Elina. Je serais moi-même charmée de les voir. M. d'Aimery est un homme d'esprit, qui n'a pas de préjugés. Reste à savoir si ma visite leur serait aussi agréable qu'elle me le serait, à moi. Je voudrais être sûre de leur faire plaisir.

— N'est-ce que cela ? Je vais écrire à Mme d'Aimery. Ce n'est qu'une pure formalité.

— Mais c'est qu'en vérité, madame....

— C'est convenu, nous irons en Auvergne. Je vous adore, ma belle, et je vous enlève. »

Mme d'Aimery répondit par un billet assez froid à la lettre très-chaude que lui écrivit Mme de Blancheville. Elle la laissait libre d'amener qui elle voulait; présentée par elle, son amie ne pouvait qu'être bien reçue. Il n'en fallait pas davantage. Mme de Lassy fit ses préparatifs de départ, et annonça à Isidore ses nouveaux projets.

Celui-ci, fort surpris, essaya de l'en détourner, en lui faisant comprendre qu'il se trouverait bien seul, et qu'il ne saurait que devenir en son absence. Elle éclata de rire, et lui dit qu'elle ne s'en inquiétait guère. Il se fâcha, parla de rupture; elle le toisa d'un regard dédaigneux. Il ne se laissa point troubler, et, la colère l'emportant, il lui dit un peu brutalement qu'elle lui coûtait assez cher pour qu'il pût jouir au moins de sa compagnie. Bref, il lui défendit de partir. Le surlendemain, elle était partie.

Mme de Lassy ne put se défendre pourtant, en arrivant en Auvergne, de certaines impressions pénibles qui l'y attendaient et qu'elle avait prévues. Elle se retrouvait tout à coup, en effet, en présence de gens qui avaient eu sur sa destinée une influence décisive ; elle se retrouvait en présence de l'homme qu'elle s'était flattée un moment d'avoir captivé, et qui avait été sur le point de lui donner son nom, de l'élever à la position la plus haute et la plus brillante. Et celle qu'il lui avait préférée était là dans tout l'orgueil, dans tout l'éclat de sa fortune, et je pourrais ajouter de sa beauté; mais je me borne à vous communiquer les réflexions d'Elina, qui était

persuadée qu'en fait de beauté elle n'avait rien à envier à personne.

Il est difficile de croire que ce fût de gaîté de cœur et sans aucune arrière-pensée que Mme de Lassy était venue s'exposer à l'humiliation de tels souvenirs, et on peut supposer qu'elle avait peut-être le vague désir de prendre une revanche. Quoi qu'il en fût, sa conduite eut quelque chose d'indécis dans les premiers jours. Soit que son plan ne fût pas encore bien arrêté, soit qu'elle voulût d'abord essayer son empire sur l'un et sur l'autre, elle eut l'air de s'occuper de tous, excepté d'un seul, qui n'était pas le moins empressé. Puis, brusquement et sans aucune raison apparente qui pût justifier ce changement de front, elle ne s'occupa plus que du dédaigné, elle n'eut plus de regards, de paroles, de sourires que pour le bel Amédée de Valberg.

Il était temps qu'elle se prononçât. Mme de Blancheville, qui n'entendait point la plaisanterie en matière de sentiment, avait dit tout bas à Mme d'Aimery qu'elle se chargeait de faire comprendre à cette sirène qu'on attendait d'autres visites et qu'on la verrait s'éloigner avec plaisir.

Mme Athénaïs de Blancheville était une femme grande et forte au physique comme au moral, avec de beaux bras, de magnifiques épaules et de grands yeux égarés qui lançaient des flammes. Elle avait eu plusieurs aventures qui avaient fait du bruit en Europe. Une fois elle s'était empoisonnée, mais on l'avait secourue à temps; une autre fois elle avait frappé un infidèle de deux coups de poignard, mais

il n'en était pas mort non plus. Elle avait accueilli en dernier lieu les hommages de M. d'Aimery, et, le sachant sujet au changement, elle le surveillait avec un soin jaloux qui flattait l'amour-propre de ce don Juan en cheveux gris. Quand elle vit que la coquetterie d'Elina se reportait toute sur le gendre, elle se calma et dit à Mme d'Aimery qu'elles s'étaient trompées, et que Mme Mireil, car on connaissait maintenant son vrai nom, était décidément une personne délicieuse et tout à fait inoffensive.

Mme d'Aimery qui s'était aperçue à la mauvaise humeur de Christian d'Aréna qu'il avait été blessé dans son amour-propre (le jeune sculpteur ou plutôt le noble artiste manifestait depuis quelque temps des velléités d'affranchissement), Mme d'Aimery elle-même résolut de laisser aller les choses, se promettant toutefois de ne point inviter Mme de Lassy à la prochaine saison. Elina eut donc le champ libre à partir de ce moment; elle annonça que rien ne la rappelait à Paris avant l'automne, et parmi la brillante société réunie dans la terre de M. d'Aimery, il n'y eut que la princesse de Valberg qui songea à en tirer pour l'avenir un augure funeste.

VIII

LE MARI DOIT-IL FIDÉLITÉ A SA FEMME?

Le domaine où M. et Mme d'Aimery venaient chaque année passer l'automne, n'avait rien en lui-même qui rappelât le fier baron du moyen âge dont M. d'Aimery se vantait de descendre en ligne maternelle. C'était une habitation toute moderne, très-confortable qui avait été bâtie par le propriétaire actuel et qui ressemblait beaucoup à nos belles maisons du bois de Boulogne.

Située sur la montagne, à mi-côte, elle voyait passer à ses pieds le flot d'un torrent, et s'étendre devant elle les riches plaines de la Limagne d'Auvergne, tandis que, derrière elle, et au point le plus élevé, se dressait sur le ciel la ruine pittoresque du manoir primitif.

Le parc montait par des allées sinueuses jusqu'à cette ruine soigneusement entretenue, que M. d'Aimery ne manquait jamais de faire admirer à ses hôtes, grands seigneurs ou artistes. Ce parc n'était,

du reste, qu'un fort agréable jardin anglais. Il était borné d'un côté par une sombre forêt de pins, de l'autre par de belles et riantes prairies. Le seul défaut qu'on pût y trouver, c'est qu'on était plutôt attiré par le charme des sites environnants que retenu par l'attrait du parc lui-même, et que, lorsqu'on s'y promenait, on éprouvait comme un vague besoin d'en sortir.

La vie qu'on menait au manoir (c'était le nom qu'on donnait dans le pays à l'ancien château et qu'on avait étendu à la nouvelle demeure) unissait au luxe et à l'élégance de la vie parisienne tous les agréments qu'offre la campagne. La société étant nombreuse et ne se réunissant guère avant une heure de l'après-midi pour le second déjeuner, chacun était à peu près libre et pouvait disposer de sa matinée comme il l'entendait. Le second déjeuner fait, on se dispersait encore, ou on se groupait selon les affinités et les goûts, et les uns restaient à lire ou à jouer, pendant que les autres partaient pour quelque excursion dans la montagne. On n'avait même pas besoin de paraître à table, on pouvait se faire servir dans sa chambre, sans que personne le trouvât mauvais. Il n'y avait de réunion vraiment obligatoire qu'à sept heures, pour le dîner. Alors les dames paraissaient dans toute leur gloire, habillées à la dernière mode, aussi décolletées que possible, qu'elles fussent jeunes ou vieilles, et se dédommageant, par l'ampleur de leurs jupes, de la parcimonie de leur corsage. Le soir, on dansait ou on faisait de la musique,

et la fête se prolongeait fort avant dans la nuit. Quelquefois le premier regard de l'aurore venait surprendre les danseurs au milieu d'un cotillon, à moins, bien entendu, qu'on n'eût fait dans la journée quelque excursion fatigante, auquel cas tout le monde se couchait de bonne heure, à la grande consternation des jeunes dames qui trouvaient généralement que la nuit est faite pour danser, même à la campagne.

Seule, la fille de Mme d'Aimery n'était point dans une disposition de cœur qui lui permît de partager cette ardeur pour le plaisir. Elle semblait distraite, préoccupée, soucieuse. Elle ne voyait presque pas son mari pendant la journée, ou elle le voyait prodiguer librement devant elle à Mme de Lassy ses attentions et ses hommages. Le prince sortait à cheval dès le matin. Mme de Lassy, qui était une intrépide, partait seule de son côté. Ils se rencontraient, faisaient route ensemble, revenaient ensemble, ou, si le hasard les avait moins favorisés, ils ne rentraient toujours au manoir qu'à très-peu d'intervalle l'un de l'autre. Quant aux parties qu'on arrangeait après le second déjeuner, Suzanne, qui éprouvait pour Elina une répulsion instinctive, avait fait d'abord en sorte de n'être jamais de celles dont était Mme de Lassy ; puis, lorsque, pour des motifs particuliers, elle eût été bien aise d'avoir les yeux sur elle, celle-ci y mit de la malice et eut soin de feindre une indisposition toutes les fois qu'elles devaient se trouver ensemble.

Au dîner, le prince se mettait à côté d'Elina. Il ne

pouvait décemment se placer auprès de sa femme. Le soir, il ne causait, il ne valsait qu'avec Elina. Il aurait pu sans doute causer ou valser avec d'autres, mais il ne pouvait encore le faire décemment avec Suzanne. Il y a des lois que l'usage impose et dont on ne saurait s'écarter. Du reste, depuis quelques jours, Amédée valsait moins et se retirait de bonne heure, soit qu'il fût fatigué, soit pour tout autre motif qu'il est inutile d'approfondir. Mme de Lassy, qui semblait se régler sur lui en toute chose, ne demeurait jamais bien longtemps après qu'il avait disparu; elle rentrait dans son appartement, où sa femme de chambre avait ordre de ne pas l'attendre.

Le prince et la princesse occupaient deux chambres séparées par une espèce de salon commun qui leur permettait de passer l'un chez l'autre sans sortir de chez eux. On arrivait à ces chambres par un long et vaste corridor qui régnait au milieu du premier étage et qui conduisait à tous les appartements du château. Le soir, en se retirant, Amédée avait encore l'attention d'offrir son bras à Suzanne, et, après l'avoir escortée jusqu'à la porte de leur salon commun, il la saluait cérémonieusement et rentrait chez lui par une autre porte qui donnait aussi sur le corridor.

Il avait été convenu entre eux que, lorsqu'ils voudraient être libres, ils fermeraient au verrou la porte qui avait accès, de chaque chambre, dans le salon. Jamais Suzanne n'avait tiré le verrou de la sienne, et plus d'une fois, depuis leur séjour au manoir, le prince en avait profité, car ses galanteries pour

Mme de Lassy ne lui avaient encore rien ôté de sa tendresse pour sa femme. Il y avait pourtant cinq ou six jours qu'il n'était venu, et, ce soir-là, Suzanne, en le quittant, lui avait serré la main un peu plus fort que d'habitude, comme pour le lui rappeler.

Elle n'avait encore rien osé lui dire jusque-là des craintes qui l'assaillaient, non pas qu'elle crût qu'elle avait déjà une rivale : dans sa candeur, elle ne pouvait supposer un partage qui l'eût révoltée ; mais elle redoutait l'avenir, elle tremblait que le goût passager du prince ne se convertît en passion sérieuse, en liaison intime et réglée. Elle ne savait point, l'innocente, qu'il y a certains amours qui commencent par où d'autres finissent.

Puis le mépris que lui inspirait Mme de Lassy ne contribuait pas peu à entretenir en elle une vague sécurité. Il lui semblait impossible qu'on l'eût si vite sacrifiée à une pareille femme. Cependant elle souffrait de l'abandon apparent de son mari ; elle était froissée, humiliée de ce qu'on pouvait interpréter comme de l'inconstance, et elle était décidée à s'en expliquer enfin avec lui. Il lui en coûtait sans doute d'aborder un tel sujet, mais elle était à bout de patience.

Elle quitta sa toilette à la hâte, passa un peignoir, renvoya ses femmes et attendit. Elle était sûre que le prince viendrait. Une heure s'écoula, il ne vint pas. Une inquiétude affreuse lui étreignit le cœur. Quelque répugnance qu'elle eût à se rendre ainsi à cette heure auprès de son mari (l'amour légitime a lui-même quelquefois de ces pudeurs exquises),

elle la surmonta, traversa le salon et posa la main sur le bouton de la porte. Elle ne put l'ouvrir, le vêrrou était tiré. La pauvre petite femme frissonna de tout le corps, ramena convulsivement les plis de son peignoir sur sa poitrine et frappa un faible coup : point de réponse. Elle frappa de nouveau, même silence : Amédée n'était pas chez lui.

Éperdue à cette pensée, qui ne s'était point d'abord offerte à elle, entrevoyant clairement, pour la première fois, une infidélité flagrante pour tout le monde, Suzanne s'élance du salon dans le corridor qui n'est plus éclairé que par les blancs rayons de la lune, et va droit à l'autre porte de M. de Valberg. Cette porte cède dès qu'elle la touche : elle n'était qu'entre-baillée. La jeune femme, avec une sorte de joie sauvage, se précipite d'un bond dans la chambre ; elle va donc avoir le cœur net de cet horrible soupçon. La chambre est vide ! Toutes choses ont été préparées pour la nuit, mais le prince ne s'est pas couché, son domestique s'est retiré en laissant sur la table une lampe allumée.

Suzanne demeure immobile, elle réfléchit un moment à ce qu'elle doit faire, puis elle se laisse tomber sur un fauteuil : son parti est pris, elle attendra le retour du prince.

Mais, tout à coup, avec cette mobilité d'une grande passion qui fermente, d'une des plus violentes passions de l'âme humaine, la jalousie, elle change d'idée, elle ne veut pas qu'il reste la moindre place pour le doute dans la certitude qu'elle cherche. L'appartement de Mme de Lassy est au bout du cor-

ridor : Amédée ne peut être que là, près de cette femme. Eh bien ! elle ira épier, elle ira attendre, elle ira voir, écouter et toucher du doigt son malheur. Et elle va, en effet, furtive comme ces rayons qui glissent à travers les vitres, pâle et mystérieuse comme eux, elle traverse tout d'un trait le long corridor, et ne s'arrête qu'en face de la porte qui doit lui révéler la vérité terrible.

Là, elle se réfugie dans un petit coin sombre, et, retenant son haleine, elle interroge de l'œil comme de l'oreille l'ombre et le silence. Mais l'ombre et le silence ne lui apprennent rien ; les heures s'écoulent lentement l'une après l'autre, ces heures qu'elle entend sonner à l'église voisine, qui mesurent à tout le monde l'oubli et le sommeil, et qui lui mesurent à elle l'angoisse et la douleur ! Ce qu'elle souffre, je n'essayerai pas de le dire. Vous le savez, ô vous qui avez aimé, qui avez douté, qui avez souffert ! Par bonheur, la nuit est tiède ; la pauvre jeune femme n'a point encore senti l'atteinte du froid, malgré la légèreté du vêtement qui la couvre. Mais voici qu'un vent plus frais pénètre jusqu'à elle par une croisée entr'ouverte ; c'est le matin, c'est le joyeux matin qui s'éveille, et cette bande de pourpre que vous apercevez là-bas à l'horizon, c'est l'aurore ! O messagère du jour, ne vous hâtez pas, n'éclaircissez pas vos lueurs douteuses, ne révélez pas la trahison que la nuit devrait garder éternellement dans son sein !

Mais le jour lui-même succède à l'aurore, et aux rouges lueurs les premiers rayons dorés. Les oiseaux chantent dans les arbres, la nature sourit !...

Qu'importe ! Il n'y a pour nous, au milieu de la joie universelle, qu'une douleur qui veille, indifférente au chant des oiseaux et au sourire de la nature.

Enfin un bruit de pas se fait entendre. Suzanne, qui, de lassitude, s'était laissée tomber sur ses genoux, se dresse, regarde. La porte s'ouvre avec précaution, un homme paraît.... C'est lui, c'est Amédée ! Le doute affreux n'est plus possible. Elle veut s'élancer, mais ses forces la trahissent; elle veut crier, mais aucun son ne s'échappe de son gosier. Il passe, lui ; il ne la voit pas, tant il a hâte de s'éloigner, et il regarde devant lui avec inquiétude, tandis que c'est derrière qu'il devrait regarder !

« Amédée ! » s'écrie-t-elle enfin en faisant un effort suprême.

Il tressaille, se retourne.

« Vous ici, Suzanne ! Que signifie...? » lui demande-t-il avec trouble et à voix basse.

Mais, au lieu de répondre, elle incline la tête, s'affaisse sur elle-même ; il n'a que le temps de la recevoir dans ses bras.

« Suzanne ! chère Suzanne !... reprend-il effrayé. De grâce.... un peu de courage ! Venez. »

Il s'adresse à une oreille qui ne l'entend plus, il ne tient dans ses bras qu'un corps privé de connaissance. Il s'en aperçoit, frémit, l'enlève comme une plume et l'emporte en courant vers la chambre.

« Ma chère enfant ! ma bonne Suzanne ! répondez-moi, parlez-moi ; ce silence me glace ! Que vous est-il arrivé ? Pourquoi étiez-vous là, chère amie ? Ah ! vous rouvrez les yeux, vous me souriez

Laissez-moi recouvrir vos bras et vos épaules. Vous êtes dans votre chambre, dans votre lit, ma Suzanne, et je suis auprès de vous, moi, votre mari, votre Amédée, qui vous aime. Cela vous fait pleurer, à présent? De grâce, calmez-vous, et racontez-moi comment vous vous trouviez seule, à peine vêtue, et à quatre heures du matin, au bout de ce corridor. »

Et en disant tout cela, il l'embrasse tendrement et la caresse comme un enfant chéri.

« Tu m'aimes encore? lui demande-t-elle d'une voix faible et en éclatant en sanglots.

— Si je t'aime, mon petit ange? Tu le sais bien. Mais je t'aime mille fois davantage quand tu ne pleures pas. Voyons.... laissez-moi essuyer vos larmes, et dites-moi ce qui s'est passé.

— Je vous attendais cette nuit, Amédée.

— Quelle raison aviez-vous pour m'attendre?

— Je ne sais. Je croyais que vous seriez venu.

— J'étais brisé de fatigue, et j'avais besoin de dormir.

— Ah!

— Pourquoi me repoussez-vous ainsi?

— J'ai été frapper à votre porte.

— Je n'ai rien entendu. J'avais même tiré le verrou....

— Oui; mais j'ai pénétré chez vous par l'autre entrée.

— Que veut dire cela? pour quel motif?... C'est de l'espionnage, Suzanne, et, si vous n'étiez souffrante, j'aurais droit de vous faire des reproches.

— Pardonne-moi ; je suis jalouse.

— Et de qui, s'il vous plaît?

— De cette femme.... de Mme de Lassy.

— Cela n'a pas le sens commun, ma chère.

— Mais, tout à l'heure, c'est de chez elle que vous sortiez !

— Moi ?

— Je vous ai attendu pendant toute la nuit, je vous ai vu.

— Vous vous trompez. Je venais.... de chez votre père. Des affaires graves qui me tombent sur les bras, une faillite qui me fera perdre quatre ou cinq cent mille francs. Votre père vous dira lui-même que nous avons passé presque toute la nuit à causer de cela.

— Je ne vous crois pas. Il serait étrange qu'on eût la prétention de me faire douter de mes yeux!

— Il est inutile que nous prolongions cette discussion qui vous fatigue. Vous êtes brûlante maintenant, vous avez la fièvre. Je vais sonner vos femmes, et quand vous serez plus calme, vous comprendrez vous-même l'inconvenance de vos procédés à mon égard.

— Amédée ! ne sonnez pas encore ; il faut que je vous parle.

— J'ai sonné.

— Je vous avoue qu'il n'y a que ma douleur qui puisse égaler l'étonnement que j'éprouve. Je ne me rends plus compte de ce que je dis ni de ce que j'entends. C'est donc moi qui suis coupable ? Expliquez-moi cela, je vous en prie.

— Prenez garde, on vient.

— Vous partez, vous me quittez dans l'état où je suis?

— Voici vos femmes. Je reviendrai. Vous avez besoin de repos.

— Par pitié....

— A bientôt. »

Dès qu'il est sorti de la chambre, Suzanne s'efforce de rassembler ses idées, de se rappeler ce qui s'est passé, d'envisager la situation nouvelle qui lui est faite; mais sa tête est lourde, ses yeux appesantis se ferment malgré elle. Les deux femmes qui viennent d'entrer, et à qui le prince a dit quelques mots en sortant, s'empressent autour d'elle, l'arrangent plus commodément dans son lit et tirent doucement les rideaux. Au bout de quelques minutes, épuisée par sa longue insomnie, par ses cruelles angoisses, et succombant au coup qui vient de lui être porté et dont elle n'a pas encore la pleine conscience, elle s'endort d'un sommeil profond. Ainsi la faiblesse du corps donne parfois un peu de trêve aux maux de l'âme.

Quand elle s'éveilla, le soleil était au plus haut de son cours; il brillait radieux sur un azur sans tache, et, en dépit des jalousies et des rideaux baissés, pénétrait comme par éclairs dans l'obscurité de la chambre. Suzanne se dressa sur son séant, fixa les yeux devant elle, se leva, appela ses femmes, qui lui apprirent que le prince était venu jusqu'à trois fois savoir de ses nouvelles. Mais elle ne leur répondit pas et leur commanda

de l'habiller et de point lui parler davantage. Elle semblait devenue indifférente à tout ce qui n'était pas sa douleur.

Puis tout à coup, ayant entendu du côté de la cour comme un piétinement de chevaux, une idée nouvelle lui traversa l'esprit. Elle courut, à peine vêtue, vers une fenêtre, l'ouvrit, et que vit-elle, hélas? Mme de Lassy, qui montait à cheval, soutenue par le prince lui-même!

Alors Suzanne passa la main sur son front, se pencha pour mieux regarder, et s'étant bien convaincue de ce qu'elle voyait, et ayant même reçu d'Elina un salut ironique, elle se demanda si tout le reste, du moins, n'était pas un rêve.

On acheva de l'habiller. Elle n'avait encore aucun projet arrêté; mais elle éprouvait le besoin de sortir de chez elle, d'aller réclamer l'assistance de quelqu'un.

Elle se rendit d'instinct auprès de sa mère, se jeta dans ses bras en pleurant, et lui fit part de la triste certitude qu'elle avait acquise.

Mme d'Aimery parut plus embarrassée que touchée de cette confidence, et lui conseilla d'abord de se calmer, d'envisager les choses plus froidement. Suzanne avait eu tort, selon elle, de surveiller son mari d'aussi près : il avait pu en être réellement offensé; mais, puisqu'il l'aimait toujours, elle devait se rassurer, il n'y avait dans tout cela aucun danger sérieux.

La jeune femme sentit à ces paroles un froid de glace lui envahir le cœur, et voyant trop claire-

ment ce qu'elle n'avait qu'entrevu jusqu'alors, c'est-à-dire que sa mère avait des principes et des idées tout différents de ceux qu'on lui avait donnés à elle-même, elle éprouva de sourds mouvements d'indignation et de colère, et le respect filial arrêta seul les mots amers qui montaient trop vite à ses lèvres.

Elle allait pourtant demander qu'on expulsât du château Mme de Lassy, lorsqu'on frappa un léger coup à la porte, et Christian d'Aréna parut, une lettre ouverte à la main. Il entrait ainsi à toute heure chez Mme d'Aimery sans se faire annoncer, et se gênait beaucoup moins avec elle cette année-là que les années précédentes.

« Est-ce que je vous dérange? dit-il en faisant un pas en arrière comme pour se retirer.

— Nullement, répondit Mme d'Aimery d'un air empressé; vous savez que je n'ai pas de secrets pour vous. Je disais à Suzanne....

— Oh! maman, s'écria la jeune femme qui, de rouge qu'elle était, devint toute pâle, les secrets que que je te confie sont pour toi seule; je ne veux pas que tu les partages! »

Et pour leur dérober les larmes qui jaillissaient de ses yeux, elle s'enfuit sans ajouter un seul mot.

« Décidément, exclama Christian, je suis la bête noire de Mme de Valberg; son antipathie pour moi tourne à la haine. Si j'avais su qu'elle était là, je ne serais, certes, point entré. Je venais vous montrer cette lettre.

— Voyons.

— Encore une proposition de mariage.

— Christian !...

— J'aurais dû la brûler comme les autres, n'est-ce pas ?

— Et sans me la montrer, peut-être. »

Suzanne voulait aller trouver son père, se flattant qu'il témoignerait plus de compassion pour ses peines, qu'il lui accorderait, du moins, la protection qu'elle réclamait. Mais, comme elle se dirigeait vers son appartement, elle l'aperçut qui se promenait dans le parc, ayant à son bras Mme de Blancheville. Or, Suzanne n'avait pas plus de goût pour cette dame que pour M. d'Aréna. Elle rentra donc chez elle, pleura tout à son aise et avec plus d'amertume que jamais, car une bien douce illusion venait encore de lui être enlevée, et, lorsqu'elle fut un peu plus calme, elle envoya une de ses femmes prier M. d'Aimery de monter un instant près d'elle.

Au bout de quelques minutes, M. d'Aimery accourait, les bras tendus, le sourire aux lèvres, et avec toutes sortes d'exclamations et de tendres paroles :

« Tu me demandes, chère mignonne, lui dit-il en la caressant et en la faisant asseoir sur ses genoux ; tu penses à moi au milieu de tes peines ? C'est bien gentil de ta part, mon cher amour. Je sais tout. Ce Valberg est un monstre. Il m'a tout conté avant de sortir. Il n'est pas coupable, mais je lui en veux, je lui en veux cruellement de faire pleurer ainsi ma petite Suzanne. Le fait est qu'il a passé toute la nuit

avec moi, à causer, oui, à causer, à supputer les chances qui lui restent.... Il est menacé de perdre cinq cent mille francs. Ce n'est pas qu'il y tienne, mon amour; mais tu conçois que s'il en pouvait sauver quelque chose, et comme il a confiance en mes lumières.... C'est égal! à sa place j'aurais préféré perdre un million que de te causer l'ombre d'un chagrin. Il est peut-être le seul mari au monde qui n'ait point le droit de faire un peu de peine à sa femme. Nous l'aimons donc toujours de tout notre cœur? C'est un tort, ma fille. Après deux ans de mariage, car il y aura bientôt deux ans, il faut plus de calme. Quant à lui, il t'aime, j'en suis témoin. Il ne rend à Mme de Lassy que les purs hommages qu'un homme bien élevé doit à une femme qui l'honore de son attention. Cette Mme de Lassy est laide, Mme de Blancheville me le faisait encore remarquer tout à l'heure; sa beauté ne peut du moins entrer en comparaison avec la tienne. Tu es belle comme les anges, mon cœur! Allons, voilà que tu pleures plus fort. Cela n'est pas raisonnable, Suzannette. Embrassez votre père et écoutez la raison, qui doit être bien étonnée de vous parler par sa bouche. Je vous répète une dernière fois que votre mari a passé la nuit avec moi et non avec Mme de Lassy.

— Qu'il est dur, s'écria Suzanne qui avait en vain jusqu'alors essayé de l'interrompre, qu'il est dur de voir sa douleur aggravée par ceux-là mêmes dont on devait attendre du soulagement! Tes intentions sont excellentes, mon bon père; mais tu

t'acquittes bien mal de la commission qu'on t'a donnée. M. de Valberg t'a fait la leçon, et tu es son complice contre moi. Oui, son complice! Mais j'ai vu, j'ai vu de mes yeux ce que vous niez tous. Tu ne peux, comme lui, me persuader, même un moment, que ce que j'ai vu n'a jamais existé que dans mon imagination. Amédée me trompe, il aime Mme de Lassy, j'en avais mille preuves plus ou moins convaincantes avant d'avoir acquis la certitude entière; maintenant ce serait me dégrader à mes propres yeux que de douter encore. Il faut donc que Mme de Lassy sorte du château sous les vingt-quatre heures, ou j'en sortirai moi-même.

— A merveille! Faire un éclat, une exécution publique, mettre à la porte une femme innocente peut-être, manquer à toutes les convenances! En vérité, ma Suzanne, je reconnais chaque jour davantage que j'ai eu tort de te faire élever dans les bois, à la campagne, comme une sauvage. Voyons, petite folle, raisonnons un peu. Que demandes-tu? L'amour de ton mari? Tu le possèdes. S'il aimait réellement Mme de Lassy, il serait déjà parti avec elle, et tu pleurerais, tu gémirais avec plus de raison peut-être, quoique, après tout.... Tu me ferais dire quelque sottise. Allons, allons, séchez vos larmes et embrassez votre père.

— Non, je suis outrée! J'avais droit de compter sur ta protection, et tu m'abandonnes aussi! Mais je sais ce qu'il me reste à faire. Je vais intenter un procès à M. de Valberg, provoquer une séparation.

Il est parti tout à l'heure avec elle, sous mes yeux, après....

— Ma chère petite, nous avons la fièvre, la fièvre avec un peu de délire. Il faut nous coucher sans retard. Les conseils du médecin nous seront plus utiles en ce moment que les conseils du père.

— Mais enfin, il me trahit, il me délaisse, tu n'oses le nier tout à fait, et il a juré devant Dieu de m'être fidèle !...

— Le code, mon enfant, le code lui-même ne parle que de la fidélité de la femme à son mari [1].

— C'est-à-dire que je dois tout souffrir et fermer lâchement les yeux ?

— Tout le monde conviendra que ce serait le plus sage.

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi ! je n'aurais jamais cru cela, je n'aurais jamais cru que vous me verriez souffrir avec cette indifférence, que vous sacrifieriez votre fille à des considérations de monde, à des convenances. Tenez, vous m'êtes tous maintenant aussi odieux que lui, je vous hais tous comme je le hais.... Oh ! non, mon bon père, je ne le hais pas, je l'aime, au contraire, je l'aime de toute mon âme ! »

Et là-dessus la pauvre enfant eut une crise nerveuse qui ne laissa pas d'alarmer beaucoup M. d'Ai-

1. M. d'Aimery commet là une erreur qui est, du reste, assez accréditée aujourd'hui parmi ces messieurs.

mery. Il envoya en hâte chercher des médecins à la ville, et, lorsque son gendre fut de retour, il le prit à part, le mit au courant de ce qui s'était passé, et l'engagea, *en ami*, à se contraindre un peu pour sa femme.

M. de Valberg aimait toujours véritablement Suzanne, et plus qu'il ne le croyait lui-même. En apprenant que les médecins étaient venus, il s'exagéra le danger qu'elle avait couru. Il l'avait vue endormie; sa vanité s'en était choquée, et, comme il avait rendez-vous pour midi avec Mme de Lassy; et qu'il était bien aise, d'ailleurs, de l'informer de l'incident du matin, il avait cru ne devoir rien changer à ses projets par égard pour une jalousie qui, après avoir éclaté si bruyamment, s'était apaisée si vite. Il eut donc comme un remords d'avoir mal interprété l'accablement où était d'abord tombée Suzanne, et, la retrouvant pâle et défaite, mais belle encore d'un genre de beauté qui était nouveau pour lui, il se précipita à ses pieds, baisa avec ardeur le joli bras qui pendait hors du lit, et lui demanda pardon cette fois plutôt en amant qu'en époux. Enfin, il lui prodigua de telles marques d'intérêt et de tendresse, qu'elle en fut beaucoup plus soulagée qu'elle ne l'avait été par l'ordonnance de la Faculté, et qu'elle n'eut point de peine à lui arracher la promesse que, tant qu'ils seraient à la campagne, le fatal verrou ne serait plus tiré, et qu'elle pourrait librement entrer chez lui à toute heure du jour ou de la nuit.

Mme de Lassy ne revit le prince qu'au dîner. Il

se plaça à côté d'elle comme à l'ordinaire, mais il avait un air contraint qui déplut fort à la dame. Elle n'en déploya pas moins toutes les grâces, toutes les ressources de son esprit, et Mme de Blancheville, qui était tout à fait réconciliée avec elle, déclara à plusieurs reprises que sa délicieuse amie n'avait jamais été plus amusante.

Le soir, Elina se mit au piano et chanta les morceaux où elle produisait le plus d'effet. Le prince s'éclipsa de bonne heure; elle ne parut point s'en apercevoir et resta très-longtemps à causer avec Mme de Blancheville et quelques jeunes gens en disponibilité, leur disant qu'elle était enchantée de son séjour en Auvergne, qu'elle avait fait dans les montagnes des excursions ravissantes, qu'elle comptait en faire encore, et qu'elle ne quitterait le château que lorsqu'on l'en chasserait.

Par malheur, elle reçut le lendemain une lettre de Paris. Je puis vous dire en confidence que c'était tout bonnement une lettre de son agent de change. Mais comme elle s'était fort bien aperçue, la veille, de la froideur de Mme d'Aimery, elle prétendit que la lettre était de sa mère, que Mme Saugeon était malade et la réclamait à grands cris. Jamais, à coup sûr, Elina Saugeon ne s'était montrée si tendre fille. Il n'y avait pas une minute à perdre, elle ne pouvait hésiter entre le devoir et le plaisir, et elle s'arrangea de manière à quitter le château le soir même, à son grand regret, dit-elle à chacun.

La princesse respira. Elle put se croire revenue au temps enchanté qui avait suivi son mariage. Le

prince lui témoignait plus d'affection que jamais : elle s'était en quelque sorte révélée à lui sous un nouvel aspect, c'était presque une autre femme qu'il adorait en elle. Il y avait sans doute quelque chose de factice dans cette recrudescence d'amour; Suzanne le sentait bien, tout en en profitant avec délices, tout en cherchant à entretenir, à prolonger l'illusion où son mari semblait se complaire. Elle s'étudiait à être différente d'elle-même, elle se parait, pour ainsi dire, d'un esprit et d'un caractère qui n'étaient point les siens; elle était moins aimable peut-être, étant moins naturelle : qu'importe, elle était plus aimée! Cela dura jusqu'à l'ouverture de la chasse.

Amédée, qui n'avait jamais eu qu'un goût très-modéré pour ce divertissement, fut pris, cette année-là, d'un impérieux besoin de battre la plaine et la montagne. Il partait dès le matin avec quelques intrépides, courait tout le jour, et rentrait à la nuit, harassé, épuisé, n'étant plus bon qu'à conter ses exploits ou à dormir. Les jeunes femmes qui ont des maris chasseurs savent mieux que moi quel agrément on trouve alors dans la compagnie de ces messieurs. Mais Suzanne aimait mieux cependant avoir la chasse pour rivale que Mme de Lassy, et, quoi qu'elle eût à souffrir de ce nouveau retour à la réalité, elle s'efforça de prendre le mal en patience, d'accepter la vie telle quelle, et de se contenter de l'à-peu-près, à défaut du bonheur même.

Ce fut dans ces dispositions et au milieu des

splendeurs que présente l'automne dans ces belles campagnes d'Auvergne, qu'elle vit arriver sans crainte et presque avec joie le moment de retourner à Paris.

IX

UNE DOUBLE RECHUTE.

Ce n'avait pas été sans de sourds mouvements de rage que Mme de Lassy était revenue seule et à la hâte dans la capitale reprendre possession de l'appartement qu'elle occupait toujours rue de Larochefoucauld. Paris était désert, la chaleur était accablante. Qu'allait-elle faire? A quoi emploierait-elle le reste de la saison? Pour surcroît d'ennui elle trouva, en arrivant, sa maison au pillage, les domestiques qu'elle y avait laissés donnant justement, ce jour-là, une fête à leurs amis et connaissances, aux frais et dans les salons de leur maîtresse, bien entendu. Elle les mit tous à la porte, et ne garda que la femme de chambre qui l'avait accompagnée en Auvergne. Mme de Lassy ne se laissait jamais troubler par les événements imprévus de la vie, petits ou grands, et ce qui aurait été un embarras pour d'autres lui paraissait la chose la plus simple. Ses domestiques avaient cru, vu la saison, qu'elle se

rendrait d'abord à sa maison du bois et qu'elle les ferait appeler; mais elle avait appris qu'Isidore Leblond, qui avait eu la même pensée, y venait souvent pour voir si elle n'était point de retour, et elle n'avait pas voulu se rencontrer avec lui à l'improviste. Ce n'est pas qu'elle eût peur de lui le moins du monde, ou qu'elle éprouvât quelque honte de son expédition manquée; non, mais elle était bien aise de se mettre au courant des choses, de savoir au moins dans quelles dispositions on était à son égard. Aussitôt donc qu'elle eut un peu repris haleine, elle envoya prévenir de son arrivée sa fidèle amie la comtesse d'Heudicourt, qui, par bonheur, était encore à Paris.

La comtesse accourut avec un empressement qui ferait son éloge, si nous ne la connaissions de longue date. Elle s'intéressait d'une façon toute particulière aux évolutions mystérieuses de la conduite d'Elina; elle les suivait d'un œil curieux et en faisait en quelque sorte une étude. D'ailleurs, elle avait aussi beaucoup de choses à dire à sa jeune amie; elle éprouvait le besoin de vider son cœur : je dirais devider son sac, si l'expression n'était un peu vulgaire, appliquée à une femme d'un si haut rang.

« Quoi! c'est vous, mon adorable? s'écria-t-elle en se jetant dans les bras d'Elina. Je vous croyais occupée à la conquête de l'Auvergne, et vous nous revenez subito à cette époque indue, quand il n'y a à Paris que des collégiens et des magistrats en vacances! Ce n'est pas moi qui m'en plains, mais je

m'en étonne. Qu'est-il survenu? Vos plans sont-ils changés? Comment êtes-vous ici?

— Je suis ici parce que je m'ennuyais là-bas. Voilà tout.

— Vrai? c'est aussi simple que cela? Mais qu'a dit ce prince Charmant qui vous adorait de plus belle?

— Le prince Charmant est un sot qui aime toujours sa femme.

— Pas possible!

— Vous comprenez que j'ai changé de tactique, dès que je m'en suis aperçue.

— Je le comprends, ma chère Elina. Il doit être au désespoir.

— Je m'en flatte.

— Mais la partie est perdue.

— Peut-être.

— Savez-vous, mon enfant, que vous êtes une rude joueuse? Je rirais bien, si vous repreniez le prince! Cette petite d'Aimery est la nullité même; ce serait honteux pour vous d'être vaincue deux fois par une telle rivale. Votre figure se rembrunit. Allons, allons, parlons d'autre chose, parlons d'Isidore. Mais non, j'ai à vous apprendre auparavant une montagne de nouvelles. D'abord, vous voyez une femme désolée. J'engraisse, ma chère.

— Je crois, ma chère, que vous vous trompez.

— J'engraisse. Je suis encore très-maigre, sans doute; mais j'ai un genre de beauté auquel la maigreur sied mieux que l'embonpoint. Si j'étais grasse,

je perdrais toute ma distinction. Je fais pourtant un exercice immodéré; je vis de l'air et je bois du vinaigre. Ce qui me console un peu, c'est que j'ai enfin placé mon mari. Oui, le comte a trouvé une position qui lui convient et pour laquelle il a des aptitudes spéciales. J'avais tort de le destiner à la diplomatie : il saura toujours mieux manier les chevaux que les hommes. Il vient d'être nommé inspecteur des haras.

— Je vous en fais mon sincère compliment.

— Il est en tournée pour le moment. Je ne hais pas ces tournées fréquentes. Malgré le silence qu'il a appris à garder, le comte n'en est pas moins fort ennuyeux dans le tête-à-tête. Je mourrais, je crois, s'il me fallait passer deux jours seule avec lui. Mais c'est trop parler de moi, passons à vous. Avez-vous reçu là-bas des lettres de votre mère?

— Non.

— Vous ne savez rien alors?

— Quoi donc?

— Oh! je la plains de tout mon cœur, la pauvre femme! Le grand vizir ne vient plus guère la voir qu'incognito. Il paraît qu'il y a eu des bavardages qui ont fait plus de chemin qu'on n'aurait cru; on a fait des observations à M. Guillaume, on a cherché à lui faire comprendre qu'une liaison si ancienne et si publique pourrait nuire à sa considération. Bref, il y a eu rupture apparente. Mme Saugeon en est fort triste.

— Et moi, j'en danserais de joie.

— Vous haïssez donc toujours le grand vizir?

— Autant qu'il est possible de haïr.

— Je n'ai pas, non plus, beaucoup de raisons pour l'aimer. S'il avait voulu, mon mari eût été placé deux ou trois ans plus tôt. Mais votre mère a tort de prendre cette rupture au sérieux, elle est encore assez belle pour s'en consoler. Je crains seulement qu'elle n'ait pas été prudente et ne se soit pas ménagé de ressources pour les heures difficiles.

— Détrompez-vous, ma chère; ma mère est riche, elle a sa fortune personnelle. Puis ne serais-je pas là, si elle avait besoin de quelque chose? Je ne suis pas assez grandement logée pour lui offrir une hospitalité convenable; mais je compte acheter bientôt un petit hôtel, et il me sera alors permis de satisfaire le vœu de mon cœur.

— Ah! vous comptez acheter un hôtel?

— Oui, aux Champs-Élysées. J'ai pris en horreur ma maison du bois; je compte la vendre, et s'il faut un supplément de fonds pour l'acquisition dont je vous parle, mon notaire m'avancera ce que je voudrai.

— Savez-vous, chère belle, que je vous admire. Vous paraissez avoir à votre disposition tout l'or de la Californie. J'ignore si vous avez pris vos précautions; mais je dois vous prévenir que vous ne pouvez plus du tout compter sur Isidore.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est furieux contre vous, mon ange, parce que depuis huit jours, je viens de l'apprendre

de lui-même à l'instant, il a installé une fille d'Opéra dans cette maison du bois que vous vous proposez de vendre.

— Il se serait permis une pareille inconvenance?... Mais cette maison m'appartient; il me l'a donnée.

— Il vous l'a reprise. Du reste, je ne lui ai pas dit que vous étiez de retour, j'ai préféré attendre vos instructions. Je le reverrai sans doute demain, car il est toujours sur mon dos, ce qui me ferait croire, par parenthèse, qu'il n'est pas aussi détaché qu'il essaye de le paraître. Que lui dirai-je?

— Ce qu'il vous plaira.

— Vous êtes secrète, mon cœur, même avec moi! Ce n'est pas gentil. Quelles sont vos intentions?

— Je n'en ai pas.

— Quelle plaisanterie! Vous passeriez bien l'éponge sur le passé, si, par hasard, Isidore revenait à vous.

— Vous voulez dire s'il me demandait pardon....

— De vos torts envers lui? Vous êtes divine. Mais nous bavardons là, je n'ai pas une minute à perdre, je vais dîner à Saint-Cloud chez le baron. Il est à Saint-Cloud avec la baronne et Mme Milo. Adieu, chère! Il me semble pourtant que j'avais encore quelque chose à vous apprendre. Ah! m'y voici. Votre mari.... Comment dirai-je? Votre mari est.... remarié.

— Bah!

— Avec une vertueuse et assez laide créature, une

maîtresse de piano, qui est même sur le point de lui donner un gage de sa tendresse.

—Quel scandale! Et qu'en dit l'honorable M. Guillaume?

— Il s'est d'abord voilé la face, puis il a jugé qu'il était suffisant de fermer les yeux. Quant aux paroles, vous savez qu'il en est avare. Il aurait, du reste, beaucoup trop à dire en ce moment. Son fils aîné, — et celui-là porte son nom, c'est le fils de cette bonne Mme Guillaume, Georges Guillaume, en deux mots, — son fils aîné, à bout de folies, ne sachant plus qu'inventer pour désoler l'auteur de ses jours, s'est avisé d'offrir sa main à une certaine baladine, qui, dit-on, dansait sur la tête dans les foires et autres lieux avant de tirer parti de ses jambes sur un de nos petits théâtres.

— L'excellente histoire! Ce pauvre grand vizir! Je demande les plus amples détails. Asseyez-vous donc.

— Impossible, mon amour! Je suis déjà en retard, je n'arriverai jamais à Saint-Cloud pour dîner. Faites mieux, passez une robe et venez avec moi. Nous causerons en route.

— C'est cela! Vite, Justine, vite, vite, une robe, n'importe laquelle, la rose, la jaune ou la bleue. Passons dans ma chambre.

— Vous verrez chez les Hocart le petit Artus de la Vollière, un jeune orphelin affligé de plusieurs millions, et dont vous pourriez, au besoin, faire quelque chose.

— Pour qui me prenez-vous, comtesse? suis-je

d'âge à former de petits jeunes gens? Parlez-moi du grand vizir, et rien que du grand vizir. »

Quelques jours après, Isidore Leblond était réconcilié avec Mme de Lassy. J'ignore quels arguments elle avait employés pour se justifier, mais je puis affirmer que, quels qu'ils fussent, Isidore n'en avait point été dupe. Il connaissait Elina, il n'avait point changé d'opinion à son égard; il la croyait capable de tout, excepté d'un bon sentiment. J'ajouterai qu'il ne faisait pas beaucoup plus de cas de son esprit que de son cœur, qu'il se moquait des prétentions qu'elle affichait, en un mot qu'il la méprisait souverainement. Et pourtant (explique qui pourra cette contradiction bizarre) il ressentait pour elle une véritable passion, toute matérielle sans doute, mais qui prenait sur son cœur un empire dont il était lui-même effrayé par moments. Il sentait que, pour continuer de posséder cette femme, il n'avait point reculé devant certaines lâchetés, et qu'il en commettrait peut-être un jour de plus grandes. Son instinct moral, quoique perverti, l'avertissait qu'il était temps de s'arrêter. Isidore Leblond n'avait jamais eu ni dans sa famille, ni dans les milieux où il avait vécu, de ces exemples qui raffermissent, de ces conseils qui protégent; malgré cela, les germes que Dieu avait mis en lui n'avaient point été complétement étouffés : son âme était restée généreuse en dépit de sa vie. L'amour qu'il avait éprouvé un instant pour Mlle d'Aimery avait été de sa part comme une aspiration au mieux; mais sa liaison avec Elina l'avait bien vite détourné

des hauteurs et ramené plus bas encore qu'il n'était avant d'aimer Suzanne.

La danseuse fut congédiée, la maison du bois vendue, et l'hôtel acheté. Seulement, comme Isidore était habile financier en même temps qu'amant prodigue, il s'arrangea de façon que Mme de Lassy restât devoir encore trois cent mille francs sur le prix d'achat de son hôtel. Il croyait la tenir ainsi plus sûrement. Mais Elina était déjà capable de lui rendre des points en fait de calcul. Quoiqu'elle n'eût pas eu l'air de faire attention à l'avis que lui avait donné la comtesse au sujet du jeune Artus de la Vollière le jour où celle-ci l'avait emmenée à Saint-Cloud, elle n'avait rien négligé néanmoins pour s'assurer la conquête de ce lion naissant. Il était venu, deux jours après, lui faire visite. Elina l'avait tout de suite jugé capable de se laisser tondre jusqu'au dernier crin, et elle avait vu en même temps qu'il ne pouvait inspirer d'ombrage à personne. En effet, Isidore, qui prenait aisément la mouche, le considéra avec plus de plaisir que de malveillance, la première fois qu'il se rencontra avec lui.

Artus de la Vollière était un jeune homme taillé sur le dernier patron de la mode, et qui avait surtout une manière de saluer qui disposait tout de suite à rire, pour peu qu'on y fût porté. Il collait ses deux jambes l'une contre l'autre, les roidissait le plus qu'il pouvait, et pliait le corps par le milieu en allongeant fortement la tête et en rejetant les coudes en arrière. La seconde impression qu'il produisait n'était pas moins réjouissante. Il s'apprêtait

à dire quelque chose, quelque chose de charmant sans doute, il clignait l'œil, il ouvrait la bouche, mais il n'allait jamais plus loin. Ajoutez à ces deux particularités, qu'étant fort myope, il était sans cesse occupé à ajuster son pince-nez, qu'il avait des cheveux d'un blond adorable, de jolis favoris clair-semés, des cravates bleues ou roses, des joues d'une éclatante fraîcheur et d'énormes dents blanches qu'il laissait voir avec satisfaction.

Isidore Leblond aimait assez à avoir sous la main quelqu'un qui pût servir de but à ses plaisanteries, et nous avons vu que, pendant ses séjours à X..., lors de ses fréquentes visites chez Mme Saugeon, il ne ménageait point le pauvre César Briquet. Artus, dans un autre genre, n'était pas moins amusant que César. Isidore prit facilement l'habitude de le turlupiner, de le mettre en scène, d'en jouer avec art, comme il disait lui-même, et Mme de Lassy, trouvant la chose de son goût et ne se gênant pas pour en rire tout haut, il en vint très-vite à ne pouvoir plus se passer d'Artus qui, de son côté, n'était pas fâché qu'on s'occupât de lui d'une façon quelconque. Ce jeune lion fut donc bientôt dans l'hôtel sur un pied qui lui permit de présenter à Elina quelques-uns de ses bons amis, personnages de la même farine, qui contribuèrent avec lui aux plaisirs de l'ironique financier.

Les choses allaient pour le mieux, lorsque, à l'entrée de l'hiver, et par une superbe journée, Mme de Lassy, revenant du bois dans sa voiture, vit un élégant cavalier s'arrêter pour la saluer. C'était le

prince de Valberg. Le prince et la princesse étaient de retour depuis environ un mois.

Nous avons vu que Suzanne, qui était condamnée à espérer toujours d'un changement de lieu une amélioration quelconque dans sa destinée, s'était flattée qu'à Paris son mari redeviendrait, sinon ce qu'il était au commencement de leur union, du moins ce qu'il avait été l'année précédente. Mais les années de bonheur, même celles mélangées de peines, ne se recommencent pas, et la pente où glissait le prince de Valberg, et où l'amour de sa jeune femme avait bien pu l'arrêter un moment, était de ces pentes irrésistibles. A peine fut-il dans la capitale, qu'il s'y trouva tout désœuvré. Suzanne s'aperçut, non sans effroi, qu'il s'ennuyait avec elle. En vain mettait-elle l'entretien sur les sujets qu'il préférait, les chevaux ou la chasse, il ne lui répondait pas ou lui bâillait au nez sans l'écouter. Elle n'eut plus même bientôt, du reste, de grands frais à faire pour l'amuser, car il prit peu à peu l'habitude de passer au Jockey-Club la plus grande partie de ses journées. Le soir, quand il pouvait se dispenser d'accompagner Suzanne dans le monde, il se rendait à l'Opéra, où ses amis l'avaient forcé de faire un choix parmi les étoiles de la danse ; mais il ne s'était soumis à cela que pour se conformer à l'usage, et il ne trouvait aucun attrait dans cette liaison, que sa femme soupçonnait et qu'elle tolérait, dans la crainte peut-être de quelque infidélité plus sérieuse. Était-ce cette tolérance qui ôtait, pour Amédée, toute saveur au fruit dé-

fendu? Était-ce que la danseuse manquait de charme ou d'habileté? Toujours est-il qu'il parut enchanté de rencontrer Mme de Lassy, et qu'après lui avoir fait toutes sortes de compliments, il s'informa de l'heure et du jour où il pourrait se présenter chez elle.

Elina l'invita à dîner pour le lendemain. Elle devait justement avoir quelques personnes, le comte et la comtesse, le baron, la baronne, Mme Milo, etc., etc. Elle eut l'aplomb d'ajouter que la princesse serait bien aimable de se joindre à eux. Le prince hésita un peu et finit par accepter.... pour lui seul.

Il revit Elina dans sa gloire, c'est-à-dire escortée des brillants satellites qui rayonnaient autour d'elle, du jeune Artus de la Vollière, du comte, du baron, d'Isidore et de plusieurs autres, car le nombre des habitués de la maison s'était très-rapidement accru. Tous ces hommes semblaient être sous la domination directe de Mme de Lassy, tant les autres femmes qui se trouvaient là étaient éclipsées par elle! Le dîner fut très-gai, très-bruyant. Des gens de mauvaise vie n'auraient point, certainement, fait plus de bruit. Elina avait placé le prince à côté d'elle, et, contrairement à l'habitude, elle avait voulu qu'Isidore prît la place du maître de la maison. Elle affecta aussi de le traiter, devant le prince, avec une familiarité affectueuse, de façon que, si Amédée n'avait pas été au courant des choses, il aurait pu se convaincre aisément de ce qui n'était, du reste, un mystère pour personne, excepté peut-être pour l'aimable Artus de la Vollière.

Isidore, qui n'avait pas vu surgir sans inquiétude une concurrence à laquelle il ne songeait plus, fut rassuré peu à peu par les procédés et par les égards qu'on eut pour lui. Son amour-propre fut flatté, de plus, de voir Elina jeter bas tout scrupule. C'était en quelque sorte la déclaration publique de leur liaison. Les hommes en général, même les plus spirituels, et nous savons qu'Isidore ne manquait pas d'esprit, sont toujours fort agréablement chatouillés par ce triomphe que leur procure la tendresse ou le calcul d'une femme.

Les autres convives parurent moins satisfaits. Artus de la Vollière, qui crut voir clair pour la première fois, roula de gros yeux et se prépara à dire des choses désagréables dont, fort heureusement, il n'accoucha point. Il n'avait pas la parole plus facile pour les sottises que pour les compliments. Ses amis particuliers imitèrent son silence. Mme Hocart dit tout bas à Mme Milo que Mme de Lassy était tout à fait sortie des bornes de la plus simple convenance, et la comtesse leur prédit en riant qu'elles en verraient bien d'autres. Le baron seul trouva que Mme de Lassy avait donné l'exemple d'une aimable liberté. Il m'est impossible de dire quelle fut l'opinion du comte d'Heudicourt; il était encore devenu plus profond, plus mystérieux depuis qu'on l'avait nommé inspecteur des haras. Quant au prince, pour qui Elina, soit par désir de vengeance, soit dans tout autre but, avait joué la comédie du sentiment avec Isidore Leblond pour partenaire, il se retira très-mécontent et en

jurant qu'il ne remettrait plus les pieds chez elle.

Quelques jours après, cependant, il s'y présentait de nouveau. Isidore était auprès d'Elina, car, depuis le fameux dîner, elle ne pouvait plus, disait-elle, se passer de lui un instant. Le même jeu recommença. Le prince sortit encore plus furieux que la première fois, et il n'osa, de quelques jours, retourner chez Mme de Lassy, dans la crainte sans doute d'y retrouver l'importun personnage; mais il ne pensa plus qu'à elle et ne négligea aucune occasion de la voir ailleurs. Sa vie avait un but maintenant. Il redevint plus aimable, même envers sa femme. Enfin il profita d'une rencontre favorable pour faire entendre à Elina qu'il avait absolument besoin de lui parler en particulier, et elle lui répondit poliment qu'elle le recevrait le lendemain dans l'après-midi.

Le lendemain, à l'heure indiquée, Mme de Lassy était seule et sous les armes, c'est-à-dire dans la plus charmante toilette qu'on puisse imaginer. Elle s'apprêtait à jouer une partie importante, elle n'avait voulu négliger aucun détail. Jamais son amour-propre n'avait été, d'ailleurs, plus vivement excité. Elle avait une double revanche à prendre; il s'agissait de mettre l'occasion à profit pour venger sa défaite de l'Auvergne, et le lecteur peut avoir deviné que, dès le jour où elle avait revu le prince, elle avait fort habilement manœuvré dans ce but.

Amédée arriva, le cœur palpitant. Il était plus

ému, assurément, qu'Elina ne l'espérait et que ne le comportait la circonstance. On l'introduisit dans le boudoir. Dès que parut l'enchanteresse, il lui baisa la main avec beaucoup d'ardeur en murmurant à plusieurs reprises :

« Chère Elina ! charmante Elina ! divine Elina ! »

Et comme la dame retirait sa main et le regardait d'un air un peu choqué, il promena les yeux autour de lui avec surprise, tout en s'asseyant sur le fauteuil qu'elle lui indiquait.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? lui demanda-t-elle.

— Je cherche si M. Leblond n'est pas caché dans quelque coin.

— M. Leblond n'a pas besoin de se cacher ici, il y est toujours le très-bien venu. Vous avez pu en juger vous-même.

— En effet, il est chez vous comme chez lui.

— Du moment que je ne le trouve pas mauvais, personne n'a le droit de s'en plaindre.

— Eh quoi ! méchante, vous prétendriez....

— Monsieur de Valberg, ménagez vos expressions, je vous prie.

— Pardon. Je voulais dire : Eh ! quoi, madame, vous prétendriez que vous ne m'aimiez pas il y a trois mois ?

— Certes, je le prétends. Peut-on vous aimer, d'ailleurs ? vous n'avez d'yeux que pour votre chère Suzanne. Vous êtes un mari modèle, il faut en convenir, un mari qui mériterait bien que sa femme lui apprît à vivre. Mais ce n'est point de cela qu'il

s'agit. Pour quel motif, cher prince fidèle, avez-vous désiré me parler en particulier ?

— Pour le motif le plus charmant et le plus grave, parce que je vous aime comme un fou.

— Vous m'aimez ! Oui, c'est convenu, je veux bien le croire. Épargnez-moi, de grâce, la démonstration. Mais vous m'aimiez aussi comme un fou il y a trois ans, et vous n'en avez pas moins épousé à mon nez une aimable innocente dont il ne m'appartient pas de contester la beauté ; vous m'aimiez encore comme un fou il y a trois mois, et vous ne m'en avez pas moins abandonnée et presque reniée à la première crise nerveuse qu'a eue votre femme. Si je n'étais partie aussitôt, ma seconde défaite paraissait évidente, et j'aurais eu l'air de n'avoir servi qu'à rétablir l'accord parfait dans votre ménage.

— Vous savez, chère Elina, qu'il y a trois mois je n'étais pas libre. J'étais en présence de mon beau-père et de ma belle-mère, j'étais chez eux, j'avais des ménagements à garder.

— Quelle plaisanterie, mon cher ! Des ménagements à garder pour M. et Mme d'Aimery ? De quel droit vous auraient-ils fait des remontrances ? Mme de Blancheville et M. d'Aréna n'étaient-ils pas au château ?

— On dit beaucoup de choses qui ne sont pas.

— Allons donc, ne faites pas l'enfant, n'ayez pas pour eux une pudeur dont ils se passent fort bien eux-mêmes. Ces deux liaisons sont publiques. Vous n'avez été détaché de moi, en cette dernière occur-

rence, que par un reste d'amour pour votre adorable Suzanne.

— Si ce reste existait réellement, vous voyez bien qu'il est usé, puisque je vous reviens. D'honneur, je ne l'ai jamais aimée comme je vous aime. Je suis ensorcelé. Je vous aime au point de ne reculer devant rien pour vous plaire.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites ; mais je ne me laisserai pas entraîner une fois de plus par l'absurde penchant que j'ai toujours eu pour vous. Ma situation est très-heureuse, je ne veux pas la compromettre. M. Leblond est un véritable ami pour moi, un ami sérieux qui ne change pas du soir au matin, et pour lequel j'éprouve, à défaut d'amour, la plus sincère amitié.

— Laissez-moi donc, c'est un sot de la pire espèce, et un sot très-mal tourné et de la figure la plus grotesque....

— La passion vous aveugle, Amédée. Il n'est pas beau, sans doute, mais il n'est pas laid ; il a du genre, il a de l'esprit....

— S'il avait de l'esprit, puisqu'il est le maître ici, il en chasserait ce troupeau de jeunes dindons qui viennent glousser autour de vous.

— Il est sûr de moi : il n'est point jaloux.

— Je le serais, à sa place. Est-ce qu'il croit, ce monsieur, que le délicieux Artus de la Vollière ne vient ici que pour recevoir le feu de ses quolibets ? A sa place, encore une fois, je ferais maison nette.

— Tous mes amis vous donneraient donc de l'ombrage ?

— Certains amis.

— Il est heureux alors que toute réconciliation soit impossible entre nous.

— Impossible, chère Elina? Voilà un mot que vous n'avez prononcé que du bout des lèvres.

— Prince, je vous en prie, finissons ce jeu qui vous amuse et qui me torture. Je ne suis que trop portée à vous écouter ; mais la raison me dit qu'il vaut mieux fermer l'oreille, car, songez-y bien, il ne s'agirait plus cette fois d'un amour furtif comme en Auvergne, il me faudrait vos soins au grand jour ou à la clarté de mille bougies. Si je vous sacrifiais une position assurée, une liaison presque aussi agréable qu'utile, j'exigerais des garanties de plus d'une espèce : je voudrais être sûre qu'à la première réquisition vous ne rentreriez pas dans votre rôle de mari fidèle, et que vous ne m'exposeriez pas à quelque nouvelle humiliation. » Il est facile de deviner ce que le prince répondit. L'entretien, ayant pris cette direction, devait se prolonger quelque temps encore. Les entretiens de cette sorte sont fort longs en général, et celui-là excéda toutes les bornes ; c'est pourquoi j'ai jugé à propos de n'en point rapporter la fin.

Isidore s'étant présenté à l'heure du dîner, comme on en était convenu la veille, il lui fut signifié que madame avait la migraine et ne pouvait le recevoir. Il en parut un peu étonné, mais il prit son parti de bonne grâce et s'en alla dîner seul au café Anglais. Il était accoutumé aux caprices d'Elina. Il revint dans la soirée; on lui dit que ma-

dame n'était pas chez elle, puis on lui remit un billet qu'elle avait laissé pour lui, et qui était ainsi conçu :

« Mon cher monsieur Leblond,

« Je me vois forcée de vous défendre ma porte jusqu'à nouvel ordre. On a interprété nos relations d'une manière préjudiciable à mon honneur ; il faudrait vous aimer pour braver sans douleur le déchaînement du monde, et je sens trop bien que j'en demeurerai toujours avec vous à l'estime.

« E. DE L. »

Il avait lu ce billet dans l'antichambre. Il en ressentit un tel mouvement de surprise, puis de colère, qu'il fut tenté de tout briser et de pénétrer de force jusqu'à l'audacieuse qui osait ainsi se jouer de lui. Il était persuadé qu'elle n'était pas sortie. Le domestique, qu'il interrogea de l'œil, confirma ce soupçon par un signe expressif. Mais toutes les portes de l'appartement étaient fermées à l'intérieur, le silence le plus absolu régnait dans l'hôtel, et Isidore savait de reste de quelles précautions sages usait Mme de Lassy en de telles circonstances.

Des larmes de rage lui montaient aux yeux. Il se retira précipitamment pour les cacher, et rentré chez lui, il pleura sans contrainte. Il s'étonnait lui-

même et s'indignait de souffrir à ce point pour une femme qu'il méprisait; mais il éprouvait aussi au fond du cœur je ne sais quelle âcre volupté de se sentir encore capable d'une pareille faiblesse.

Où était le temps où il se moquait des prétentions de Mlle Saugeon et se croyait à l'abri de ses atteintes? Celle qu'il avait poursuivie, pendant des années, de ses dédains respectueux, de ses ironies cruelles, l'avait enfin dompté, et il songea un moment à lui demander une explication, à tâcher de rentrer en grâce, à lui proposer même un indigne partage! Mais toute fierté d'âme n'était pas éteinte en lui, il fit un effort vigoureux et reprit tout à coup le dessus. Ses affaires l'appelaient en Autriche; il partit le lendemain et se contenta d'écrire à Elina une petite lettre assez plaisante, où il disait qu'à deux cents lieues d'elle il pouvait se contenter de son estime, mais qu'il espérait bien qu'à son retour elle serait libre de lui rendre son amitié.

Tout le monde ne se montra pas d'aussi bonne composition, car, de manière ou d'autre, tout le monde, à peu près, fut congédié, du moins ceux qui pouvaient porter quelque ombrage à l'heureux jour. Le jeune Artus de la Vollière fut assurément un des moins raisonnables. On remarqua qu'il fut plusieurs fois sur le point de dire des choses très-fortes; il en dit même quelques-unes, tant la conduite de Mme de Lassy l'avait fait sortir de son caractère. Par exemple, en apprenant le départ imprévu d'Isidore pour l'Autriche, il s'écria, — et j'en douterais

moi-même, si plusieurs personnes dignes de foi ne l'avaient entendu, — il s'écria, dis-je :

« C'est très-bien pour Isidore : il était le protecteur en titre ; mais moi, j'étais l'ami de cœur ! »

X

LA LIBERTÉ DANS LE MARIAGE.

La princesse de Valberg, avec cette finesse de perception qui caractérise les femmes jalouses, n'avait point tardé à s'apercevoir qu'un intérêt nouveau était venu réveiller son mari de l'espèce de torpeur qui l'engourdissait. Elle n'avait pas ignoré sa liaison avec la danseuse; mais nous avons vu qu'elle avait déjà fait un grand pas dans la voie des concessions et qu'elle avait cru devoir fermer les yeux. Maintenant elle se reprochait cette indulgence qui avait sans doute enhardi le prince à oser davantage.

Elle fut quelque temps, du reste, avant d'acquérir à cet égard une certitude entière. Son monde n'était point celui d'Elina; elles se rencontraient fort rarement à Paris, et, lorsque cela arrivait, elles n'avaient pas même l'air de se connaître. Puis Amédée prit des précautions dans les premiers temps, il voulait encore sauver les apparences. Suzanne, de

son côté, n'osait le surveiller de trop près; dans sa pudeur d'ange, elle eût rougi de faire épier par un domestique les démarches de son mari, et elle ne pouvait croire non plus qu'il eût renoué si vite une liaison à laquelle il avait si facilement renoncé quelques mois auparavant. L'âme se rattache volontiers au doute devant certaines évidences. Mais la méchanceté humaine fit ce que le hasard, si prodigue pourtant de pareils coups, avait hésité à faire : une lettre anonyme, fabriquée peut-être par celle même qu'elle dénonçait, vint enfin apprendre à Suzanne les nouvelles relations qui s'étaient établies entre le prince et Mme de Lassy. On lui donnait l'adresse de cette dernière, avec tous les détails qu'elle pouvait désirer. Elle passa et repassa huit jours de suite devant la maison indiquée, et huit jours de suite elle vit les chevaux du prince arrêtés devant la porte.

Suzanne connaissait déjà tout ce que la jalousie a d'émotions terribles. Ce qu'elle éprouva cette fois fut moins violent peut-être, mais plus pénétrant; il y eut moins de trouble à la surface, mais l'âme fut remuée jusque dans ses profondeurs. Elle ne songea point à aller attendre l'infidèle, à le convaincre de nouveau de son parjure, à lui rappeler le crime oublié, la grâce accordée, et tant de serments qu'il lui avait faits pour l'avenir; non, elle se complut dans sa douleur intime et n'en laissa rien voir à celui qui la causait. Peut-être aussi se défiait-elle de son pouvoir. Elle avait vaincu la première fois, elle avait forcé son indigne rivale à se retirer devant

elle; mais cette victoire, qu'elle avait remportée presque à son insu, pouvait-elle se renouveler? Un secret instinct l'avertissait que le terrain lui était moins favorable, que les circonstances n'étaient plus les mêmes, que les forces de l'ennemi étaient plus grandes, et, comme elle avait peur de la défaite, elle se sentait vaincue d'avance.

Il répugnait d'ailleurs à sa dignité de femme de recourir sans cesse aux scènes de reproches et de larmes. Si, du moins, le prince eût fait attention à la tristesse dans laquelle elle était plongée, s'il lui eût témoigné une ombre de sympathie, elle aurait pu rompre la glace; mais il était distrait et gêné devant elle, et, loin de provoquer la confiance, il semblait toujours prêt à la repousser. C'était à décourager une femme plus brave que Suzanne.

Un jour, revenant de la promenade, sous le coup des impressions les plus douloureuses, et rentrant dans ce joli boudoir bleu qu'elle aimait tant, elle remarqua machinalement que l'étoffe commençait à se faner. Un sourire triste erra sur ses lèvres. Elle se regarda aussitôt dans une glace, et, trouvant que sa beauté était fanée aussi, elle en fit presque une excuse pour l'infidélité de son mari. N'était-il pas juste qu'il ne l'aimât plus, à présent qu'elle était moins belle? L'étoffe de ce boudoir ne serait-elle pas avantageusement remplacée par une autre plus fraîche et plus brillante? Elle s'oublia près d'une heure à rêver là-dessus, elle s'exagéra comme à plaisir la justesse de cette comparaison cruelle. Seulement elle se trompait en un point capital, la

douce et charmante femme! Elle n'était pas moins belle qu'autrefois, elle était belle d'une autre manière : ses fraîches couleurs avaient disparu, mais un éclat mat les avait remplacées; elle était toujours une rose exquise, mais elle était devenue blanche, comme toutes les roses qui passent un hiver ou deux dans cette chaude atmosphère de nos serres parisiennes.

La seule douceur qu'elle eût au milieu de ses peines était de s'épancher librement dans les lettres qu'elle écrivait à sa grand'mère. Le temps n'était plus où elle dissimulait ses tourments pour ne point accuser son mari; elle avait cédé peu à peu à l'irrésistible attrait de se confier à celle qu'elle regardait comme sa plus sûre protectrice, et elle en était venue à ne lui plus rien cacher de ce qu'elle savait du dehors ou de ce qui se passait au fond de son âme. C'était l'occupation favorite de ses longues heures de solitude. La bonne marquise qui n'avait que trop prévu que le paradis ne serait point éternel, n'avait rien négligé d'abord, dans ses réponses, pour consoler la chère mignonne, pour lui redonner force et courage. Mais elle s'était bien gardée d'intervenir auprès du prince, comme Suzanne en avait exprimé le désir : elle savait par expérience que ces interventions officieuses nuisent souvent beaucoup plus qu'elles ne servent. Elle n'avait pas voulu, non plus, engager sa petite-fille à venir seule la voir à Saint-Preuil, étant également convaincue qu'il vaut toujours mieux que la femme reste où est le mari, quels que soient, d'ailleurs, les

rapports qu'ils ont ensemble. Elle s'était contentée, en bonne chrétienne qu'elle était, d'exhorter Suzanne à la douceur, à la résignation; elle lui avait présenté les chagrins que lui causait l'ingrat Amédée comme des épreuves qui lui étaient envoyées par Dieu, elle lui avait montré la palme qui l'attendait au ciel en récompense de ces afflictions terrestres.

Puis, bientôt, voyant que ces austères consolations ne produisaient pas tout l'effet qu'elle aurait souhaité et que les lettres de sa petite-fille devenaient de jour en jour plus fiévreuses, plus impatientes, la marquise se souvint à propos qu'elle avait été mondaine en son temps, et, appropriant ses conseils aux idées et aux sentiments que pouvait avoir une jeune femme de vingt ans, elle se hasarda à demander à Suzanne si elle n'avait pas eu elle-même quelques petits torts, et elle ajouta que les jeunes femmes étaient parfois bien imprudentes, que, sûres d'être aimées, elles s'endormaient dans leur confiance, se contentaient de plaire à leurs maris et négligeaient le reste. Le reste était cependant de la dernière importance, car les maris redevenaient plus tendres et plus empressés lorsqu'ils voyaient leurs femmes plaire à tout le monde.

Suzanne relut trois ou quatre fois le passage de la lettre où étaient contenues les vérités sociales que je viens de transcrire. Elle y rêva pendant tout le jour, et le soir elle écrivait à sa grand'mère pour lui demander de plus amples explications. La marquise parut très-embarrassée dans sa réponse, et

finit par s'informer, après toutes sortes de réticences et de circonlocutions, s'il n'y avait pas, dans la société que fréquentait sa petite-fille, quelque homme, ou plutôt quelque jeune homme, qui fût susceptible de porter ombrage au prince. Suzanne pensa aussitôt à un petit cousin qu'elle voyait souvent et qui la regardait d'une manière très-sentimentale.

Ce qu'il y a de charmant dans la correspondance des femmes, c'est qu'elles n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour exprimer leurs pensées, du moins pour se comprendre entre elles. Il est bien certain que la sage et pieuse marquise ne s'expliqua point aussi crûment que je viens de le faire sur le remède extrême qu'elle proposait (j'ai voulu prévoir le cas où des hommes daigneraient me lire); mais elle en dit assez néanmoins pour être entendue, et, ce qui le prouve, c'est que, du jour au lendemain, la jeune princesse changea de manière de vivre et se rattacha avec l'énergie de l'espérance au monde qu'elle négligeait.

Le petit cousin sur lequel elle avait jeté ses vues en tout bien tout honneur, je ne puis trop insister là-dessus, était un jeune homme qui comptait à peine vingt ans et qu'on appelait René de Soyaucourt. Il était grand, mince, très-blond, avec de fort beaux yeux bleus, la figure un peu longue, mais un ensemble très-séduisant et très-aristocratique.

Il avait été élevé en province et n'était venu que tout dernièrement à Paris avec sa mère, pour se

perfectionner dans l'étude des langues orientales. La mère et le fils s'étaient présentés à l'hôtel de Valberg comme amis et comme parents de la marquise de Saint-Preuil, et à ce double titre ils avaient été fort bien accueillis par Suzanne et par le prince.

Mme de Soyaucourt était une grande femme, blonde comme son fils, très-imposante, qui avait dû être fort belle, et qui portait, sans qu'il y parût, le poids de ses cinquante-cinq ans. Mariée fort jeune à M. de Soyaucourt, elle avait accompagné son mari dans une ambassade, vers les dernières années de la Restauration, puis était revenue avec lui à Paris pour grossir l'opposition du faubourg Saint-Germain au gouvernement de Juillet. C'est dans ces circonstances qu'elle s'était retrouvée avec une de ses cousines, Mlle de Villaret, devenue marquise de Saint-Preuil et dont le mari s'était rallié aux d'Orléans. M. de Soyaucourt avait prétexté de ce dissentiment politique pour empêcher qu'on ne nouât des relations trop étroites, mais il avait craint, en réalité, que l'exemple de la marquise, alors dans tout l'enchantement de ses premiers succès, ne fût nuisible à sa jeune épouse. Deux ou trois ans après, M. et Mme de Soyaucourt allèrent se fixer définitivement à Arras et n'entretinrent, depuis, que fort peu de rapports avec leurs amis de Paris.

La naissance d'un fils, des embarras de fortune et enfin la mort de son mari survenue tout à coup, ne permirent point à Mme de Soyaucourt de profiter des ressources qu'offrait le pays en fait de société. Mais peu à peu, en voyant grandir son cher

petit René, elle sentit la nécessité de faire quelques connaissances. Au fond, d'ailleurs, elle aimait le monde et était faite pour y paraître avec avantage. Elle se lia donc avec les personnes les plus considérables de la ville, et entre autres avec la sœur de l'évêque, vénérable dame qui trônait au palais épiscopal, et qui lui procura, pour élever son fils, un saint et digne prêtre fort versé dans la connaissance des langues anciennes et modèle des meilleures vertus chrétiennes. Grâce à son précepteur, René de Soyaucourt était à vingt ans un jeune homme fort instruit, et, ce qui est plus rare à notre époque, comme le faisait observer judicieusement la sœur de l'évêque, un vase d'innocence et de pureté.

Mais le voyage de Paris, annoncé longtemps d'avance et jugé nécessaire comme complément d'éducation, ne laissa pas d'inspirer de graves inquiétudes aux personnes qui s'intéressaient à lui. On prédit à sa mère qu'il se perdrait. Mme de Soyaucourt elle-même, tout en étant bien aise d'aller jouir sur un plus vaste théâtre des économies qu'elle avait réalisées, n'était pas sans éprouver aussi de secrètes appréhensions; mais elle espérait en même temps que René acquerrait, dans la capitale, ce je ne sais quoi qui lui manquait encore. Le fait est que cet aimable garçon avait les défauts de ses qualités. Il était, par exemple, d'une timidité qui dépassait toute mesure. Certaines mères, qui ne sont pas très-logiques dans leurs désirs, voudraient que leurs fils eussent à la fois la désinvolture du vice et les agréments de la vertu. Mme de

Soyaucourt était du nombre. Malgré son extrême piété, et tout en redoutant que les passions du jeune homme, une fois déchaînées, ne le menassent beaucoup trop loin, elle commençait pourtant à le trouver un peu trop vertueux. Elle aurait voulu tout ensemble le pousser et le retenir. Ce fut donc avec plus de satisfaction que d'effroi qu'elle remarqua l'impression profonde que produisit sur lui la princesse de Valberg, et, au lieu de chercher à conjurer le danger naissant, elle sembla, au contraire, ne négliger aucune occasion d'y exposer plus directement son fils.

Elle avait jugé d'un coup d'œil la situation. Son instinct l'avait avertie que Suzanne, si charmante qu'elle fût, était déjà une épouse délaissée, et que le prince de Valberg, n'étant presque jamais chez lui, ne serait pas un mari incommode. Se rappelant en même temps tous les bruits qui avaient couru autrefois sur la légèreté de la marquise de Saint-Preuil, elle s'était dit qu'une jeune femme élevée par une telle grand'mère ne devait pas avoir des principes bien solides. Suzanne, d'après cela, ne pouvait manquer de faillir un jour ou l'autre. Puisqu'elle devait faillir, ne valait-il pas mieux que sa chute servît à quelque chose, préservât un jeune homme charmant des égarements les plus funestes et lui fît prendre patience jusqu'au jour où on jugerait à propos de le marier? D'ailleurs, Suzanne se défendrait, c'était son devoir; René l'attaquerait, c'était son droit. Mme de Soyaucourt, tout en roulant ces pensées en elle-même, et tout en excitant,

sans avoir l'air d'y toucher, la passion encore muette de son fils, n'en allait pas moins, chaque matin, entendre la messe à Saint-Germain des Prés, et employait le reste de la journée à des devoirs de société et à des bonnes œuvres de toute espèce.

Le terrain sur lequel voulait opérer Suzanne était, comme on le voit, admirablement préparé. Elle s'était aperçue, dès le début, de l'amour que René avait pour elle; seulement, elle n'attribuait qu'à un excès de tendresse maternelle les éloges exagérés que Mme de Soyaucourt ne manquait jamais de donner devant elle à René. Elle n'avait jamais rien fait pour encourager les sentiments de celui-ci; mais elle avait prêté, par politesse, une oreille complaisante aux discours de celle-là, de façon que la mère avait pu conserver des espérances que le fils n'avait pas même osé concevoir. Les choses changèrent tout à coup de face. Suzanne accueillit le jeune homme avec un empressement trop marqué peut-être (elle n'avait pas encore l'habitude des plus innocentes coquetteries), le fit asseoir à côté d'elle, l'interrogea de sa voix la plus douce, parut s'intéresser à tout ce qui le concernait, et le pria de lui lire quelques passages d'un poëme arabe qu'il était en train de traduire.

René crut rêver. Mme de Soyaucourt remercia le ciel de la bonne tournure que prenait l'affaire, et comme Suzanne, pour mettre le comble à leur ravissement, se plaignait de ne point les voir assez souvent, ils répondirent à ce reproche en venant presque tous les jours. La mère eut même l'atten-

tion délicate de laisser quelquefois son fils seul avec la princesse, sous prétexte de courses qu'elle avait à faire dans le quartier. Mais ces tête-à-tête n'eurent pas le résultat qu'en attendait la bonne dame, car René, abandonné à lui-même, n'était pas capable d'en tirer parti. Il se contentait de dévorer des yeux sa belle cousine quand elle ne le regardait pas; il pâlissait ou rougissait au moindre mot qu'elle lui adressait, il frissonnait de tout le corps lorsqu'il touchait seulement sa robe; enfin il était si peu maître de lui qu'il se trahissait, à son insu, devant le premier venu et que sa passion ne fut plus bientôt un mystère pour personne, quoiqu'il n'en eût point dit un mot à celle qui la lui inspirait. C'est ce que voulait Suzanne. Restait maintenant à exploiter cette situation dans l'intérêt de son bonheur et de la morale.

Le hasard la dispensa de se mettre en frais d'imagination pour arriver à son but, pour attirer l'ennemi, c'est-à-dire son mari, dans le piége qu'elle lui tendait. Le prince, qui, depuis huit jours, n'avait guère vu sa femme qu'en passant, entra chez elle, sans se faire annoncer, un matin qu'elle était seule avec René, et il ne put dissimuler un mouvement de surprise. Le jeune homme se troubla, comme de raison : nous savons qu'il se troublait pour bien moins. Il rougit comme un coupable pris sur le fait, balbutia des excuses inutiles, expliqua comme quoi sa mère n'était sortie que depuis un instant, et qu'elle allait revenir tout de suite. La princesse, de son côté, feignit un léger embarras.

Le prince, qui avait eu le temps de se remettre, dit qu'il n'acceptait pas d'excuses, que M. de Soyaucourt tenait compagnie à sa femme et ne devait attendre de sa part qne des remercîments. Puis il ajouta, en regardant Suzanne :

« Je vous néglige beaucoup trop, madame, depuis quelque temps. Ce n'est pas que je n'apprécie, comme un autre, le charme de votre conversation; mais de graves affaires m'ont distrait de mes plaisirs. Vous me permettrez de me rattraper : je ne veux pas devenir tout à fait étranger chez vous. »

Suzanne sentit, sous ces gracieuses paroles, une pointe d'ironie qui lui prouva que le coup avait porté. Elle en frémit de joie. Amédée l'aimait donc encore, puisqu'il était susceptible d'être jaloux! Elle lui répondit de la façon la plus aimable, et fut coquette d'instinct avec lui, tout en ayant l'air de traiter René comme quelqu'un avec qui on ne se gêne plus. Mais en cela son innocence lui fit dépasser le but. Le prince se demanda un moment s'il ne devait pas jeter ce jeune blondin par la fenêtre. La crainte du ridicule l'arrêta. Il se contint, causa comme si de rien n'était, fut brillant, spirituel, et la princesse, animée par cette gaieté factice, rit elle-même comme une jeune folle et lui renvoya fort alertement le léger volant de la causerie, auquel le pauvre René n'osa pas même toucher une seule fois.

Une grande heure s'écoula ainsi. Mme de Soyaucourt étant enfin rentrée, bien désolée, dit-elle, d'avoir été retenue si longtemps, le prince s'écria qu'il était enchanté de la voir et qu'il n'était resté que

pour cela. La pieuse dame, quelque peu émue de la rencontre, reprit confiance en voyant l'accueil qu'on lui faisait, car le prince fut de plus en plus poli avec elle et finit par la prier de leur faire l'honneur, à la princesse et à lui, de venir dîner le lendemain chez eux, — ainsi que son fils.

« A moins, ajouta-t-il encore en consultant Suzanne du regard, à moins que madame ne soit pas libre demain.

— Moi? reprit-elle aussitôt, je suis toujours libre; je veux dire que j'ai trop de plaisir à voir Mme de Soyaucourt pour n'y pas sacrifier tout le reste. »

Cette phrase fut interprétée en divers sens par les trois personnes qui l'entendirent. René y vit modestement une simple formule de politesse, Mme de Soyaucourt une manifestation imprudente des sentiments secrets de la jeune femme, et le prince une bravade qu'on avait l'air de lui jeter à la face. Habitué depuis quelque temps aux hardiesses d'Elina, il jugea tout à coup sa femme d'après sa maîtresse; il était furieux en sortant de l'hôtel, et roulait déjà dans sa tête de vagues projets d'éclat et de vengeance.

Suzanne, qui avait observé avec bonheur les diverses impressions de son mari, se félicita du succès qu'avait eu cette première épreuve. Elle croyait que, le soir, il se présenterait encore chez elle, qu'il viendrait lui demander une explication. Elle l'attendit vainement une partie de la nuit. Ne l'ayant pas entendu rentrer, elle se coucha enfin, mais elle ne put dormir, et Dieu sait avec quelle tristesse et

quel découragement elle vit poindre cette lueur incertaine qui n'est pas encore le jour, qui apporte l'espérance au monde et qui ne lui apportait, à elle, que le désespoir!

Le prince ne rentra que fort tard dans la matinée. Il avait été dîner chez Mme de Lassy, et se proposait, en effet, de revenir pour s'expliquer avec Suzanne; mais il avait bu, en dînant, un peu plus que d'habitude, et, sous l'influence d'une surexcitation physique et morale, il avait jugé de meilleur goût de se venger de sa femme en restant auprès de sa maîtresse.

Mais voici que la table est mise, que les fleurs fraîchement cueillies s'étalent dans les corbeilles, que le somptueux surtout d'argenterie étincelle à la clarté de mille bougies. Les convives sont encore dans le boudoir, et l'on n'entend d'ici que l'écho affaibli de leur causerie bruyante, car ils sont plus nombreux que vous ne croyez: Suzanne, qui a retrouvé tout son sang-froid, sinon toutes ses espérances, a jugé à propos d'ajouter quelques personnages à la nouvelle comédie qu'elle se prépare à jouer.

C'est d'abord Mme de la Mornais, qui n'est pas précisément un prodige d'esprit, Mme de la Mornais avec ses deux filles, deux grandes et fortes brunes, dont l'insignifiante beauté ne retient jamais longtemps les regards qu'elles attirent; puis, c'est le vicomte de Nancey, un vicomte émérite, un bon convive, un boute-entrain, qui lui est tombé sous la main dans l'après-midi, et qu'elle a retenu à dîner.

Elle a compris que la partie carrée serait froide, elle a voulu se ménager l'avantage d'une galerie. Le prince, du reste, a été charmé de voir qu'elle ait pensé à réunir quelques personnes, et il lui en a fait son compliment en entrant.

Mme la princesse est servie. Suzanne prend familièrement le bras de René, qu'elle vient d'appeler à côté d'elle. On passe dans la salle à manger, on consulte le menu aux lettres d'or, on mange, on boit, on cause, et le vicomte scandalise et amuse ces dames par toutes les légèretés qu'il leur débite en excellent français, c'est-à-dire sans employer un seul mot choquant pour exprimer des choses quelque peu choquantes.

René seul ne mange, ne boit ni ne parle. Ce ne sont point les coups d'œil que lui lance le prince qui l'intimident, car il serait brave, tout savant qu'il est, devant la colère d'un homme; c'est ce bonheur si nouveau pour lui, si visible, si public, ce sont ces attentions que lui prodigue la princesse, ces regards, ces mots charmants qu'elle lui adresse. Mme de Soyaucourt trouve encore une fois que Suzanne est bien imprudente, et, quoiqu'elle se réjouisse de plus en plus, elle ne peut néanmoins s'empêcher de trembler. Si le vicomte n'était pas là pour jeter ses intarissables saillies au milieu du silence oppressé de quelques-uns des convives, la situation trop tendue éclaterait, et un scandale terrible jaillirait peut-être de ce jeu à outrance dont l'innocente Suzanne ne comprend point la gravité.

De la salle à manger on se rend dans le grand salon tout étincelant de lumières et décoré d'arbustes en fleurs comme pour une fête. Suzanne a encore pris le bras de René. Celui-ci, enhardi, enivré, la contemple avidement et la suit enfin sans peine et avec esprit dans les mille détours d'une conversation futile. Il sent en lui un homme nouveau ; il se croit aimé, et il n'est pas seul à le croire. Le vicomte dit tout bas à Mme de la Mornais ébahie, que la petite princesse *va bien*, *très-bien*, et que ce mince blondin est un heureux drôle. Mme de Soyaucourt, qui en est encore plus convaincue que lui, cause à voix très-haute pour mieux couvrir une conversation compromettante et fait tous ses efforts pour distraire du groupe principal l'attention d'Amédée. Mais celui-ci n'est plus maître de lui, il va s'approcher de la coquette, il va lui dire.... quand tout à coup la porte s'ouvre, on annonce quelques dames, quelques messieurs. Ce sont des danseurs. Suzanne a pensé à tout. Bientôt un orchestre invisible se fait entendre, les grandes demoiselles de la Mornais battent des mains, le vicomte déclare qu'il valse encore en petit comité, et Suzanne part la première entre les bras de René, qui ose la presser contre son cœur et qui croit la posséder tout entière !

L'heure s'écoule rapide comme pour les heureux de la terre. Le prince a été obligé de valser avec une belle dame qu'il déteste cordialement, qui le lui rend bien, et qui n'en est pas moins venue l'inviter elle-même. Il n'avait pas l'idée d'un supplice égal à celui qu'il endure. Son sang bout dans ses

veines, son âme est en feu! Suzanne, de son côté, éprouve une joie âcre et inconnue : ce n'est plus seulement l'espérance d'un rapprochement qui l'anime, c'est aussi le besoin de prendre une revanche, de se venger. Elle n'est plus sur la ligne qu'elle s'est tracée, elle a dépassé le but qu'elle voulait atteindre ; emportée par sa jeunesse, elle s'avance hardiment et à l'aventure dans ces régions nouvelles qu'elle vient de découvrir.

Le prince s'est assis dans un coin sombre. Il attend que tous ses brillants amis soient partis, il attend qu'on le laisse avec Suzanne, car, il y est bien décidé, il veut éclaircir les doutes qui l'assiégent, il veut lui parler seul à seule, comme s'il avait de justes reproches à lui faire, comme s'il avait un compte sérieux à lui demander! Il a pourtant plus d'une fois fait bon marché, devant elle, de la fidélité conjugale, il n'est pas trop d'accord en ce moment avec ses principes : l'homme de la nature domine chez lui l'homme de la civilisation. N'importe! il étouffera le reste de honte qui le retient encore, il bravera tout, il prendra l'attitude d'un mari jaloux et outragé, et la raison de cette inconséquence est fort simple : c'est qu'il aime encore sa femme.

Tout le monde s'est retiré, un profond silence a succédé au tumulte de la fête, Suzanne est rentrée chez elle sans échanger un mot avec son mari, elle s'est déshabillée à la hâte et a renvoyé ses femmes. Maintenant elle est là, enveloppée dans son peignoir, un livre à la main — qu'elle ne lit pas, pensive, oppressée, mécontente et honteuse d'elle-

même, accablée de cette tristesse qui suit toute exaltation factice. Elle se dit qu'elle ne recueillera peut-être de tout cela que le mépris d'Amédée, elle s'accuse, elle se condamne, elle désespère de l'avenir. Mais on frappe.... C'est lui ! Elle a reconnu sa manière de frapper. O joie puissante et imprévue! L'espoir éteint est déjà rallumé.

« Entrez, » dit-elle.

En un clin d'œil tout est changé dans son cœur. Elle s'applaudit de sa ruse, elle se promet de faire acheter au coupable le pardon qu'il vient implorer.

« Encore debout et lisant? dit le prince. C'est admirable. Vous avez été divine ce soir, ma chère ; c'est une véritable révélation, et je n'ai pas voulu attendre à demain pour vous en faire mon compliment sincère.

— C'est très-aimable de votre part.

— Vous étiez charmante avec vos fleurs ; vous êtes encore plus charmante en cornette. »

Ce disant, il se penche comme pour l'embrasser. Elle l'attirait du cœur, elle le repousse de la main. Cette espèce de bonne entente qui devance une explication nécessaire, répugne à sa délicatesse et même à son amour.

« Ah ! c'est différent, » reprend froidement le prince en s'éloignant.

Un quart d'heure de solitude l'avait calmé. Il avait presque deviné le secret de Suzanne ; il s'était demandé si ce n'était point encore pour lui plaire qu'elle avait tâché de plaire à d'autres. Avec

sa fatuité d'homme adoré, il s'était dit qu'il en aurait la preuve dans la manière dont on recevrait sa première caresse. Mais tous les doutes injurieux ont bien vite repris le dessus, car il ne comprend pas le scrupule délicat de la jeune femme.

« Je ne sais quelles habitudes vous avez contractées dans ces derniers temps, dit-elle, ni à quelles personnes vous avez affaire; mais il me semble, à moi, qu'on ne passe pas, sans transition, de l'excessive réserve à l'extrême familiarité.

— C'est donc une extrême familiarité de vouloir embrasser sa femme ?

— Quelquefois. Cela dépend des circonstances.

— Les circonstances, selon moi, n'ont rien ici de particulier. Il est trois heures du matin, nous sommes seuls, et....

— Et Mme de Lassy ne vous attend pas.

— Voilà qui est vif! Mais puisque vous parlez de circonstances, ma chère Suzanne, je vous avoue que votre jalousie m'étonne dans les circonstances actuelles. Mme de Lassy n'a pas sur moi le pouvoir que vous croyez. Je la vois souvent, c'est vrai. Il faut bien voir quelqu'un. N'avez-vous pas vos amis? Mme de Lassy est à peu près pour moi ce que M. de Soyaucourt est pour vous, un passe-temps, rien autre chose. »

Suzanne ne mesure point la portée de cette injure. Elle n'y voit qu'une défaite, elle sourit même à cette nuance de jalousie qui n'est encore pour elle qu'une preuve de tendresse.

« Je n'avais point d'abord apprécié ce jeune

homme, reprend-elle; il est fort instruit, fort spirituel, et, quand il a une fois triomphé de sa timidité, sa conversation est très-agréable.

— Je n'ai pu juger de sa conversation, repart ironiquement le prince, mais il a le jarret solide et il valse comme un ange.

— N'est-ce pas? Je ne connais que vous qui valsiez aussi bien que lui.

— Je vous remercie de m'associer aux éloges que vous lui donnez. Vous êtes d'une ingénuité adorable. Mais qu'attendez-vous là debout, ma chère?

— J'attends que vous soyez parti.

— En vérité! C'est donc une fin de non-recevoir, comme dirait un avocat?

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Oh! voilà la dignité qui s'en mêle, je suis perdu. Mais n'espérez pas me donner le change par cette manœuvre habile. Vous avez, sans doute, juré à M. de Soyaucourt que vous ne seriez plus jamais à un autre.

— Amédée! que croyez-vous donc?

— Je crois ce qui est. J'ai eu un moment l'envie de tuer cet innocent; mais cela ferait trop de peine à sa mère et à vous, et, d'ailleurs, le temps des tragédies est passé.

— Amédée, je vous jure que je n'aime que vous.

— Et c'est parce que vous n'aimez que moi, que vous m'avez donné ce soir en spectacle à vos amis? C'est pour m'éprouver, peut-être, c'est au moins pour éveiller ma jalousie que vous avez joué ce rôle de coquette?

— Oui, oui....

— Tout cela est misérable. Vous m'avez froissé, humilié. Cependant, je revenais à vous, je voulais voir par moi-même si vous aimiez véritablement ce jeune homme. Mais que la chose soit ou ne soit pas, peu m'importe, après tout. L'apparence y est, cela suffit.

— Amédée, écoutez-moi....

— Des sanglots, des larmes à présent! Vous savez que je n'aime pas ce genre de scènes.

— Amédée!...

— Ne me retenez pas, je vous prie. Je suis révolté d'avoir été votre dupe, de l'être encore peut-être. Je me gênais, je me contraignais pour vous, mais je souffrais de ces entraves. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Aimez franchement M. de Soyaucourt, suivez l'exemple de votre mère; j'aurai l'indulgence de M. d'Aimery, à condition que vous ne me parlerez plus de Mme de Lassy que j'aime de toute mon âme. Concessions réciproques, entente cordiale. Vous êtes libre. Adieu. »

Et, repoussant une dernière fois la pauvre Suzanne, qui, éperdue de surprise, de honte et de douleur, s'attache encore à lui, il sort de la chambre et court s'enfermer dans son appartement.

XI

CONFIDENCES D'UNE AMIE.

La princesse de Valberg demeura longtemps immobile sur le siége où elle était tombée, les yeux fixés à terre, l'esprit plein d'une vague épouvante. Précipitée du haut de ses rêves dans l'abîme de la réalité, elle se demandait encore si c'était bien Amédée, son Amédée, qu'elle venait d'entendre, et cette parole : « Vous êtes libre ! » retentissait à son oreille comme le glas funèbre de leur amour. Elle n'en avait point compris d'abord la véritable signification, elle n'y avait vu que l'injurieuse indifférence de celui qu'elle aimait plus que tout au monde; mais, quand elle réfléchit au sens qu'il avait attaché à cette parole, elle rougit d'indignation et de honte, se cacha le visage et s'abandonna aux larmes qui l'oppressaient. « Vous êtes libre ! » c'est-à-dire j'abdique tout contrôle sur votre existence, vous pouvez disposer de vous-même et de mon honneur! « Vous êtes libre! » c'est-à-dire toutes les barrières

sont levées pour vous, et je fais si peu de cas de ce que vous êtes que je me résigne d'avance à tout ce que vous serez! Et elle s'était attiré cet affront abominable, et elle lui avait fourni l'occasion de lui jeter à la face cette odieuse liberté! Ainsi il n'avait mis aucun intervalle entre le soupçon et la certitude, il l'avait tout de suite jugée coupable, il n'avait pas eu besoin de preuves pour la condamner.

Un moment Suzanne, folle de douleur, fut sur le point de se rendre elle-même auprès de son mari pour s'accuser de l'imprudence qu'elle avait commise, pour se justifier du crime dont il l'accusait; mais l'idée seule de s'abaisser à une pareille justification l'arrêta. D'ailleurs, voudrait-il l'entendre? Que lui importait, il l'avait dit, qu'elle fût innocente ou coupable? Il ne l'aimait plus, voilà ce qu'il y avait de certain; il la laissait libre, libre de dépouiller sa couronne d'innocence, libre de ressembler à l'indigne rivale qu'il lui préférait, libre de s'aventurer seule dans les routes équivoques de la vie. A cette pensée Suzanne eut peur; elle comprit qu'un danger inconnu planait sur elle, elle se sentit bien faible et bien isolée, et joignant les mains, et pliant les genoux, elle pria Dieu avec ferveur. Un peu plus calme, mais trop bouleversée encore pour songer à prendre du repos, elle repassa alors dans sa tête les diverses scènes de la soirée, se reprochant le fatal stratagème auquel elle avait eu recours, se rappelant avec remords l'ivresse étrange, l'orgueilleuse satisfaction qu'elle avait éprouvées un moment et qui avaient été suivies d'une décep-

tion si cruelle. L'image du jeune René n'était pas non plus sans se présenter à elle. C'était là peut-être ce qui lui était le plus pénible, car elle ne se rejetait plus sur la pureté de ses intentions, elle ne voyait maintenant que le fait lui-même, et elle se disait qu'elle eût été moins malheureuse si elle n'eût point donné par là un prétexte réel à la brutalité de son mari.

Le prince, de son côté, ne put dormir. Il était sans doute moins désespéré que Suzanne, mais il était agité, irrité contre lui-même, en proie aux mouvements les plus contradictoires. La conduite qu'il avait tenue en cette circonstance était loin d'être rationnelle; il n'avait pas fait ce qu'il avait l'intention de faire, il était parti d'un point qu'il avait oublié en route, et je me vois forcé, pour sauver ma responsabilité de narrateur, de vous rappeler tout ce qu'il y a de bizarre, d'incohérent, d'inattendu dans le cœur de l'homme. Le fait est qu'il avait été si fortement remué par l'apparente infidélité de la princesse, qu'il était redevenu soudain presque amoureux d'elle. Une autre femme plus habile eût tiré parti de cette disposition; elle eût résisté coquettement, comme Suzanne l'avait fait d'instinct, au commencement de l'entrevue conjugale, mais elle se fût bien gardée de laisser voir son jeu comme Suzanne l'avait fait à la fin. Le dénoûment eût été tout différent. Le mari fût tombé à genoux au lieu de sortir en maître irrité, et une réconciliation morale eût pu se faire encore une fois aux dépens de Mme de Lassy. Amédée, je le répète, n'avait point

de parti pris en entrant chez sa femme. Son cœur pouvait craindre qu'elle eût été infidèle, sa raison lui disait qu'elle ne l'était pas. Il ne s'agissait donc pour Suzanne que de recueillir ce qu'elle avait semé, que de se ménager un triomphe facile, que d'opposer audace à audace, sans jamais un instant baisser la tête. Mais, ce faisant, elle n'eût plus été Suzanne, et j'aime mieux encore qu'elle ait auprès de vous le bénéfice de sa maladresse. Qui sait, d'ailleurs, s'il lui eût beaucoup servi d'être plus adroite, et si le dénoûment, pour être retardé, n'eût pas, en fin de compte, été le même? Avec un homme blasé et sceptique comme l'était déjà le prince, on ne pouvait guère avoir que la sécurité du quart d'heure.

Le lendemain, la princesse envisagea plus froidement la position qui lui était faite. Elle fut obligée de reconnaître qu'elle n'avait pas même de rancune contre son mari et que la tendresse qu'elle avait pour lui, loin d'avoir diminué, s'était augmentée en quelque sorte de l'effroi qu'il lui avait inspiré. Il lui apparaissait toujours dans tout l'éclat de son injuste colère : elle se plaisait à le contempler ainsi. Regagner son affection, lui prouver, du moins, qu'elle n'avait pas démérité de son estime, se faire pardonner un moment de révolte, une velléité de vengeance, tel était l'unique but auquel elle devait tendre désormais. Mais quel moyen prendre, quelle route suivre pour y parvenir? Elle se sentait incapable d'affronter encore une fois la colère d'Amédée, de dissiper ses doutes par des paroles, de faire

briller au grand jour son innocence. Elle aima mieux que les faits parlassent pour elle, et elle fit défendre sa porte aux Soyaucourt.

Vainement la mère et le fils se présentèrent-ils à l'hôtel trois ou quatre jours de suite, la consigne fut inflexible. Mme de Soyaucourt, de guerre lasse, écrivit à sa jeune amie qu'elle ne comprenait rien à cette claustration persévérante, qu'elle en était désolée, et que René en était malade. Suzanne ne répondit que quelques lignes assez sèches. Nouvelle lettre de Mme de Soyaucourt, et cette fois, sous la même enveloppe, une épître de René, où l'amitié tenait le langage de l'amour, où le pauvre jeune homme laissait percer timidement l'espérance qu'il avait enfin osé concevoir. Mais on devine que, cette fois, la mère elle-même n'obtint pas de réponse.

Suzanne espérait que le prince apprendrait quelque chose de tout cela et lui saurait gré de sa conduite. Il l'apprit, en effet, et il en ressentit au fond de l'âme une satisfaction secrète et un certain soulagement; mais l'orgueil l'empêcha de le témoigner. Suzanne, jugeant dès lors que le mal était sans remède, se concentra tout entière en elle-même, s'abîma en regrets et en réflexions, et ne sortit plus de chez elle que pour aller à l'église. Les sentiments religieux que lui avait donnés sa grand'mère lui revinrent au cœur avec plus de force en ces heures d'isolement et de détresse.

Un jour qu'elle sortait de Saint-Germain l'Auxerrois (car elle n'allait plus à l'église de sa paroisse, de peur d'y rencontrer Mme de Soyaucourt), elle se

trouva face à face avec une gracieuse jeune femme qui la salua respectueusement et qui lui offrit de l'eau bénite. Un souvenir d'enfance s'éveilla aussitôt dans son cœur ; elle crut revoir Saint-Preuil, sa bonne grand'mère et les belles plaines de la Normandie.

« Marie ! Marie Lambert ! s'écria-t-elle en entraînant la jeune femme hors de l'église pour mieux l'embrasser, ma chère Marie !

— Chère Suzanne !... Madame ! balbutiait l'inconnue.

— Et par quel miracle es-tu ici ? reprit la princesse. Pourquoi est-ce le hasard qui se mêle de nous réunir ? Ne pouvais-tu venir chez moi ?

— Je n'aurais pas osé.

— Pas osé ? Voilà une vilaine parole. Et ton oncle, mon brave et cher curé Lambert ? Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu ? Y a-t-il longtemps que tu n'as été à Saint-Preuil ? Mais j'oublie que nous sommes dans la rue ; on va me prendre pour une folle. Viens ! Voici la voiture qui m'a amenée : monte, on va nous conduire chez moi, où nous pourrons causer à notre aise.

— C'est que je ne suis pas libre.... en ce moment. Il faut que je rentre.

— Chez toi ?

— Oui.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Mais....

— Est-ce que je te dérange ?

— Aucunement.

— Alors, donne ton adresse au cocher. Je vais te

faire une visite, à condition que tu viendras me la rendre demain. »

Les deux jeunes femmes montèrent en voiture. Marie demeurait tout près de là, rue de Rivoli. Vous vous souvenez peut-être que le vénérable ecclésiastique qui avait aidé la marquise à élever Suzanne, avait une nièce que celle-ci aimait tendrement. Eh bien! c'était elle, c'était sa meilleure amie d'enfance que la princesse avait ainsi retrouvée à l'improviste, et dans un moment où elle éprouvait plus que jamais le besoin de se rattacher au passé. Marie lui rappela en quelques mots que son nom n'était plus Marie Lambert, qu'elle avait épousé un jeune homme de son pays, un jeune homme de Bordeaux, Émilien Delorme, employé à la préfecture de cette ville. Elle lui apprit ensuite que le préfet de la Gironde ayant été nommé préfet de la Seine, avait emmené avec lui Émilien, des services duquel il n'avait eu qu'à se louer, et qu'il lui avait promis de le faire avancer rapidement dans les bureaux. Suzanne avait bien su le mariage de Marie, elle lui avait même écrit après la réception du billet de part; puis elle s'était mariée elle-même, son bonheur l'avait absorbée tout entière, et l'humble amie avait été oubliée. Maintenant qu'elle avait goûté aux amertumes de la vie, la princesse de Valberg était plus capable d'apprécier la douceur d'une amitié sincère.

Mme Delorme occupait un appartement au quatrième étage. Elle s'excusa de faire monter sa compagne si haut, et, tirant une clef de sa poche, elle

ouvrit la porte de l'appartement. Elles entrèrent dans une chambre à coucher qui n'était pas grande, mais fort claire, fort proprement tenue et tendue de jolis rideaux de perse. Deux fauteuils, quelques chaises, une commode, une toilette composaient avec le lit tout le mobilier. Une toute jeune servante était assise près de la fenêtre et cousait. Comme elle se levait vivement, Mme Delorme l'interrogea du regard et lui dit :

« Eh bien ?

— Il vient de s'endormir, madame, répondit la jeune fille.

— Il a été gentil ?

— Oh ! oui, bien gentil. Il n'a pas pleuré du tout.

— C'est bien, Justine, vous pouvez sortir maintenant. »

Dès que la servante eut disparu, Mme Delorme prit Suzanne par la main, et, lui faisant signe de marcher avec précaution, elle l'entraîna au fond de la chambre où se trouvait un berceau masqué en partie par le lit. Elle souleva doucement les rideaux et découvrit un beau petit chérubin, visible à peine au milieu de ses langes.

« C'est mon fils, dit-elle. Je n'ai pas voulu vous en parler : j'ai bien vu que vous n'aviez pas d'enfant.

— Non, c'est vrai, répondit Suzanne qui devint tout à coup pensive.

— Regardez comme il est mignon, reprit la jeune mère avec amour. Regardez cette petite main blanche et ces petits doigts roses. Ses yeux sont bleus

comme ceux de son père. Je n'aurais pas aimé qu'il les eût noirs, comme moi. Approchez-vous un peu. Sentez-vous sa douce haleine? N'est-ce pas un vrai parfum, un parfum qui ne ressemble à aucun autre, car ces fleurs-là viennent du ciel? »

Mme Delorme n'avait qu'une figure agréable, des yeux vifs et intelligents, un teint très-brun, d'abondants cheveux noirs; mais en ce moment, en regardant son enfant endormi, elle était véritablement belle.

Suzanne lui passa son bras autour de la taille, la baisa au front et lui dit :

« Tu me tutoyais autrefois. Ne me rappelle pas, à chaque mot que tu prononces, les changements qui sont survenus dans ma vie. Tutoie-moi toujours. Ainsi, à ce que je vois, chère Marie, tu es heureuse?

— Oui, bien heureuse. Et toi, chère Suzanne?

— Moi, je l'ai été, je ne le suis plus.

— Est-il possible !

— Raconte-moi ton bonheur; plus tard je te raconterai mes peines. »

— Mon bonheur! Il ne s'annonçait pas trop bien, d'abord. Va, j'ai eu mes peines aussi. Il n'y a qu'un an que je suis véritablement heureuse, que je mérite un peu de l'être.

— Tu piques ma curiosité. Parle, je veux tout savoir. Mais ne crains-tu pas de réveiller ce petit ange?

— Non. Nous avons l'habitude de causer, son père et moi, pendant qu'il dort. D'ailleurs, je ne le laisse jamais seul, et ma bonne est sortie pour le

ménage. Asseyez-vous.... Assieds-toi là, chère Suzanne. »

La princesse prit le fauteuil que Mme Delorme lui désignait, et celle-ci s'étant placée sur un tabouret à côté d'elle, commença ainsi ses confidences :

« Je ne t'ai pas dit que j'avais été forcée de lutter contre ma famille pour épouser Émilien. Nous nous connaissions depuis l'enfance, nos parents étaient intimement liés ; mais ma mère, qui avait bien souvent entendu les plaintes et les récriminations de la sienne, ne le jugeait pas favorablement et avait raison peut-être. Elle lui reprochait des écarts de jeunesse, une liaison qui avait causé du scandale à Bordeaux et qui lui avait fait perdre une excellente place ; elle lui reprochait surtout l'impiété dont il se targuait tout haut, et elle n'eut pas de peine à faire partager là-dessus ses préventions à mon oncle. Ma main lui fut donc refusée. Il m'aimait et savait bien que je n'avais pas été consultée : il ne se découragea donc point et se promit de vaincre toutes les résistances. Je dois dire ici que j'avais le plus grand faible pour lui, qu'il ne l'ignorait pas, et que, si je n'avais pas été bien surveillée, il aurait pu m'entraîner à quelque imprudence dont je me serais repentie toute ma vie.

« Cependant ma santé s'altérait, je dépérissais, je n'avais plus de goût à rien. Ma mère le voyait bien, mais elle s'obstinait toujours. Elle n'avait pas une grosse dot à me donner, ses parents à lui n'étaient pas riches, et il était sans place. C'était là, au fond, l'obstacle le plus sérieux. Il le comprit, et, à force

de sollicitations et de démarches, il parvint à entrer comme employé à la préfecture. Ma mère, vaincue, consentit enfin à une union aussi ardemment désirée des deux parts, mais elle exigea que j'allasse faire auparavant un séjour de deux mois à Saint-Preuil, auprès de mon oncle, espérant encore que l'absence et les observations qu'il me ferait ébranleraient ma résolution. Ce fut alors, chère Suzanne, que je te revis, que je te dis tout mon bonheur, sans entrer dans des détails qui n'auraient servi qu'à t'inquiéter. Je te peignis Émilien tel que je le voyais, du reste, et dès que je fus de retour à Bordeaux, les bans furent publiés, et au bout de six semaines j'étais sa femme.

« Mon illusion ne fut pas longue. Je ne tardai pas à appréhender que ma mère n'eût eu que trop raison, et que les prédictions qu'elle m'avait faites ne se réalisassent. Ce n'est pas que mon mari eût pour moi moins d'affection que j'en avais pour lui : non, il me témoignait, au contraire, beaucoup de tendresse, et il y avait des moments où je me croyais la plus heureuse des femmes. Mais enfin l'ensemble de notre vie n'était pas tel que je l'aurais voulu.

« Dès le lendemain de notre mariage, il ne s'était plus gêné du tout avec moi, il s'était mis à me parler comme s'il y avait eu dix ans que nous fussions mariés, et il avait exigé que j'en usasse de même avec lui. Cela répugnait beaucoup à ma délicatesse. Je m'efforçai de le lui faire sentir. Mais comme il n'eut pas l'air de m'entendre, je n'osai insister, de

peur de le désobliger, et je me pliai peu à peu à ses habitudes.

« Sa familiarité dégénéra bien vite en grossièreté. Il me traitait tantôt comme sa servante, tantôt comme sa maîtresse. Il chantait devant moi de vilaines chansons qu'il voulait m'apprendre, disait-il; il se moquait de mes principes, il ne parlait jamais de mes parents qu'avec mépris et des siens qu'avec une absence complète de respect. Sa tenue n'était pas plus convenable que ses discours. Je n'entrerai pas ici dans certains détails que je ne puis me rappeler sans rougir. Toi qui vis dans l'opulence et dans la grandeur, tu ne peux t'imaginer, chère Suzanne, combien les conditions matérielles d'une existence modeste ont d'influence sur les rapports de tous les instants entre mari et femme. Mais je veux pourtant appuyer un peu sur une chose qui te fera comprendre ce que je veux dire.

« L'appartement que nous occupions à Bordeaux n'était pas plus grand que celui-ci. Il se composait de quatre pièces : une cuisine, une salle à manger, un salon où nous ne nous tenions jamais et une chambre à coucher où nous étions sans cesse. J'aurais voulu que cette chambre fût toujours propre et rangée comme celle-ci; mais il n'y avait pas moyen. J'avais de l'ordre, Émilien n'en avait pas, et il se faisait un plaisir puéril de bouleverser mes arrangements. Il laissait traîner sur tous les meubles ses livres, ses papiers, ses pipes, son tabac, ses habits. Je me découragea bien vite. Je perdis peu à peu les

bonnes habitudes qu'on m'avait données, je me négligeai moi-même et apportai une espèce de coquetterie à cette négligence, parce que je m'aperçus qu'Émilien en paraissait bien aise et parce que cela nous épargnait des querelles qui l'entraînaient quelquefois un peu loin, car il est naturellement violent. Ma mère était désolée. Elle accusait mon mari, je me croyais obligée de le défendre. Bref, ma situation n'était pas agréable, et j'étais triste moi-même au fond de l'âme, sans trop m'expliquer pourquoi, lorsque le préfet proposa à Émilien de l'accompagner à Paris.

« Il accepta sur-le-champ, sans me consulter, séduit par l'attrait du changement, et surtout, dit-il, pour me dérober à l'influence pernicieuse de ma famille ; car il attribuait aux conseils de ma mère l'espèce de malaise moral qui régnait dans notre ménage, et qui, en dépit d'une affection mutuelle, nous eût rendus, en se prolongeant, plutôt ennemis qu'époux.

« Il y a un an à peine que nous sommes fixés à Paris, et tu t'étonnes, j'en suis sûre, d'après ce que je te raconte, de te trouver avec moi dans cette chambre simple, mais confortable, de me voir heureuse et confiante, et tu vas t'étonner encore bien davantage si je te dis que mon mari est aujourd'hui aussi bon, aussi complaisant pour moi, qu'il était, il y a un an, sans gêne et brutal. En un mot, il est devenu aussi raisonnable qu'il se montrait inconséquent. A qui sommes-nous redevables d'un changement aussi prompt et aussi inespéré ? Un peu à ce

petit ange qui dort là, à quelques pas de nous, et beaucoup à un ami que nous ne saurons jamais assez aimer, respecter et bénir.

« Mon mari m'avait souvent parlé d'un camarade de collége qu'il aimait par-dessus tous les autres et avec lequel il avait entretenu correspondance pendant longtemps. Cette correspondance avait cessé tout à coup, à la suite de certains avis que le plus sage avait cru devoir donner à l'autre. Émilien reconnaissait pourtant lui-même qu'il se fût bien trouvé de les avoir suivis. Cet ami habitait Paris; j'engageai Émilien à l'aller voir, sans pressentir aucunement l'avantage que j'en devais retirer un our. Émilien fut enchanté de lui; il y retourna plusieurs fois, lui demanda comme une faveur de venir chez nous, et ce fut ainsi que je fis connaissance avec un homme tel que je n'en avais pas encore vu, avec M. Gustave Mireil.

— Gustave Mireil! interrompit Suzanne en tressaillant.

— Oui.

— Le secrétaire de M. Guillaume?

— Lui-même. Tu le connais?

— Moi? non. Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde avant mon mariage, et depuis.... »

La princesse s'arrêta. Elle savait très-bien que sa triomphante rivale, que Mme de Lassy était l'épouse légitime de l'homme dont on lui parlait; mais comme elle n'avait pas encore ouvert son cœur à Marie, elle hésita à lui faire connaître ainsi, sans préparation, la véritable cause de ses chagrins,

et elle s'en applaudit tout bas quelques moments après.

« Je ne m'étonne pas que tu aies cessé de le rencontrer, reprit Mme Delorme qui n'avait point été frappée de l'émotion de son amie, il a tout à fait renoncé au monde ; il préfère aux plus belles fêtes les humbles joies de la famille. Il a une femme charmante....

— Oh ! charmante !... fit Suzanne avec amertume.

— Je ne prétends pas qu'elle soit jolie, poursuivit Mme Delorme interprétant à sa manière la nouvelle interruption de la princesse. Elle est un peu maigre, sans doute, un peu blonde ; mais il y a tant de douceur et tant d'honnêteté dans sa physionomie, elle a un cœur si noble, un esprit si juste et si fin ! Elle se consacre tout entière, comme moi, au bonheur d'élever son enfant. Je m'étonne que tu la connaisses. Son mari ne la conduit nulle part, et ce n'est pas sans peine qu'il a fait une exception en notre faveur. »

La princesse avait enfin compris qu'il ne s'agissait pas de Mme de Lassy, et elle était sur le point d'apprendre à Marie que celle dont elle lui parlait ne pouvait être la femme de Gustave Mireil, puisque Gustave Mireil était l'époux d'une autre, mais elle s'arrêta encore. De quel droit allait-elle enlever à cet homme l'estime et peut-être l'affection de ses amis ? Elle sentit vaguement qu'il y avait là un mystère respectable, et, quoiqu'elle fût surprise que des conseils profitables fussent venus à son amie

d'une pareille source, elle voulut du moins attendre pour parler, que cette dernière se fût expliquée plus clairement à cet égard. Il serait toujours temps de la détromper, si l'erreur où elle était pouvait lui être préjudiciable. La princesse de Valberg savait déjà par expérience qu'il est certaines paroles qu'il faut peser avant de les laisser tomber devant les gens qu'on aime.

Marie, qui s'était levée pour regarder si l'enfant dormait toujours, revint s'asseoir près d'elle, et lui prenant la main, elle continua son récit sans se faire prier et avec l'empressement d'une personne qui n'a plus rien que d'agréable à raconter.

« M. Mireil dut concevoir de moi, dit-elle, une opinion assez désavantageuse. Moi-même, lors de sa première visite, j'éprouvai un mouvement de honte et de mauvaise humeur dont je ne fus pas maîtresse, car je devinais ce qui se passait en lui. Il fut témoin du désordre matériel qui régnait dans notre intérieur, et il attribua à la négligence de la femme ce qui n'était pourtant qu'une conséquence de l'impulsion donnée par le mari. Sa visite ne fut pas longue, mais il eut encore le temps d'apprécier la manière dont nous vivions et le ton sur lequel nous nous parlions l'un à l'autre.

« Il revint plusieurs fois. Nous nous gênâmes de moins en moins avec lui, c'est-à-dire que nous nous montrâmes tout à fait tels que nous étions, et, quoiqu'il en fût chaque fois plus choqué, il se garda de le laisser paraître. Il voulait étudier le mal avant d'y porter remède.

« Un soir qu'il se trouvait seul ici avec mon mari, il aborda franchement la question et lui demanda s'il avait calculé toutes les conséquences du genre de vie qu'il avait adopté. Émilien m'a dit depuis qu'il s'était senti bouleversé de cette brusque entrée en matière, malgré tout le sang-froid qu'y avait mis son interlocuteur. Il se rappelait sans doute certains sermons dont il se reprochait de n'avoir pas tenu compte.

« J'étais sortie ce soir-là, j'étais allée à Saint-Germain l'Auxerrois, me sentant souffrante et éprouvant le besoin de prier. Ils ne m'entendirent pas rentrer. Frappée de la vivacité de la conversation et ayant reconnu la voix de M. Mireil, qui, d'ordinaire, ne parlait pas de ce ton haut et ferme, je m'arrêtai immobile devant la porte et prêtai l'oreille moins par un vain motif de curiosité que par je ne sais quelle soudaine intuition du sujet qui les occupait. Ils échangèrent quelques ripostes entrecoupées un peu confuses pour moi et qui ressemblaient aux derniers éclats d'une longue discussion. Puis M. Mireil, prenant la parole et la gardant d'autorité (chacun des mots qu'il prononça est resté gravé dans ma mémoire, et je puis te les répéter sans peine) :

« — Tu as beau m'objecter, dit-il, que les choses en sont venues à ce point sans qu'il y ait eu de ta faute, que ta femme s'est réglée sur toi, sans que tu aies pris le soin de la rompre à tes habitudes, et qu'enfin le tort, puisque tu conviens qu'il y en a, doit retomber sur tous les deux. Tu t'abuses toi-

même en croyant cela. Je connais ta femme. Il ne m'a pas fallu l'observer beaucoup pour la juger. C'était, lorsque tu l'as épousée, une jeune fille modeste, élevée au sein d'une honnête famille, n'ayant jamais reçu que de bons avis et de bons exemples, et ne demandant qu'à devenir une femme convenable, entre les mains d'un mari qui eût su la rendre propre à ce nouvel emploi. Je sais qu'il y a des femmes dont on ne peut rien faire, et que la bonne volonté, l'amour et la patience de l'homme le plus dévoué échouent en certaines circonstances ; mais ta femme, Dieu merci, n'était point dans ce cas-là. Je le répète, c'était une cire molle que tu pouvais façonner à ta guise. Qu'est-ce que tu en as fait? Tu n'as pas même songé à la responsabilité qui pesait sur toi. Tu as continué de vivre en garçon, sans t'imposer aucune contrainte, et ta femme est devenue ce qu'elle a pu, presque ta servante, tout au plus ta camarade. Je n'admettrais pas, même pour une amitié entre hommes, la manière dont vous vous parlez, le peu d'égards que vous avez l'un pour l'autre, le désordre matériel au milieu duquel vous vivez. Si ta femme n'avait pas d'ordre, c'était à toi de lui en inspirer le goût. Tu y serais parvenu en te gênant un peu. La gêne, ainsi comprise, est la menue monnaie du dévouement. Nous n'avons pas toujours dans la vie l'occasion de déployer de grandes vertus, mais il nous est toujours possible d'en exercer de petites, et je mets au premier rang de celles-ci la dignité de l'homme vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de ceux qui l'entourent. Vous êtes

jeunes, mes amis; la jeunesse et l'amour vous procureront encore par-ci par-là bien des heures douces et charmantes, mais vous vieillirez à votre tour et vous ne conserverez du passé que le souvenir et les habitudes que vous aurez contractées. Ta femme sera déplaisante et acariâtre, tu seras brutal et cynique. Tu as pu remarquer comme moi combien il y a de vieux époux qui se disputent sans cesse, même en présence des étrangers. Dans l'intimité, on va quelquefois plus loin. Où vous arrêterez-vous? Sur une telle pente, quand on s'est laissé glisser jusqu'au milieu, il est fort à craindre qu'on ne roule jusqu'au bas. Mais, cher Émilien, j'oublie un argument plus puissant que tous les autres, et qui, j'en suis sûr, te donnera à réfléchir sérieusement. Tu es à la veille de devenir père; il y aura bientôt un berceau dans cette chambre. Quelles impressions ton enfant recevra-t-il en ouvrant au jour les yeux du corps et ceux de l'esprit? Quelles idées, quels sentiments lui viendront, et quels mots balbutiera-t-il? Songez-y bien, les premières impressions sont les plus fortes; les premières idées conçues, les premiers sentiments éprouvés donnent, pour ainsi dire, une forme à l'âme, et quelquefois toute la vie morale d'un homme est en germe dans les deux ou trois premières années de son existence.

« — Tu as raison peut-être, dit alors mon mari qui avait écouté son ami sans essayer une seule fois de l'interrompre. Par malheur, ce qui est facile à dire est moins facile à faire. C'est tout simplement une révolution avec une restauration que tu me

proposes. Mais Marie ne rentre pas, ajouta-t-il d'un air inquiet : il commence à faire nuit; si tu veux, nous irons au-devant d'elle. »

« Je m'éloignai vivement de la porte, où j'étais restée sous le coup d'une profonde émotion, je fis un peu de bruit dans l'antichambre et j'entendis mon mari qui disait :

« — Ah! la voilà enfin! Elle aura été à l'église. »

« J'entrai dans la chambre et souhaitai le bonsoir à M. Mireil le plus naturellement qu'il me fut possible. Il ne resta que quelques instants. Émilien le prévint qu'il ne le reconduirait point parce que j'étais souffrante et qu'il ne voulait pas me laisser seule.

« Dès que M. Mireil se fut retiré, Émilien commença par me dire qu'il n'aimait pas les prêcheurs, les sermonneurs, les gens qui se mêlaient de donner des avis qu'on ne leur demandait pas. Il finit peu à peu par me raconter en détail la discussion qu'il avait eue avec son ami, et dont ce que j'avais entendu n'était que le résumé. Il entra même dans des développements que je crois inutile de te rapporter. On sentait que les réflexions de M. Mireil l'avaient frappé, et que c'était parce qu'il en comprenait la justesse, qu'il était de si mauvaise humeur contre lui.

« — Il prétend, par exemple, que je ne t'aime pas, s'écria-t-il avec violence. Tu sais bien que je t'aime, n'est-ce pas? et que, pour toi, s'il le fallait, je me ferais couper un bras ou une jambe.

« — Oui, j'en suis sûre, lui répondis-je; mais tu

conviendras qu'il n'en peut pas être aussi sûr que moi. Tu n'as jamais rien fait, ni rien dit qui ait pu le lui faire supposer. Ta conduite envers moi....

« — Ma conduite! ma conduite! il y a dix-huit mois que nous sommes mariés : je ne puis pas toujours être à tes pieds comme un amoureux.

« — Non, assurément, mais il y a certains égards....

« — Voilà les égards à présent! Oh! j'aurais bien parié d'avance que tu serais de son avis.

« — Ne crie pas si fort, repris-je, je ne me sens pas à mon aise. Mais, je le répète, il y a certains égards que tu pourrais avoir pour moi. N'allons pas plus loin qu'hier. J'avais besoin de la potiche qui est sur notre armoire à glace; je te l'ai demandée, et, comme tu étais couché sur le lit et occupé à fumer, tu m'as répondu : « Prends-la toi-même. » Eh bien! j'ai dû lever les bras, et cela m'a fait mal.

« — Vrai? fit-il aussitôt avec émotion en m'attirant à lui. Je suis un goujat, un misérable, j'en conviens à présent, et Gustave a raison, et il faut que je change de système. Mais je désespère d'y parvenir, et c'est ce qui me rend furieux! »

« J'essayai de l'apaiser, mais j'y eus beaucoup de peine. Il arpentait la chambre d'un pas retentissant et se frappait le front en murmurant des mots sans suite ou en proférant des jurements auxquels je n'étais que trop habituée. Quand il fut un peu calmé et qu'il se fut assis, car je lui avais fait enfin comprendre que l'agitation où je le voyais me donnait la fièvre, je lui dis :

« — Toutes les observations que ton ami t'a faites ne sont que trop justes, et lui ont été inspirées par l'intérêt sincère qu'il nous porte. Ma mère me les avait faites avant lui, d'une autre façon sans doute, mais au fond c'est la même chose. Je n'ai pas voulu écouter ma mère, j'ai résisté à ses larmes, j'ai préféré me régler en tout sur toi, me faire en tout semblable à toi : c'était un excès de tendresse dont tu n'aurais pas dû me savoir gré et dont je commence à me repentir. En luttant un peu contre toi, je t'aurais facilement amené à te régler sur moi, ce qui eût mieux valu. Depuis que j'ai quitté Bordeaux, depuis que je suis seule avec toi loin de ma famille, j'ai réfléchi, j'ai reconnu la justesse de tout ce que disait ma mère, et je me reproche chaque jour tout bas le chagrin que mon aveuglement lui a causé. Aujourd'hui je voudrais la voir, la consulter, m'éclairer de son expérience au sujet du cher petit être que nous attendons. Je n'aurais pas osé t'en parler ce matin, mais ce soir tout est changé. Elle viendra, tu le lui demanderas toi-même dans une lettre bien affectueuse. Ne tourne pas la tête pour me refuser. Il le faut, Émilien. Tu ne m'as déjà que trop appris à moins chérir, à moins respecter ma mère, à traiter enfin mes parents comme tu traites les tiens. Songe que notre enfant peut les venger un jour, et qu'il sera peut-être pour nous ce que nous avons été pour eux!

« — C'est vrai, murmura-t-il avec un mouvement d'effroi qu'il ne put dissimuler, c'est vrai! J'ai été bien coupable, mais c'est que je n'avais ja-

mais trop réfléchi à tout cela. Je vivais sans penser, comme une brute. Il faut une réforme radicale. Il faut nous observer, il faut nous maîtriser, comme dit Gustave. Mais comment nous y prendre? Que faire? Il me semblera toujours que nous jouons la comédie.

« — Qu'importe, lui dis-je en l'embrassant, qu'importe si les rôles sont beaux et si le dénoûment est heureux! »

« C'est à partir de cette soirée, ma chère Suzanne, que mon vrai bonheur a commencé. Dès le lendemain, je fis mettre en ordre mon appartement. Je n'eus pas de peine à reprendre des habitudes que je n'avais pas encore complétement perdues, et je fus étonnée de l'empire qu'Émilien eut aussitôt sur lui-même et de la façon dont il observa les nouvelles lois que nous nous étions posées. Ma mère arriva, qui fut ravie de nous trouver en si bonne intelligence. Mon mari eut pour elle toutes sortes d'attentions qui la surprirent beaucoup et qui me le rendirent plus cher. Enfin notre enfant vint au monde. C'était un fils! Je crus qu'Émilien en deviendrait fou de joie. Depuis lors, ce n'est plus le même homme; il gagne chaque jour quelque nouvelle qualité, quelque nouvelle vertu, il ne sait qu'imaginer pour m'alléger mes devoirs de mère. Ne va pas croire pour cela que notre bonheur soit sans nuages; avec sa nature vive, Émilien retombe quelquefois en faute : on n'échappe pas ainsi sans retour à son passé. Mais quand les choses vont trop loin, je n'ai qu'à lui montrer ce berceau, il se

calme comme par enchantement, me demande pardon et me serre dans ses bras.

« Nous rendons grâces tous les jours de notre sort à M. Gustave Mireil, car il a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour nous redresser et nous améliorer. Nous le voyons très-fréquemment. Je l'ai remercié moi-même de l'immense service qu'il nous a rendu, je lui ai demandé de nouveaux conseils; nous ne faisons presque plus rien sans le consulter. Son cœur est aussi bon et aussi tendre que son esprit est vaste et élevé. J'avais été d'abord quelque peu tenue en respect par sa froideur apparente, mais je m'y suis accoutumée, et maintenant je sens la chaleur intérieure sous la glace du dehors. Je me suis liée avec sa femme. Je t'ai dit combien elle est douce et aimable, dans quel bon accord ils vivent, et comme ils semblent faits l'un pour l'autre. Il est impossible de trouver deux êtres mieux assortis. Cependant, quoiqu'ils soient heureux et qu'ils comprennent leur bonheur, ils ont une secrète disposition à la mélancolie, et je les ai quelquefois surpris à échanger un regard mouillé de larmes après avoir embrassé leur belle petite fille. C'est qu'apparemment ils ont le bonheur triste, tandis qu'Émilien et moi nous avons le bonheur gai. »

La princesse avait écouté ces confidences avec une attention soutenue, et quand Mme Delorme eut fini, elle lui adressa encore bien des questions et lui demanda bien des détails. Il semblait qu'elle trouvât de vagues rapports entre son propre sort et celui de son amie, et qu'elle cherchât des leçons

pour elle-même dans l'expérience d'une autre. Mme Delorme qui, de son côté, était curieuse d'apprendre ce qui était arrivé à Suzanne, lui rappela que c'était maintenant à elle de parler. Mais Suzanne avait à peine commencé que M. Delorme rentra. Il fut tout interdit de trouver une si belle dame installée chez lui, plus interdit encore quand on lui eut nommé la princesse de Valberg. Celle-ci le considéra avec intérêt. C'était un homme de moyenne taille, d'une constitution robuste et dont la physionomie un peu dure, quoique agréable, avait toute la vivacité méridionale. Les premières phrases de politesse échangées, Suzanne jugea qu'il était temps qu'elle se retirât, et, après avoir embrassé l'enfant qui venait enfin de se réveiller, et qu'elle proclama beau comme les anges, ce qui, par parenthèse, lui concilia aussitôt toutes les sympathies du père, elle prit congé du jeune ménage et dit tout bas, en sortant, à l'oreille de Marie :

« A demain, après la messe, à Saint-Germain l'Auxerrois. »

XII

LA ROBE BRULÉE.

Mme Delorme fut exacte au rendez-vous. Après avoir prié à côté l'une de l'autre comme elles l'avaient fait bien des fois aux beaux jours de leur enfance, les deux amies sortirent de l'église, montèrent en voiture, et la princesse donna l'ordre de revenir à l'hôtel dont elle voulait faire les honneurs à sa compagne. Marie se récria de surprise et d'admiration à la vue de toutes ces splendeurs. Elle en félicitait vivement Suzanne, lorsque, s'apercevant que celle-ci avait des larmes dans les yeux, elle oublia tout le reste pour réclamer les confidences qui lui avaient été promises en échange des siennes.

La princesse l'emmena dans son boudoir, ce boudoir si cher autrefois et plein encore de si doux souvenirs, et la faisant asseoir à côté d'elle, à la place même qu'Amédée avait si souvent occupée, et lui serrant fortement la main :

« Ma porte est défendue, nous pourrons bavarder

à notre aise, dit-elle avec un sourire triste ; il n'y a pas de danger que le prince vienne nous interrompre comme hier ton mari ! »

Elle commença alors le récit du bonheur réel qu'elle avait goûté pendant plus de deux ans, car, à cette distance, elle ne songeait plus aux premiers nuages qui avaient troublé le ciel, les détails sombres disparaissaient dans l'ensemble lumineux de ces deux années. Elle peignit Amédée comme le plus charmant des hommes, mais aussi comme le plus terrible. Une femme indigne (elle ne voulut pas nommer Mme de Lassy par égard pour Gustave Mireil), une coquette éhontée s'était jetée entre eux; l'épouse avait vaincu une fois, mais la maîtresse avait fini par l'emporter. Et maintenant le prince n'avait plus même pour sa femme une ombre d'affection ; ils vivaient ensemble sous le même toit, mais ils étaient devenus étrangers l'un à l'autre, ils ne se parlaient plus, ils ne se voyaient plus. A ce point du récit les larmes que Suzanne retenait s'échappèrent avec abondance. Elle fut tentée, contrairement à ce qu'elle s'était juré à elle-même, de raconter tout au long à son amie l'injure suprême, l'injure mortelle que le prince lui avait faite en la laissant libre de faillir à son tour, en lui accordant la réciprocité de l'outrage! Mais elle craignit de se dégrader elle-même aux yeux de Marie, et elle garda au fond de son cœur ce souvenir qui la brûlait.

Mme Delorme, malgré toute la sympathie que lui inspirait Suzanne, trouva peu de consolation à donner à des douleurs qu'elle comprenait sans

doute, mais qui se compliquaient d'un isolement où elle ne concevait pas qu'un mari pût tenir sa femme. En effet, il lui semblait que, lorsqu'on vivait dans la même maison, on devait au moins se rencontrer plusieurs fois par jour, et qu'il était facile, par conséquent, de s'acheminer vers un rapprochement. Elle ignorait jusqu'à quel point la fortune et le rang changent les conditions de la vie conjugale, quelles entraves ils imposent d'un côté, quelles commodités ils procurent de l'autre. Puis il lui semblait aussi que, si son mari à elle l'avait trompée, si elle en avait eu la preuve, elle n'eût pu demeurer avec lui et se fût réfugiée auprès de sa mère. Mais elle se garda bien d'émettre cette idée; elle avait deviné, à quelques mots échappés à Suzanne, que Mme d'Aimery n'était point en position de protéger sa fille, et, au lieu de chercher avec elle un remède sérieux à ses maux, elle se borna à lui prodiguer de tendres caresses et de vagues paroles d'encouragement et d'espoir. Le terrain sur lequel elle marchait ne lui était pas assez familier pour qu'elle hasardât un conseil sur la direction à suivre.

Les deux amies se séparèrent donc enchantées l'une de l'autre comme la veille, toujours heureuses de s'être retrouvées, la grande dame enviant le sort de l'humble bourgeoise, l'humble bourgeoise plaignant de tout son cœur le malheur de la grande dame, mais celle-ci mécontente, au fond, de ne s'être livrée qu'à demi, et triste de n'avoir pu obtenir de celle-là les impressions sincères, la sympathie expansive, enfin le secours moral qu'elle en attendait.

La princesse retourna plusieurs fois chez Mme Delorme, puis elle s'abstint tout à coup d'y aller, de peur d'y rencontrer Gustave Mireil. Ce ne fut pourtant là qu'un prétexte. Elle n'avait pas tardé, en effet, à se trouver dépaysée dans cet intérieur bourgeois; elle avait mesuré, malgré elle, la distance qui la séparait de Mme Delorme, et elle avait été forcée de reconnaître que, pour le charme des relations régulières, il ne suffit pas d'être lié par la sympathie, qu'il faut l'être encore par l'éducation, par les habitudes, par les goûts, et même par les préjugés. Le bonheur de son amie perdit bientôt à ses yeux tout son prestige; M. Delorme, tout réformé qu'il était, lui parut grossier, ou, du moins, dépourvu de distinction naturelle; il n'y eut pas jusqu'à l'enfant qui, par ses cris, par ses pleurs, par les soins qu'il exigeait sans cesse, ne finît aussi par lui déplaire. L'instinct maternel sommeillait encore dans le cœur de Suzanne.

D'ailleurs, depuis quelques jours, une révolution s'opérait en elle: des désirs bizarres l'agitaient, des idées qui ne lui étaient jamais venues auparavant s'emparaient d'elle et la plongeaient en d'étranges rêveries. Ce n'étaient plus les tableaux calmes de la vie intime qu'il lui fallait, c'étaient les tableaux animés du monde; ce n'était plus à Dieu, dans les églises, qu'elle allait demander la résignation et la force d'âme, c'était auprès de jeunes femmes comme elle, dans les salons les plus brillants de Paris, qu'elle allait chercher la distraction, le plaisir et des émotions inconnues.

Le prince ne la conduisant plus nulle part, elle reparut avec sa mère dans les soirées et dans les bals. Le monde fut ravi de la revoir; on l'accueillit comme une jeune reine qui rentre dans ses États, on s'empressa autour d'elle, on la combla d'hommages. Ces hommages lui répugnaient et lui souriaient en même temps. Tout en pensant plus que jamais à son mari, tout en sentant grandir encore son amour pour lui en proportion même de l'indifférence croissante qu'il lui témoignait, elle s'enivrait des regards attachés sur elle, frémissait au contact d'une main qui touchait la sienne et s'abandonnait avec volupté au rapide tournoiement de la valse. Chacun des hommes qu'elle voyait lui déplaisait personnellement, mais en masse ils exerçaient sur elle une espèce de fascination. C'est qu'il ne lui suffisait plus d'aimer sans partage un ingrat, c'est qu'elle avait besoin d'être aimée comme elle l'avait été d'abord, c'est que son cœur de vingt ans se révoltait contre l'injurieux délaissement auquel elle était condamnée. Trop fière pour faire au prince la moindre avance, elle jetait autour d'elle des regards égarés, elle attendait, elle voulait.... Elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voulait, mais son âme s'élançait d'une aile hardie vers les séduisantes régions de la chimère. Sa soif était ardente; le fruit défendu était là qui tentait sa main. Défendu? Que dis-je! Ne lui avait-on pas permis de le cueillir, et n'était-elle pas, après tout, trop scrupuleuse ? Elle entendait de tous côtés exalter l'amour, elle voyait l'indulgence du monde

pour les faiblesses transparentes de certaines femmes, elle était sûre d'avance de l'impunité. Épuisée d'une lutte vaine, d'une résistance sans objet, elle aspirait à appuyer son front brûlant contre un cœur qui ne battrait que pour elle et où elle pourrait puiser peut-être le calme qu'elle avait perdu. Oh! si, parmi tous ces hommes qui tourbillonnaient devant ses yeux, elle en distinguait un qui ne lui parût point ridicule, qui l'aimât véritablement, qu'elle pût essayer d'aimer!... A peine rentrée chez elle, lorsque ces idées lui revenaient en tête, elle pâlissait de honte, tombait à genoux et demandait à Dieu avec larmes qu'il mît fin à ce supplice et qu'il lui rendît la tendresse de son mari. Mais le lendemain la fièvre la reprenait, elle ne songeait tout le jour qu'à sa toilette, et, le soir, elle courait se mêler à la foule indifférente, rechercher les mêmes émotions et s'exposer aux mêmes dangers.

Une grande fête devait avoir lieu, un de ces bals monstres qui réunissent les diverses sociétés de Paris et qui confondent quelquefois ce qu'on a l'habitude de séparer ailleurs. Suzanne avait appris indirectement que Mme de Lassy était parvenue à s'y faire engager, et, bien qu'elle évitât ordinairement Mme de Lassy, obéissant cette fois à je ne sais quel caprice de femme, elle résolut de s'y rendre aussi. Cette résolution contraria beaucoup le prince. Quoiqu'il eût tout à fait renoncé au monde, il avait promis à Elina de se trouver à cette fête et il ne put se dissimuler qu'il serait singulier de voir la

femme et le mari arriver chacun de son côté. Ils n'étaient point brouillés officiellement, ils habitaient toujours le même hôtel : il était au moins inutile de constater ainsi la rupture de leurs rapports intimes. Bref, pour trancher la difficulté, il fit proposer à sa femme de l'accompagner.

Suzanne accepta cette proposition inattendue avec un transport de joie. Elle fit mander aussitôt sa tailleuse pour s'entendre avec elle sur la confection d'une robe unique, d'une de ces robes qui font époque et qui causent moins de plaisir à celles qui les portent qu'elles n'inspirent d'envie à celles qui les voient. La tailleuse avait du génie : elle réalisa un vrai chef-d'œuvre. Voilà tout ce que je veux dire de la robe, laissant le reste à l'imagination de mes lectrices et me bornant à ajouter que Suzanne se promit bien de joindre aux fleurs et à la dentelle les diamants qu'Amédée lui avait donnés lors de son mariage et qui étaient les plus beaux de Paris.

Le fameux soir venu, le prince fut exact au rendez-vous. C'était la première fois qu'il remettait le pied dans la chambre nuptiale depuis la scène violente dont le jeune René de Soyaucourt avait été la cause ou le prétexte ; et Suzanne éprouvait une émotion qu'il est facile de concevoir. Son mari s'arrêta devant elle comme ébloui.

« Vous êtes superbe, madame, lui dit-il au bout d'un instant.

— Vous m'accompagnez si rarement à présent, répondit-elle, que j'ai voulu vous faire honneur. »

Il n'eut pas l'air d'avoir entendu, et se laissa

tomber dans un fauteuil comme pour attendre qu'elle fût prête. Elle prit bien vite ses gants, son éventail, et, comme elle se tournait vers lui en silence, il se leva pour lui offrir le bras. Dès qu'ils furent montés en voiture, il dit qu'elle avait eu tort de lui faire un reproche indirect devant ses femmes (ses femmes étaient encore là, en effet, lorsqu'elle lui avait répondu), et il ajouta que les gens qui savent vivre ne se donnent jamais en spectacle. La pauvre Suzanne fut si consternée de ce nouveau grief allégué contre elle, qu'elle ne trouva pas une parole pour se défendre, et, la distance étant fort courte de l'hôtel à l'endroit où ils se rendaient, ils étaient arrivés avant qu'elle eût pu aborder un autre sujet.

« Puis-je compter sur vous pour me reconduire, lui demanda-t-elle timidement en descendant de voiture.

— Je n'avais pas trop songé au retour, répondit-il avec contrainte. Comment faites-vous pour vous retirer lorsque je ne suis pas là?

— Je me retire seule ou avec ma mère.

— Votre mère sera sans doute à ce bal.

— Je ne crois pas.

— Eh bien, si vous avez absolument besoin de moi, je serai à vos ordres. »

Ils entrèrent. Les vastes salons du palais où se donnait la fête étaient déjà pleins d'habits noirs, d'uniformes de toute espèce, de toilettes plus éclatantes les unes que les autres. Les yeux éblouis et charmés ne savaient où se fixer. Mais dès que Suzanne

parut, tous les regards volèrent à elle, un murmure d'admiration courut de bouche en bouche; on se la montra, on répéta son nom à voix basse, on se précipita sur ses pas pour mieux la voir. Toutes les autres furent oubliées en un moment. Ainsi la reine des nuits, se dégageant soudain d'un nuage, fait pâlir les milliers d'étoiles qui brillaient au ciel en son absence.

Le prince, tout mari qu'il était, ne put s'empêcher d'être flatté de ce triomphe, et il promena sa femme à travers les salons plus longtemps qu'il ne l'aurait fait, à coup sûr, si elle eût été moins belle et moins admirée.

Cependant, ayant avisé un groupe de gens connus, Mme de la Mornais et ses deux filles avec le vicomte de Nancey, il les aborda et engagea Suzanne à s'asseoir; puis, profitant des compliments qu'échangeaient les dames, il disparut dans la foule. Suzanne ne prêta plus alors qu'une oreille distraite aux phrases banales de Mme de la Mornais et à toutes les jolies choses que débitait le vicomte, mais elle jeta avidement les yeux sur les couples qui passaient et repassaient devant elle au bruit de l'orchestre. Elle cherchait son mari, elle cherchait sa rivale. Tout à coup elle se troubla : elle avait aperçu, dans l'embrasure d'une fenêtre, le jeune René de Soyaucourt qui était venu seul à ce bal et qui la contemplait de loin et n'osait approcher pour la saluer. Leurs regards s'étaient croisés. Le timide amoureux, dont la passion avait résisté aux incompréhensibles rigueurs qui avaient

si brusquement succédé aux premiers encouragements, rougit, pâlit et s'éloigna.

Suzanne n'avait pas l'intention de danser, elle avait déjà refusé plusieurs cavaliers, mais elle comprit qu'en restant toujours à la même place, elle avait moins de chance d'entrevoir Mme de Lassy, et elle eût accepté l'invitation de René, s'il se fût enhardi jusqu'à lui en faire une. Elle n'eut, du reste, qu'un mot à dire. Le vicomte de Nancey le saisit au passage et sollicita la faveur d'un tour de valse, quoiqu'au début de la soirée il eût fait la sourde oreille au même désir exprimé beaucoup plus nettement par la comtesse d'Heudicourt qui était aussi à ce bal, et qui valsait maintenant avec rage sous prétexte que la valse faisait maigrir.

Le vicomte, tout triomphant d'avoir à son bras la reine de la fête, l'emmena dans le salon principal, où les danseurs et les spectateurs étaient plus nombreux, et la princesse put plonger à loisir son œil curieux parmi ces flots de dentelle et de soie. Elle ne découvrit rien. Ils firent le tour du salon : rien encore. Le prince et Mme de Lassy avaient-ils déjà quitté le bal, ou aimaient-ils mieux s'entretenir plus librement dans quelque salle éloignée?

Les dernières mesures se faisaient entendre, Suzanne s'abandonnait triste et découragée aux bras de son cavalier, lorsque soudain elle pousse un cri, un cri étouffé, et s'arrête. Son épaule vient d'être effleurée par le bracelet d'une danseuse. Elle se retourne. Qui voit-elle? Mme de Lassy dans les bras du prince, Mme de Lassy qui s'arrête elle-même

comme pour adresser un mot d'excuse à celle qu'elle vient de toucher en passant! Elles se reconnaissent, se mesurent du regard. Cependant Elina, payant d'audace, redouble d'excuses polies et affecte de parler à la princesse comme à une personne de sa connaissance intime. Mais celle-ci, sans prononcer un mot, détourne fièrement la tête, entraîne son cavalier et laisse son impudente rivale frémissante et comme écrasée sous le poids de ce silence.

Oh! si en ce moment le prince a des yeux, si la passion ne l'aveugle pas, s'il peut être juge impartial entre ces deux femmes, la cause de Suzanne est gagnée, son triomphe est complet, car, non-seulement elle est la plus belle, mais elle a revêtu sa beauté d'un éclat suprême, de cet éclat que le contact du vice communique à la vertu indignée!

On se range pour lui livrer passage. Quelques personnes seulement ont été témoins de cette scène rapide, deux ou trois à peine en ont compris la véritable signification. C'est assez, la nouvelle circule, et, quand la princesse parvient enfin à regagner sa place, la comtesse d'Heudicourt est déjà au courant de tout. Elle est enchantée, cette chère comtesse, quoiqu'elle soit l'intime amie de Mme de Lassy, elle est enchantée que celle-ci ait reçu un petit affront public. Depuis qu'elle engraisse, elle aime à parler morale, et dit plus que jamais qu'il faut respecter les usages reçus. Elle accourt donc auprès de Suzanne, s'assied à côté d'elle, la complimente sur son succès, et.... Qu'y a-t-il encore? Pourquoi

ces regards d'effroi fixés sur les deux femmes? Pourquoi ces cris? La comtesse voit le danger la première, et s'enfuit; Suzanne, restée seule, cherche en vain la cause de l'agitation générale.

« Le feu ! le feu ! » lui crie-t-on de toutes parts, et elle se voit entourée de flammes.

Éperdue, elle se lève; la terreur paralyse ses forces: elle chancelle et tombe. Alors, dans le cercle vide qui s'est fait autour d'elle en un clin d'œil, un homme se précipite, se jette sur elle, étreint les flammes, les étouffe, arrache de ses mains les lambeaux brûlants, et, quelques cavaliers ôtant vivement leurs habits et les accumulant sur la victime, l'élément terrible se trouve aussitôt comprimé et vaincu.

Tout cela, bien entendu, a été l'affaire d'une minute. Suzanne est sauvée, le feu n'a pas même atteint le corsage, les bras aussi ont été épargnés. Mais quel est celui qui s'est exposé pour elle avec un dévouement si impétueux, quel est celui qui a osé l'enlacer de ses bras, la couvrir de son corps, prendre la moitié du péril qu'elle courait? Est-ce René de Soyaucourt? Le hasard a-t-il ménagé cette revanche à l'amoureux si impitoyablement éconduit? Non, si René eût été là, il aurait fait ce qu'un autre vient de faire, il aurait risqué sa vie avec joie pour préserver celle de Suzanne; mais il était loin, à l'autre extrémité du bal, séparé d'elle par deux ou trois mille personnes. Qui est-ce donc? Le prince? Non, car le voici qui accourt et qui s'élance vers Suzanne revenue enfin à elle et commençant à se rendre

compte du supplice horrible auquel elle vient d'échapper. Quant à son sauveur, il a disparu. On l'a vu sortir précipitamment; il avait les mains et le visage brûlés, et ceux qui se trouvaient là n'ont pu le reconnaître.... Je me trompe, une seule personne, la comtesse d'Heudicourt, l'a reconnu, et elle le nomme tout bas au prince qui tressaille et qui témoigne une surprise ironique. Mais il prend lui-même sa femme dans ses bras, l'emporte dans une chambre solitaire, et l'on sent, aux soins tendres qu'il lui prodigue, qu'il n'a jamais cessé de l'aimer.

Un médecin arrive : il n'y a rien de grave, on en sera quitte pour la peur.

Bientôt la princesse, enveloppée dans son grand burnous et s'appuyant sur Amédée, se sent assez forte pour remonter en voiture, et les chevaux l'emportent au galop vers l'hôtel.

« Je ne m'explique pas du tout comment la chose est arrivée, dit-elle en cherchant à rassembler ses idées. Je causais avec ma voisine, lorsqu'elle me quitte brusquement et j'entends crier au feu avant de rien sentir moi-même !

— Il paraît, lui répond le prince, qu'une bougie a mis le feu à votre robe. Je n'ai pu obtenir, du reste, que des renseignements assez vagues.

— Cela n'importe guère maintenant ; mais ce qui importe beaucoup, c'est de savoir le nom de mon sauveur qui a dû être atteint lui-même plus sérieusement que moi.

— Je le connais, ce nom.

— En vérité ! vous avez pu le remercier ?...

— Pas encore. Mais je vous avoue que j'aurais préféré entendre tout autre nom que celui-là. J'aurais préféré même que ce fût René de Soyaucourt.

— Monsieur !...

— Pardon. Je ne voulais pas vous offenser. Mais c'est qu'il y a des gens auxquels il est particulièrement désagréable de devoir un service. Puis, je m'y perds, s'il faut être franc. Je ne croyais pas le personnage capable d'un dévouement désintéressé. Il a l'habitude de calculer les risques et périls, et il ne s'aventure que lorsqu'il voit un profit quelconque à réaliser. En un mot, ce n'est point du tout un héros de roman, c'est un homme d'affaires, c'est M. Isidore Leblond.

— Quoi ! c'est M. Isidore Leblond ?...

— Lui-même.

— Je devine, reprend Suzanne avec cette ironie froide dont son mari ne lui a donné que trop d'exemples, je devine ce qui se passe au fond de votre âme : vous avez enlevé à M. Leblond le cœur de sa maîtresse, et il vous coûte de lui devoir la vie de votre femme. »

Le prince se tait. Le rouge de la colère lui est monté au visage, mais il se tait, craignant sans doute, dans l'état où est Suzanne, de déterminer, en parlant, quelque crise nerveuse.

On arrive à l'hôtel. Il l'escorte jusqu'à sa chambre et lui demande avec intérêt, mais en tremblant un peu, comment elle se trouve.

« Merci, répond-elle avec un calme ému, je ne

souffre presque plus; mais j'ai la tête brisée et j'ai besoin de repos. »

Et comme elle lui fait de la main un signe d'adieu, il saisit cette main qu'il serre en s'inclinant, et sur laquelle il dépose un baiser fiévreux.

Une demi-heure après, il revint encore s'informer d'elle. La femme de chambre le rassura, puis alla, sur son ordre, prévenir Suzanne; mais Suzanne ayant répondu qu'elle désirait être seule, on entendit, au bout de quelques minutes, une voiture rouler dans la cour et sortir bruyamment de l'hôtel.

Ce qui se passa cette nuit-là dans le cœur de la princesse de Valberg, qui pourrait le dire, qui pourrait se flatter de reproduire les mille nuances des sentiments divers qui s'y combattaient? Elle avait été profondément humiliée de sa rencontre avec Elina, quoiqu'elle eût cherché cette rencontre, et pourtant elle en voulait moins à cette femme qu'au prince lui-même. Qu'avait-elle donc de nouveau à lui reprocher? Rien, sans doute. Mais la tendresse de Suzanne pour son mari était parvenue à un point où elle eût pu aisément se convertir en haine. Les soins qu'il lui avait prodigués après l'accident ne l'avaient point touchée; au contraire, elle avait éprouvé un froissement douloureux en pensant qu'il fallait qu'elle fût en quelque sorte en danger pour que son mari revînt à elle. Puis elle avait été révoltée des plaisanteries qu'il s'était permises, dans un tel moment, sur celui qui l'avait sauvée, et de l'injurieuse allusion qu'il avait faite à la passion du jeune René. Elle le vit alors

sous un aspect tout nouveau, ce blond et timide jeune homme; elle se rappela les regards si pleins d'amour et de tristesse qu'il avait fixés sur elle au bal, elle pensa qu'il ne l'avait fuie que parce qu'il l'aimait. Mais l'aimait-il réellement? Quelle preuve sérieuse en avait-elle? Oh! l'homme qui l'aimait d'un amour dont elle ne pouvait douter, c'était celui qui s'était dévoué pour elle, qui s'était exposé pour la sauver, et dont elle avait senti, au milieu des flammes, l'étreinte passionnée et convulsive! Il n'avait pas pour lui sans doute l'éclat du nom, la grâce du visage, la distinction des manières. Qu'importe! il l'aimait. L'amour mutuel, l'amour partagé, voilà ce qu'elle appelait maintenant de toute l'ardeur de ses vœux, de toutes les forces de son âme! Et au milieu de ce flux de pensées, des paroles incohérentes, des cris étouffés lui échappaient. Ses femmes accoururent. Une fièvre ardente s'était déclarée. On alla aussitôt prévenir le prince; mais il n'était plus à l'hôtel, et on dut se contenter d'envoyer chercher le médecin.

Cependant Isidore Leblond (c'était bien Isidore Leblond qui avait été le héros de l'aventure), après avoir reçu les soins d'un habile praticien de ses amis qui se trouvait au bal, s'était fait reconduire chez lui dans un état beaucoup plus grave que celui de Suzanne. Il avait eu le visage et les mains brûlés, mais c'était surtout la main droite qui avait souffert : elle ne formait qu'une plaie, et il était à craindre qu'on ne fût obligé d'en venir à une fâcheuse extrémité. Son ami le pansa lui-même et ne

voulut pas le quitter de la nuit, redoutant quelque complication. Mais la forte constitution d'Isidore résista à ce rude assaut, et, quoique les douleurs fussent très-vives, il demeura calme, et vers le matin il finit même par s'endormir.

Quelques personnes se présentèrent pour s'informer de l'état où il se trouvait, entre autres le prince de Valberg qui lui laissa une carte. Isidore, quand on la lui mit sous les yeux, sourit de ce sourire fin et sceptique qui lui était particulier.

Il fut encore honoré dans la matinée d'une autre visite fort inattendue et qu'il n'eût pas reçue, à coup sûr, si le docteur n'eût été forcé de le quitter un moment.

La comtesse d'Heudicourt, ne voulant s'en rapporter qu'à elle-même pour juger de la situation de ce cher Isidore, poussée en même temps par le démon féminin de la curiosité, prit une voiture vers midi, et se fit conduire à l'hôtel Leblond dont elle connaissait le chemin, car elle avait eu plus d'une fois recours à la bourse de l'obligeant financier. D'ailleurs, quoiqu'elle parlât souvent du respect qu'il faut avoir pour les convenances, elle se mettait sans peine au-dessus de tout, lorsque le cas l'exigeait, et elle était réellement au-dessus de tout, c'est-à-dire qu'elle n'avait plus rien à perdre ni à gagner dans l'opinion du monde qui ne la tolérait que par un excès d'indulgence dont elle avait, certes, le droit d'être fière. Elle força la porte, dit aux domestiques que leur maître serait enchanté de la voir, qu'elle ne resterait qu'une minute, et que

ce qu'elle avait à lui communiquer était de la dernière importance et avait trait au déplorable accident dont il avait été victime.

« Eh bien! mon pauvre ami, dit-elle au patient quand celui-ci se fut bien assuré qu'il n'était pas dupe d'un mauvais rêve, eh bien! nous sommes donc un héros, un généreux, un homme unique en notre espèce, l'honneur de la finance moderne? Dans quel état le voilà, le malheureux! Cela fend le cœur. Par bonheur encore, vous avez la moitié du visage intacte. Mais les mains, ces pauvres mains! Oh! c'est affreux. Il n'y a qu'un cri dans tout Paris pour vous admirer. Vous êtes le lion du jour. Peste! comme vous y allez! Si je ne vous avais vu, je dirais qu'on brode. Mais vous êtes un sournois, mon bon; vous ne m'aviez pas dit que vous étiez toujours amoureux fou de la petite princesse.

— Qu'est-ce que vous me chantez là? s'écria Isidore qui ne pouvait pourtant parler sans de vives douleurs. Je ne suis amoureux de personne: ce que j'ai fait pour la princesse, je l'aurais fait pour la première venue, pour vous ou pour Margot, par humanité, par premier mouvement, que sais-je?... A propos, comment est-elle?

— Suzanne? mais à merveille. Une jambe à peine effleurée, quelques brûlures insignifiantes. Vous avez vaincu, étouffé le monstre avant qu'il ait pu seulement mordre ce beau corps. Comme vous l'étreigniez! Quelle passion! quelle force! Parole d'honneur! la scène était superbe. « Il n'y a que l'amour qui soit capable d'un tel miracle, » répétait-on de tous cô-

tés. Allons, allons, mon bon, ne vous fâchez pas, je ne veux pas vous faire de la peine. Mais enfin personne n'ignore que vous avez demandé Mlle d'Aimery en mariage, que vous l'aimiez passionnément, et tout le monde a pu voir hier, comme moi, à quel point vous l'aimez encore. Le prince a fait la grimace quand je vous ai nommé; il a peur que la reconnaissance n'entraîne sa femme à vous offrir une piquante revanche. Oh! ce serait drôle, ce serait très-drôle, et j'en rirais de tout mon cœur.

— Allez-vous-en au diable! » s'écria le pauvre garçon dans un paroxysme d'indignation et de colère.

Le docteur rentrait justement. Il entraîna de force la délicieuse comtesse hors de la chambre, et, après lui avoir expliqué brièvement que son malade avait besoin de repos, il la mit à la porte le plus poliment possible.

Mais quand, au bout de six semaines, Isidore fut entièrement guéri et que, sur les instances du prince de Valberg qui était venu le voir à plusieurs reprises, il se décida à se présenter, le bras droit encore en écharpe, devant la princesse impatiente, disait-on, de lui exprimer sa reconnaissance, il ne put se défendre, à la vue de cette jeune femme plus pâle que lui et sur les traits de laquelle les luttes morales avaient laissé plus de traces que les douleurs physiques n'en avaient laissé sur les siens, il ne put se défendre, dis-je, d'un trouble singulier, d'une émotion puissante. La princesse était

aussi émue que lui. Quoiqu'ils fussent seuls, ils ne trouvèrent presque rien à se dire, et la visite fut très-courte.

On s'étonnera sans doute qu'une passion qui avait germé quelques années auparavant dans l'âme d'Isidore et qu'il en avait violemment arrachée, ait ainsi refleuri tout à coup presque malgré lui, car il était humilié d'un sentiment qu'il croyait qu'on méprisait, il s'indignait en pensant qu'il aurait l'air d'avoir fait par calcul ce qu'il avait fait, comme il l'avait très-bien dit à la comtesse, par humanité pure. On s'étonnera encore qu'un homme qui avait aimé très-ardemment, quoique très-matériellement, Mme de Lassy, ait pu éprouver, dans tout son charme, dans toute sa force, un amour d'un genre très-opposé. On s'étonnera enfin qu'un vieux garçon rompu aux affaires, qu'un viveur émérite du dix-neuvième siècle, qu'un sceptique tel qu'Isidore Leblond se vantait de l'être, ait été capable de pensées, de réflexions et d'aspirations qui ne tendaient pas précisément à la satisfaction de ses instincts. Je n'entreprendrai pas de dissiper ces divers étonnements, cela me conduirait trop loin. Je me bornerai à rappeler à mes lecteurs que je les ai prévenus, dès le début, qu'Isidore Leblond avait plus de cœur que n'en conservent ordinairement les gens qui ont fait fortune, qu'il avait, en outre, de l'esprit, de la finesse, une certaine élévation de sentiments et d'idées ; et s'ils ont encore des objections à m'adresser, s'ils me disent, par exemple, qu'on ne trouverait pas beaucoup d'Isidores Leblonds à la Bourse ou

dans les cercles de Paris, je leur répondrai que c'est vrai, qu'ils ont raison, mais que, pour l'honneur de l'espèce humaine, il peut bien s'en trouver un ou deux par-ci par-là.

XIII

UNE SÉRIE DE CATASTROPHES.

La princesse de Valberg avait maintenant dans sa vie, sinon un intérêt nouveau, du moins une préoccupation nouvelle. Je ne dirai pas qu'elle aimait Isidore, ce serait mal exprimer le sentiment confus qu'il lui inspirait, sentiment que la situation romanesque où elle se trouvait vis-à-vis de lui, les déceptions du mariage, la dignité blessée et les vagues désirs d'un cœur qui ne savait où se prendre, avaient beaucoup plus contribué à développer que l'entraînement naturel. Mais enfin le sauveur désintéressé avait pris dans les rêveries de la jeune femme solitaire la place du mari ingrat; son imagination se plaisait à retracer, avec mille détails qui lui avaient d'abord échappé, la terrible scène du bal, et son cœur s'attendrissait en songeant qu'un indifférent, presque un inconnu, s'était si généreusement exposé pour elle. Il y aurait eu de l'ingratitude à rester froide à un tel souvenir.

Elle attendit donc avec impatience la visite d'Isidore, elle s'étonna même qu'il la différât si longtemps, car elle envoyait chaque matin demander de ses nouvelles, et elle sut exactement le jour où il était sorti pour la première fois. Dès qu'elle l'eut vu, elle aspira à le revoir. Elle ne lui avait, en effet, exprimé que bien faiblement la reconnaissance qu'elle lui devait ; craignant d'en dire trop, elle n'en avait pas dit assez. Le hasard voulut qu'ils se rencontrassent à quelque temps de là, dans un endroit public, à une Exposition de tableaux, où Isidore, qui était grand amateur de peinture, était allé avec un ami. Comme Mme d'Aimery et quelques autres personnes accompagnaient Suzanne, il n'osa l'aborder et se contenta de la saluer en passant. Mais Mme d'Aimery, qui ne l'avait pas reconnu dans le premier moment, courut à lui, le remercia avec effusion de l'immense service qu'il leur avait rendu, et l'engagea en termes charmants à venir la voir.

Il ne put se dispenser de lui faire une visite. Le hasard voulut encore qu'il se trouvât chez elle avec Suzanne. Leur embarras mutuel fut si apparent que Mme d'Aimery le remarqua et qu'ils en furent frappés eux-mêmes, chacun de son côté, tout en l'attribuant à des causes différentes, car, tandis que Suzanne y vit une preuve de plus de l'amour qu'Isidore avait pour elle, Isidore n'y vit qu'un témoignage d'angélique et adorable pudeur. Deux jours après, ils se retrouvaient, sans dessein, à l'Opéra. Isidore n'alla même pas saluer la princesse pendant

l'entr'acte. Mais cette réserve fit plus pour lui que toutes les audaces, et Suzanne en était arrivée à un point où la plus frivole circonstance pouvait la jeter dans les bras de celui qui se croyait encore séparé d'elle par des abîmes.

Un matin qu'effrayée de sa solitude et voulant échapper aux rêves de feu qui l'assiégeaient elle s'était rendue chez sa mère, Suzanne fut assez étonnée de voir l'escalier et l'antichambre encombrés de caisses, de statues, de tableaux et de meubles. Elle allait adresser des questions à un domestique, lorsque je ne sais quelle réflexion l'arrêta; elle passa outre, se dirigea vers la chambre de Mme d'Aimery, et, étant entrée sans frapper, vit sa mère assise sur une chaise basse, le front appuyé contre le marbre de la cheminée, et s'efforçant en vain de comprimer les sanglots qui l'étouffaient.

« Qu'as-tu, mère? qu'y a-t-il? s'écria Suzanne avec l'accent du plus tendre intérêt.

— Rien! C'est toi? fit la mère en se levant avec une sorte d'égarement et en essuyant ses yeux. Je n'ai rien, c'est-à-dire....

— Mon Dieu! serait-il arrivé quelque chose à mon père?

— Non, oh! non, de ce côté il n'y a rien à craindre. Il est parti, ton père est parti pour l'Allemagne.

— Mon père? Doit-il rester longtemps absent?

— Je ne sais.

— Mais il n'est pas venu me dire adieu.

— Je n'ai moi-même appris son départ qu'à

l'improviste, par un billet. O ma Suzanne bien-aimée, je n'ai plus que toi au monde!

— Ma mère! ma bonne mère! Je ne t'ai jamais tant aimée qu'aujourd'hui; dis-moi tes peines, que je les partage.

— Je ne puis te les dire, s'écria Mme d'Aimery en cachant sa tête dans ses mains et en laissant éclater ses larmes. Oh! ne cherche pas à les deviner; c'est déjà trop que tu me voies pleurer ainsi. Vrai, vrai, Suzanne, je ne puis te les dire. »

« Je ne puis te les dire! » Ces simples mots, répétés deux fois, ont affecté péniblement l'oreille de Suzanne. Elle rougit, se tait et détourne la tête : elle n'a pas même eu besoin de chercher pour deviner. Ce qu'elle a vu en arrivant, ces meubles, ces statues qu'on emportait, cette douleur volontairement muette de sa mère, ce qu'elle a elle-même entendu dire du prochain mariage de Christian d'Aréna, tout cela se présente à la fois à son esprit et l'éclaire. Mais que peut-elle faire? Est-ce à la fille à consoler la mère d'une pareille douleur? Quels mots employer? Quel langage tenir? Le silence est la loi d'une situation que l'une ne peut pas avouer, que l'autre ne doit pas comprendre. Elles le sentent bien, hélas! et elles continuent de se taire, la mère pleurant toujours, la fille s'abandonnant, malgré elle, aux réflexions que lui inspirent ces larmes.

Voilà donc où aboutissent ces amours qui marchent le front haut, en dehors des voies communes! Voilà comment finissent ces bonheurs qui devaient

être éternels! Suzanne n'est plus la jeune femme naïve qui n'a rien approfondi, qui ne croit pas au mal, qui est protégée par son innocence même; ses yeux se sont dessillés, elle a vu, elle a senti, elle a connu, et les éclairs de la passion ont dissipé les dernières ténèbres qui l'environnaient encore. Aussi pour elle la leçon est frappante, l'enseignement terrible. Elle est comme accablée par l'évidence; elle mesure, avant de partir, la route qu'elle est appelée à suivre, elle voit à l'état de cadavre cet amour qui s'offrait à elle si plein de force et de vie. Mais ces impressions s'effacent peu à peu; d'autres, toutes contraires, leur succèdent. La passion se rend-elle ainsi ? est-elle si vite à bout d'arguments contre l'expérience? Ce qui arrive en cette occasion n'arrivera pas dans une autre; tous les hommes ne ressemblent pas à Christian d'Aréna : il y en a qui savent aimer, il y en a qui savent rester fidèles jusqu'au tombeau. Il ne lui a jamais plu, d'ailleurs, cet artiste si plein de lui-même, et sur lequel on n'avait prise que par la flatterie; elle l'a jugé tout de suite, elle a prévu qu'il serait un jour le bourreau de celle qui l'aimerait. Quelle différence avec l'homme généreux, avec le cœur loyal qui l'avait aimée dès qu'elle avait paru, dont l'amour avait résisté à la préférence qu'elle avait accordée à un autre, et qui, sans aucun espoir, avait été heureux de se jeter entre elle et la mort! En ce moment, malgré les sanglots redoublés qu'elle entend, il lui semble qu'il est là près d'elle, n'osant la regarder, n'osant l'aimer, timide et tremblant, lui si fort,

si intrépide! Elle voit ce bras en écharpe, cette autre main à peine guérie : elle ne résiste plus, ses lèvres y volent avec son cœur. C'en est fait! en dépit de tous les enseignements, de toutes les leçons, de tous les exemples, elle se livrera, elle s'engagera pour jamais à lui, elle s'assurera pour jamais un amour sans mesure, un dévouement sans bornes. Il n'y a au monde qu'un homme incapable de tromper, qu'un amant fidèle, et c'est lui!

Ce que Suzanne pense d'Isidore, Mme d'Aimery l'a pensé un jour de Christian, toutes les femmes le pensent de l'homme qui les entraîne à commettre une faute. Cependant Suzanne, en cela, s'abuse moins que beaucoup d'autres : Isidore, aimé d'elle, serait capable des plus persévérants sacrifices, du plus immuable esclavage; aimé d'elle, il découvrirait en lui des trésors de tendresse qu'il ignore lui-même. Mais que dis-je? n'est-il pas aimé? Si modeste qu'il soit, il ne pourra plus maintenant revoir Suzanne sans deviner les sentiments qu'elle a pour lui, sans comprendre qu'elle a franchi en idée la distance qui les sépare. Ils s'entendront au premier regard, ils n'auront pas besoin de paroles. Tous les obstacles qui se dressaient encore entre eux viennent de tomber. Expérience des mères, c'est donc ainsi que vous préservez les filles!

Elle est là, cette belle jeune femme, muette, l'œil brillant, la joue en feu, inattentive à cette douleur qui sanglote toujours auprès d'elle, tout entière à la pensée unique qui la domine!

« Qu'as-tu, Suzanne? lui demande tout à coup

Mme d'Aimery. Tes mains sont brûlantes. Tu es malade toi-même, chère enfant.

— Non, je t'assure, répond-elle en prodiguant à sa mère des caresses inaccoutumées. Ne pense pas à moi, mère, je suis heureuse ; ne pensons qu'à toi qui souffres et que je voudrais soulager.

— Tu me trompes, Suzanne, dit la mère, tu souffres aussi.

— Oh ! en ce cas, reprend-elle, c'est d'une souffrance que je préfère au bonheur même. »

Elles se taisent de nouveau. La mère, sans réfléchir à ces dernières paroles, se replonge dans son désespoir, et la fille dans son rêve brûlant.

Mais pendant que la princesse de Valberg détourne ainsi les yeux de la réalité, de nouveaux coups vont lui être portés, un violent chagrin va l'arracher malgré elle à ses dangereuses préoccupations. Il semble que le sort ne nous frappe parfois cruellement que pour empêcher que nous ne nous frappions plus cruellement nous-mêmes. Il y a des douleurs qui purifient, il y a des malheurs qui sauvent. Et pourtant Suzanne a franchi un si vaste espace, l'élan de son âme est tel, qu'aucun secours humain ne saurait l'arrêter, et que le secours qui lui viendra tout à l'heure d'une autre source ne servira peut-être encore qu'à retarder sa chute.

Il nous faut à présent quitter la chambre où nous sommes, pour nous transporter dans un salon où nous n'avons pas encore mis les pieds, quoique nous connaissions tout particulièrement la dame qui y trône, dans le salon de cette chère Gabrielle,

de cette excellente comtesse d'Heudicourt. Nous apprendrons là certains incidents qui se rattachent directement à ce que je viens de raconter, et certains détails qui auront assurément plus de grâce et de piquant en passant par les lèvres de Mme d'Heudicourt elle-même ou par celles de ses bonnes amies.

Les vraies femmes du monde (Mme d'Heudicourt se pique d'être une vraie femme du monde) ont une merveilleuse facilité pour exprimer ce qui effaroucherait la plume ou la bouche d'un homme; je leur ai toujours envié ce don de tout peindre sans omettre aucune nuance. Je préviens donc mes lecteurs, — je n'ai pas besoin d'en prévenir mes lectrices, — que les conversations qu'ils entendront dans la suite de ce chapitre ne sont pas de mon invention, mais que je les ai saisies au vol, l'oreille appliquée contre la serrure.

Je crois vous avoir dit que le comte d'Heudicourt n'avait point de fortune. Ils avaient vécu, la comtesse et lui, comme ils avaient pu, cultivant des amis riches, empruntant quand l'occasion s'en présentait, et faisant autant de dettes qu'on en peut faire lorsqu'on mène un certain train et qu'on ne possède pas grand'chose. Mais le comte, après bien des essais infructueux, avait enfin trouvé sa voie. Les appointements d'inspecteur des haras, tout en n'étant pas très-considérables, ne laissaient pas pourtant de constituer une base de crédit qui imposait à ses nouveaux fournisseurs. De plus, il avait fait des paris heureux. Il avait aussi rendu service à quel-

ques-uns de ses puissants amis en montant comme jockey leurs chevaux favoris sur le turf du bois de Boulogne ou de Chantilly. Il était excellent écuyer, et il n'avait pas suivi les errements de la comtesse : loin d'engraisser dans la prospérité, il paraissait plus maigre toutes les fois qu'on le voyait. Cette maigreur était pour lui d'un incontestable avantage. Un peu de chance s'y joignant, où ne pouvait-il pas atteindre ? Les chevaux mènent encore très-loin leur homme en ce siècle de vapeur.

Ce jour-là, le comte était sorti. Nous ne nous en plaindrons pas, la comtesse était chez elle : c'était son jour.

Mme de Puyperron, Mme de Boisjoli, Mme de Laridel, Mme de Cormoran et Mme de Présalé avaient tour à tour occupé les siéges qui entouraient la comtesse. Toutes ces dames avaient dit de fort jolies choses. Par malheur, la dernière venait justement de s'éclipser, et il ne restait avec la maîtresse de la maison que la peu spirituelle Mme de la Mornais et ses deux grandes filles insignifiantes, plus insignifiantes encore le jour que le soir.

« Ah çà, dit Mme de la Mornais à la comtesse, j'espère que vous allez me tirer au clair tout ce que je viens d'entendre. Ces dames ont parlé comme si j'étais au courant de tout, et je ne suis au courant de rien. Qu'est-ce qui se passe donc dans la famille d'Aimery ? Mesdemoiselles, n'écoutez pas, prenez des livres et retirez-vous là-bas, dans ce coin, Bien. A présent, parlez. J'écoute.

— Mon Dieu ! chère madame, répondit la com-

tesse en minaudant, je suis réellement bien embarrassée ; il faut avec vous mettre les points sur les i. Vous ne comprenez même pas que Mme d'Aimery soit au désespoir du mariage de M. d'Aréna!

— Non, je ne le comprends pas, à moins de supposer qu'ils étaient bien ensemble.

— Ils l'étaient.

— Quelle horreur ! Sous les yeux du mari ! N'écoutez pas, mesdemoiselles ! Vous croyez donc qu'il était son amant ? J'en suis révoltée ; mais, après tout, je n'en suis pas surprise. Ce M. d'Aréna doit avoit les inclinations basses : il ne se plaît que dans la pierre ou dans la boue, et il épouse une fille qui n'est pas même née ! Je conçois à présent que M. d'Aimery soit parti pour l'Allemagne : il aura vu clair au dernier moment.

— M. d'Aimery a toujours vu clair, madame. Son départ n'est qu'une simple coïncidence, ce n'est pas du tout une conséquence. Il n'est point, du reste, parti pour l'Allemagne, comme il l'a écrit poliment à sa femme : il est parti pour Londres avec Mme de Vitrey.

— Pour quoi faire?

— Ah! ah ! ah ! chère madame, vous êtes naïve.

— Quelle horreur ! quelle horreur ! mais c'est une femme mariée, la femme d'un magistrat, et qui a des filles plus grandes que les miennes, je veux dire plus âgées, une mère de famille enfin ! N'écoutez pas, mesdemoiselles (Ces demoiselles ne lisaient plus que d'un œil, mais écoutaient en revanche de leurs deux oreilles), n'écoutez pas, je vous l'or-

donne. Mais c'est un scandale, un double scandale! Ce sont deux affreux scandales! Mais Mme de Vitrey passait pour la femme la plus vertueuse de la terre!

— Elle n'a failli, madame, que parce qu'elle était vertueuse.

— Vous croyez? Cette pauvre petite princesse de Valberg! Que je la plains! J'irai la voir demain, sans mes filles. J'espère bien qu'elles n'ont rien entendu. Je les maintiens, autant que je puis, dans leur innocence première. Le siècle est si dépravé!

— Il n'y a plus de mœurs, chère madame.

— Il n'y en a plus, madame, il n'y en a plus. »

La comtesse d'Heudicourt disait volontiers qu'il n'y avait plus de mœurs. Elle avait certainement ses raisons pour dire cela. Comme on venait de sonner et qu'il commençait à se faire tard, Mme de la Mornais se leva et appela ses filles, qui eurent l'air de quitter fort à regret le livre dont elles n'avaient pas lu une ligne. Ce fut Mme de Lassy qui entra. Mme de la Mornais se hâta de sortir comme si la peste arrivait.

« Vous voyez encore ce monde-là? dit Elina en étalant nonchalamment sur un canapé les immenses volants d'une robe magnifique. Je vous plains, chère bonne.

— Que voulez-vous, chère belle? répondit l'aimable Gabrielle, ce monde-là est le monde, c'est le fond même de la tapisserie, un fond gris terne qui fait merveilleusement ressortir le blanc et le

rose. Mais vous venez bien tard, je ne vous espérais plus.

— J'ai cru que je ne viendrais pas du tout. J'ai appris des choses qui m'ont fait mal, qui m'auraient divertie, si je n'en devais être indirectement victime. Enfin, je vous apporte des nouvelles de toutes les couleurs.

— Voyons, voyons. S'agit-il encore de cette pauvre d'Aimery ?

— Oh ! non, elle pleure trop, on ne la plaint plus. Les femmes qui se laissent abandonner ont grand tort. Il s'agit de M. d'Aimery.

— Bah ! aurait-on déjà des détails ? La vertu de Mme de Vitrey a-t-elle fait naufrage avant de franchir le détroit ? Marque-t-on le moment précis de la défaite ?

— La défaite a précédé l'enlèvement. On parle d'une surprise, à la campagne, dans un petit temple qui n'était pas précisément consacré à l'amour. Il faut entendre là-dessus le vicomte de Nancey : on n'est pas plus amusant. Mais ce M. d'Aimery était vraiment un vieillard bien dangereux.

— *Était ?* que voulez-vous dire ? J'espère qu'il l'est encore.

— Hélas ! qu'en savons-nous, ma chère Gabrielle ? Je devrais vous tenir un peu dans l'incertitude, ne point vous apprendre le dénoûment avant de vous avoir raconté toute l'aventure ; mais j'ai pitié de votre anxiété.

— Parlez, parlez, vous me faites mourir. Est-ce qu'il aurait été frappé d'apoplexie ?

— Non, mais il n'en vaut guère mieux, à ce qu'il paraît. Il a reçu de M. de Vitrey un grand coup d'épée dans l'estomac.

— Pas possible !

— C'est la faute de cette odieuse Blancheville. Vous savez comme elle s'était cramponnée à M. d'Aimery, comme elle le surveillait, comme elle l'espionnait, comme elle affichait, à propos de rien, ses grands airs de tigresse. L'été dernier, en Auvergne, elle me fit l'honneur d'être jalouse de moi. Elle l'était de tout le monde. Eh bien ! elle a eu cette fois de légitimes soupçons ; elle a épié les démarches de son amant, elle est parvenue à savoir, j'ignore comment, la direction qu'avaient prise les fugitifs. Les de Vitrey, dans le premier moment, étaient dans la stupeur et se livraient à une respectable désolation de famille. Le mari outragé avait conduit ses filles à Versailles chez leur grand'mère ; il aurait bien perdu huit jours à prendre des informations. La Blancheville est accourue ; elle l'a mis au fait de tout et lui a dit de se venger et de la venger en même temps. Bref, M. de Vitrey est arrivé à Calais au moment où M. d'Aimery et Mme de Vitrey allaient s'embarquer pour l'Angleterre. Il s'est opposé à l'embarquement, la femme s'est évanouie, l'amant a suivi le mari, et il en est résulté le coup d'épée dont je vous ai parlé trop tôt.

— Mais c'est une tragédie, cela !

— Notre Sapho en fera un roman, puis un drame, quoiqu'elle ne parle en ce moment que de se jeter

dans un couvent ou de s'empoisonner pour la sixième fois.

— De qui tenez-vous ces détails ? Du prince, sans doute ?

— Amédée ? Il ne sait rien encore, et je me garderai bien de lui rien apprendre.... Cela me contrarie trop par rapport à certain projet que j'étais enfin parvenue à lui faire adopter. Je tiens ces détails de la femme de chambre de Mme de Blancheville, qui est au mieux avec la mienne et qui est venue lui raconter tout chaud ce grand événement.

— J'en suis consternée, ma chère Elina, je ne trouve pas une parole pour exprimer.... ma sympathie.... mon intérêt.... la peine que j'éprouve. M. d'Aimery était un de ces hommes que toutes les femmes doivent regretter. Mais je ne vois pas en quoi, ma toute belle, la mort de M. d'Aimery, si elle arrivait, — car il est encore possible qu'il en réchappe, tous les coups d'épée ne tuent pas, — je ne vois pas en quoi sa mort pourrait déranger le projet dont vous me faites mystère et que vous étiez parvenue, dites-vous, à faire adopter au prince.

— Mon Dieu! comtesse, ne me reprochez pas mon silence; vous savez bien que je finis toujours par tout vous confier. Je désirais depuis longtemps faire un voyage en Italie. Le prince y avait été quatre ou cinq fois, deux fois entre autres avec sa femme. Il s'agissait de le déterminer à m'y conduire.

— Et vous l'y avez déterminé.

— Oui.

— Ce serait assurément, ma chère, une grande preuve d'amour qu'il vous donnerait là, mais ce serait aussi une preuve publique des relations qui existent entre vous. Il ne saurait le faire sans rompre ouvertement avec la princesse. De même que je n'approuverais pas que le prince logeât chez vous à Paris, de même je craindrais pour votre réputation le tête-à-tête constant d'un voyage de deux ou trois mois. Il y a des convenances qu'il faut respecter. La morale du monde exige....

— Oh ! je vous en prie, comtesse, ne me parlez pas de morale. Ce langage ne vous sied pas mieux que l'embonpoint que vous redoutez tant. Je me moque bien, ma foi, de l'éclat et du bruit ! Je serais enchantée d'un scandale qui servirait à me venger. Je hais la princesse à la mort.

— Je croyais qu'elle vous était devenue indifférente. Depuis quand la haïssez-vous ainsi sur nouveaux frais ?

— Depuis le bal.

— Depuis sa robe brûlée ?

— Depuis l'affront qu'elle m'a fait par son silence, lorsque je lui adressais des excuses pour l'avoir touchée en valsant.

— Elle ne pouvait, en conscience, se jeter à votre cou.

— Elle devait me saluer, au moins.

— C'eût été de l'héroïsme de sa part.

— Et cet imbécile d'Isidore qui s'avise de la mettre à la mode en se faisant griller pour elle ! C'est qu'on prétend qu'il en est amoureux fou !

— Mais c'est aussi ma conviction intime.

— Laissez donc! Isidore n'a jamais aimé que moi. Si je croyais qu'il pût l'aimer!... C'est impossible. Vous dites cela pour me tourmenter. Oui, oui, vous avez beau hausser les épaules, c'est impossible.

— Ne déchirez donc pas votre mouchoir, enfant que vous êtes!

— Non, voyez-vous, comtesse, cela va vous paraître étrange, je serais mille fois plus désolée d'apprendre qu'Isidore aime réellement la princesse que de perdre moi-même l'amour du prince. Ce prince me méprise au fond, tout en affectant de m'aimer; Isidore m'aimait, tout en affectant de me mépriser. Il m'a aimée passionnément pendant six mois, et, si je voulais, il m'aimerait encore. Ne croyez-vous pas qu'au fond il a toujours de l'attachement pour moi?

— Non.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez, comtesse. Au surplus, je m'en soucie fort peu. Le prince ne sait plus se passer de moi. Il me conduira en Italie, si je veux, deux mois plus tard peut-être, à cause du deuil, mais il m'y conduira. J'y tiens plus que jamais maintenant.

— Mais vous feriez ainsi vous-même les affaires de ce brave Isidore. Vous lui laisseriez le champ libre, et il consolerait la chaste Suzanne.

— Qu'importe! Dès qu'elle aurait failli, elle perdrait tout son prestige aux yeux d'Isidore. La seule supériorité qu'elle ait sur moi, c'est sa vertu. Il serait son amant qu'elle ne saurait pas le retenir, et

c'est dans ses bras qu'il me regretterait plus que jamais.

— Vous êtes bien sentimentale aujourd'hui, chère Elina. Mauvais signe!

— Que voulez-vous? j'ai mes jours de sentiment comme d'autres ont leurs jours de migraine. A ce soir.

— Ce soir?

— Il y aura deux places pour vous dans ma loge à l'Opéra.

— Ah! très-bien.

— Je compte sur vous, comtesse.

— Vous devez toujours compter sur moi, mon cœur! »

Mais la rencontre projetée ne devait pas avoir lieu. La comtesse étant allée le soir à l'Opéra avec son chevalier légitime (c'est bien chevalier qu'il faut dire), fut très-surprise de ne pas voir paraître Mme de Lassy à l'heure du ballet. J'ai annoncé, en tête de ce chapitre, qu'une série de catastrophes allait se dérouler devant nous, comme cela arrive souvent dans la vie et plus souvent encore au dernier acte d'un mélodrame. La conversation de nos deux lionnes nous a déjà mis au courant de quelques événements imprévus, mais il m'en reste un à faire connaître qui ne surprendra pas moins le lecteur et qui ne laissera pas non plus d'exercer quelque influence sur le dénoûment de cette véridique histoire.

Mme de Lassy, en rentrant chez elle, trouva sa mère qui l'attendait depuis près d'une heure. Mme Saugeon n'était plus la femme que nous avons vue jadis au château d'A..., encore dans tout l'éclat

de sa beauté majestueuse, portant le front haut et pleine de confiance en ses propres forces. Quelques années avaient opéré en elle de grands ravages; le temps semblait s'être vengé de l'avoir plus épargnée qu'il n'a coutume d'épargner les belles, et l'art était venu en vain au secours de la nature. Il n'avait pu effacer les rides accusatrices, rendre aux yeux éteints leur éclat humide, relever ces lèvres tombantes que ne visitait plus le sourire. On sentait, d'ailleurs, rien qu'à voir Mme Saugeon, que le changement de ses traits avait une cause plutôt morale que physique, on sentait qu'une grande douleur avait traversé la vie de cette femme. Je dois dire, toutefois, que la nouvelle qu'elle venait annoncer à sa fille, si importante qu'elle fût, ne contribuait que pour très-peu de chose à l'expression de profonde mélancolie qui était répandue sur son visage.

« Par quel miracle es-tu ici ? dit Elina en la voyant. Tu arrives bien ; j'attends le prince, tu dîneras avec nous.

— Merci, répondit-elle, j'ai dîné.

— Eh ! bien, nous te mènerons ce soir à l'Opéra. La musique te distraira.

— Je ne crois pas que la musique puisse beaucoup me distraire. Puis tu n'iras pas toi-même ce soir à l'Opéra : ce ne serait pas convenable.

— Pourquoi ?

— J'ai quelque chose de grave à t'annoncer, ma fille. M. Gustave Mireil, je veux dire ton mari....

— Ne le nomme pas mon mari. Il m'est devenu si complétement étranger....

— Plus étranger encore que tu ne crois.

— Que veux-tu dire?

— Il est mort ce matin.

— Mon mari ?

— Oui, tout à coup, sans presque avoir été malade.

— En es-tu bien sûre ?

— Je le tiens de son médecin.

— Ah! quel bonheur! me voilà libre ! » s'écria Elina en dansant par la chambre et en battant des mains.

Nous avouons ne pas comprendre quel genre de liberté manquait à Elina, du vivant même de Gustave Mireil. Nous l'apprendrons bientôt peut-être. Mais je juge à propos de détourner mes yeux du spectacle de sa joie, et je ne doute pas que mes lecteurs et mes lectrices ne partagent le sentiment de pudeur auquel j'obéis.

XIV

MONSIEUR GUILLAUME.

Il faut maintenant, pour ne pas rompre le fil de notre récit, que nous nous transportions dans l'hôtel qu'habite M. Guillaume. Je n'avais pas l'intention de vous y conduire, je ne puis me défendre d'une certaine appréhension comme si j'allais commettre une indiscrétion grave, et je suis sûr, cher lecteur, que vous éprouvez déjà vous-même un vague sentiment de crainte et de respect. C'est que M. Guillaume est un personnage considérable de toutes les manières. Vous n'avez point oublié ce que j'ai dit de lui en commençant, et, quoiqu'il n'ait joué dans cette histoire qu'un rôle assez secondaire, il est peut-être plus présent à votre esprit que tel autre sur lequel j'ai pu m'étendre tout à mon aise. Espérons qu'il achèvera de se peindre lui-même et que nous n'aurons pas besoin, pour pénétrer plus avant dans son âme, de recourir encore au minutieux procédé de l'analyse.

Le vaste salon qui précède le cabinet de M. Guillaume est plein d'individus qui ne sont pas précisément de ses amis, ni même de ses connaissances, mais que nous désignerons sous le nom générique de solliciteurs. Tous ont, en effet, quelque chose à demander. Les uns, portant haut la tête, viennent solliciter pour autrui, parce qu'ils y ont un intérêt quelconque; les autres, plus humbles, viennent solliciter pour eux-mêmes, parce que personne ne le ferait pour eux. Ceux-ci désirent un petit emploi, parce qu'ils n'en ont pas; ceux-là désirent un emploi plus grand, parce qu'ils en ont un petit. Voici l'homme à projets qui s'est ruiné, lui et sa famille, et qui veut à tout prix enrichir l'État; voilà l'inventeur opiniâtre qui n'exige qu'un pauvre million pour réaliser une découverte sublime, et, près de lui, le songe-creux qui ne veut qu'être entendu pour régénérer l'humanité. La plupart sont assis et causent; quelques-uns se promènent d'un pas lent et sourd; d'autres, pour parler plus à leur aise, se retirent dans l'embrasure d'une fenêtre. Tous ont pendant ce temps les yeux fixés sur la porte du cabinet, attentifs au moindre bruit qui vient de ce côté.

Parmi ces quinze ou vingt messieurs en habit noir, j'en distingue trois ou quatre qui vont et viennent d'une façon plus libre, qui jettent par-ci par-là, en passant, quelques paroles d'encouragement, et qui portent au cou une belle chaîne brillante. On a pour eux toutes sortes d'égards, on les ménage comme des gens dont on a besoin. Ce sont les huissiers du cabinet.

Mais voici qu'un personnage important se présente, un grand homme fort bien cravaté et qui a l'air d'être chez lui. C'est sans doute un sénateur ou un député ? Dieu me pardonne ! il serre amicalement la main d'un des huissiers et lui remet sa carte. M. Guillaume vient de sonner ; un murmure s'élève : le nouveau venu va primer tout le monde ! Il n'en est rien. M. Guillaume accueille assez mal la carte qu'on lui offre ; il se mord la lèvre, dit à l'huissier de suivre l'ordre, « et quant à M. Briquet, ajoute-t-il, répétez-lui une fois de plus que je n'ai pas le temps de le recevoir. »

M. Briquet ! Serait-ce César Briquet, notre ancienne connaissance ? Eh ! mon Dieu, oui, César Briquet le commissionnaire de Mme Saugeon, le souffre-douleur d'Isidore Leblond, César Briquet l'ancien carrossier, qui jouait le domestique dans *le Caprice* et qui était si fier d'être admis dans l'intimité de M. Guillaume. Il a eu le tort de prendre cette intimité au sérieux, ce cher César ; il s'est flatté d'arriver à tout, grâce à son illustre ami. Il l'a accablé de pétitions dont on s'est amusé d'abord, parce qu'elles étaient rédigées dans un style fort original ; puis, aux pétitions ont succédé les visites, puis.... Que vous dirai-je ? M. Guillaume a fini par comprendre qu'il y a certaines positions où l'on ne peut pas même se divertir impunément aux dépens d'un sot.

César Briquet ne se laisse pas rebuter par la réponse que l'huissier lui apporte. Il attendra : il aime à attendre, il est flatté d'attendre dans une anticham-

bre comme celle-ci. Qui sait? le moment propice se présentera peut-être.

Une, deux, trois, quatre, cinq, six personnes entrent tour à tour dans le cabinet. L'heure s'écoule. Arrivent de nouveaux visages; le salon d'attente est encombré.

Survient enfin une personne qui nous intéresse plus particulièrement. C'est le prince de Valberg. César Briquet, qui l'a reconnu, se félicite plus que jamais d'avoir pris patience et court à lui les bras ouverts. Le prince recule de deux pas. César, avec un peu moins de familiarité, se rappelle au souvenir de son noble ami (ce sont ses propres paroles), et, comme le noble ami va être introduit immédiatement, il le supplie de parler en sa faveur et de lui faire obtenir un quart d'heure d'audience.

Dès que le prince est entré dans le cabinet et que la personne qui était avec M. Guillaume en est sortie, l'huissier revient prévenir tous ceux qui se trouvent là qu'ils n'ont plus besoin d'attendre et qu'on les recevra un autre jour.

La foule, qui connaît ce langage, se disperse aussitôt. César Briquet, seul, demeure à son poste. Son bon ami l'huissier a beaucoup de peine à lui faire comprendre, tout en lui serrant douloureusement la main, qu'il n'y a plus même une ombre d'espoir.

« O temps! ô mœurs! » s'écrie en lui-même César Briquet.

Et il va retourner dans sa ville natale, le cœur ulcéré, car c'est la dixième fois qu'il essaye de pé-

nétrer jusqu'à l'ingrat. Mais, patience, il aura sa revanche. M. Guillaume peut compter qu'à partir de ce jour il a un ennemi politique de plus.

Laissons l'ex-carrossier exhaler à loisir son indignation, et occupons-nous de ce qui se passe dans le cabinet.

M. Guillaume est grave et soucieux. Sa physionomie, impassible d'ordinaire, s'est assombrie encore à l'aspect du prince. Il ne l'a pas accueilli avec ce sourire indulgent qu'il a toujours eu jusqu'ici pour le fils d'un ami qui n'est plus, et le mari de Suzanne s'arrête étonné devant une tristesse qu'on ne prend pas la peine de dissimuler, qu'on affecte plutôt de laisser paraître. Mais trêve de réflexions, écoutons. Les paroles de cet homme, si maître de lui pourtant, nous en apprendront plus peut-être en cette circonstance que toutes les investigations auxquelles nous pourrions nous livrer.

« J'aurais voulu vous voir plus tôt, dit-il à Amédée; il y a trois ou quatre heures qu'on vous cherche. J'ai été sur le point d'aller annoncer moi-même à Mme d'Aimery la triste nouvelle que je vais vous apprendre, mais j'ai pensé qu'il valait encore mieux qu'elle en fût informée par vous. Votre beau-père est mort.

— M. d'Aimery? s'écrie le prince en changeant de visage.

— M. d'Aimery est mort ce matin vers neuf heures, à Calais, dans un hôtel. Il avait prié le médecin qui le soignait de m'expédier une dépêche aussitôt qu'il aurait cessé de vivre.

— Que m'apprenez-vous là ! M. d'Aimery que je croyais à Londres....

— Ah ! vous saviez que c'était en Angleterre qu'il allait, et non pas en Allemagne, comme il l'avait dit ?

— Je l'ai su indirectement.

— Vous avez su qu'il n'était point parti seul ?

— Oui.... Il était avec une femme.

— Eh bien ! il a été tué par le mari. »

Les deux hommes demeurent un moment en silence et les yeux baissés. Après quoi M. Guillaume :

« Cette nouvelle, dit-il, sera un rude coup pour Mme d'Aimery. Je ne puis m'empêcher de vous recommander les plus grands ménagements à son égard. Elle a déjà été frappée cruellement, il y a peu de jours; la perte de son meilleur ami, je veux dire de son mari, va renouveler au fond de son âme la douleur d'une autre perte. Soyez bon pour cette pauvre femme, Amédée, dites-lui de consolantes paroles. Elle n'est pas plus responsable, selon moi, du malheur qui l'a surprise hier que de celui qui l'atteint aujourd'hui. Les hommes ont une plus lourde responsabilité que les femmes ; il y a beaucoup d'erreurs, beaucoup de fautes de celles-ci qui doivent retomber sur ceux-là.

— Je le sais, monsieur; j'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour Mme d'Aimery. Elle pratique trop bien, d'ailleurs, l'indulgence envers les autres pour qu'on en soit avare envers elle.

— Oh ! l'indulgence ! Mme d'Aimery l'a toujours

poussée trop loin. Mais quoi, vous me quittez? Où voulez-vous aller?

— Chez moi, d'abord. Je crains qu'on ne vienne apprendre à l'improviste cette nouvelle à Suzanne; je veux l'y préparer moi-même.

— A la bonne heure. Vous vous intéressez donc encore à votre femme? Ne me regardez pas de cet air étonné. Répondez-moi franchement.

— Eh bien! franchement, oui.

— C'est au mieux, alors. Mais asseyez-vous, je vous prie. Je n'ai pas fini, je ne fais que commencer. Quelques instants de retard n'aggraveront pas ce qui est accompli et remédieront peut-être à ce qui pourrait plus tard s'accomplir. Puis, c'est un peu de répit que vous laissez à ces dames. S'il s'agissait d'une heureuse nouvelle, je ne vous retiendrais pas. Veuillez donc vous asseoir. J'avais un double motif pour réclamer de vous quelques moments d'entretien avant d'être informé de ce triste événement : je voulais vous demander un service et vous donner un avis. Les pénibles circonstances où vous vous trouvez prêteront, je l'espère, plus de poids encore à ce dernier. Mais parlons d'abord du service. Tel que vous me voyez, quoique rien ne vous paraisse changé dans ma personne, je suis aussi sous le coup d'un événement pénible. »

Le prince s'est troublé légèrement, mais il a repris sa place. Il écoute avec un mélange de curiosité et d'appréhension : de curiosité, parce qu'il cherche en vain quel genre de service il peut rendre à l'homme qui lui parle; d'appréhension, parce qu'il

se demande de quelle nature est l'avis qu'on veut lui donner, et que sa fierté en prend d'avance de l'ombrage.

« J'ai perdu quelqu'un qui m'était bien cher, dit alors M. Guillaume d'une voix un peu altérée, quelqu'un à qui j'avais donné toute ma confiance et qui m'avait allégé le fardeau que je porte. Je vous parle d'un jeune homme que vous avez vu quelquefois, mais que vous n'avez pu juger, de celui qu'on appelait Gustave Mireil. La mort aime ces sortes de surprises. Il me remerciait, il y a quelques jours, à cette même place, des bontés que j'avais eues pour lui. Mes bontés pour lui n'ont pas été grandes. J'avais prodigué à d'autres mon indulgence et ma faiblesse, à d'autres qui m'en ont récompensé vous savez comment. J'aimais Gustave Mireil comme un fils. La douceur ne m'ayant pas réussi avec mes enfants, j'avais reporté sur lui toute ma sévérité de père, j'avais voué sa jeunesse au travail et à la peine, et il n'avait jamais obtenu de moi que ce qu'il avait dûment mérité. Je m'imaginais le dominer ainsi. En une circonstance capitale, je m'aperçus que je m'étais trompé : il se maria malgré moi. J'espérais, du moins, que l'expérience le rendrait sage, mais je me trompais encore : une nouvelle liaison se forma, et sa vie fut perdue. Il ne s'en repentait pas, il était heureux, disait-il. Qu'aurait-il dit plus tard?... Je songeais, moi, à son avenir, j'aurais voulu lui épargner ces longs regards désolés que nous jetons tous vers le passé ir-

révocable. Mais il devinait, sans doute, que l'avenir n'était pas fait pour lui. »

M. Guillaume s'arrête de lui-même. Le prince, qui n'ignore pas les bruits qui ont couru sur la naissance de Gustave, n'ose hasarder une parole et attend. M. Guillaume reprend après s'être recueilli :

« Gustave Mireil n'avait que sa place. Je ne sais même si l'on trouvera chez lui l'argent nécessaire pour les frais de l'enterrement. Des charges lourdes pesaient sur lui de plus d'un côté. Je voudrais que vous vissiez sa femme.

— Moi ! s'écrie Amédée.

— Oui, vous. Pourquoi ce mouvement?

— C'est que je trouve étrange....

— Étrange ? Nous ne nous comprenons pas. De qui croyez-vous que je parle ?

— De la femme.... légitime de Gustave Mireil.

— Je vous ai induit en erreur sans m'en apercevoir. Mais je pensais que l'épouse légitime de Gustave n'existait plus, qu'elle avait, du moins, fait trop bon marché de ce titre pour le porter encore. Quoiqu'elle ne soit veuve que d'hier, Mme Mireil n'était plus, depuis longtemps, que Mme de Lassy. Si j'avais eu affaire à Mme de Lassy, je ne me serais certes point adressé à vous, et je conçois qu'à la pensée que j'avais besoin de vos bons offices auprès d'elle, vous ayez, malgré vous, bondi d'étonnement. Non, il s'agit de la jeune femme qui était auprès de Gustave au moment de sa mort et à laquelle il laisse un

enfant. J'ai des raisons pour ne pas la voir moi-même. Vous la verrez, ou plutôt, cela vaudra mieux, la princesse la verra dans quelque temps. Rien ne presse à cet égard. Ce qu'il ne m'est point permis de différer, c'est de lui faire parvenir ce portefeuille qui contient des lettres et de l'argent. J'ai appris qu'un des meilleurs amis de Gustave, employé à la préfecture de la Seine, Émilien Delorme (rappelez-vous ce nom), avait épousé une jeune fille que Mme de Valberg a beaucoup connue autrefois. C'est ce qui m'a donné l'idée d'avoir recours à vous pour cette mission délicate. Je vous prie donc d'aller vous-même demain trouver M. Delorme pour lui remettre ce portefeuille, qu'il aura l'obligeance de faire parvenir à son adresse. Il est inutile de me nommer.

— La chose sera faite comme vous le désirez, monsieur.

— Je vous demande pardon de disposer ainsi de vos moments. La chose pressait, et, d'ailleurs, je n'avais pas le choix : les gens en qui j'ai confiance ne sont pas nombreux. Et maintenant, mon cher Amédée, maintenant, je ne vous retiendrai plus que quelques minutes, mais pour m'occuper de vous et pour vous adresser des paroles plus sérieuses encore que toutes celles que vous venez d'entendre. »

Ils sont debout en face l'un de l'autre, l'homme mûri de bonne heure par de rudes épreuves, et qui, malgré toute sa vigueur, incline déjà vers la vieillesse, et le jeune homme qui a parcouru les

plus belles années de la vie et qui entre dans celles où les fruits succèdent aux fleurs.

On sent qu'une lutte va s'engager entre eux. Ils s'observent, se pénètrent mutuellement, et l'attaque semble intimidée d'avance par la résistance qu'elle prévoit. Mais cette indécision ne dure qu'une seconde. M. Guillaume est de ces hommes qui ne se laissent pas arrêter longtemps par la difficulté d'une entrée en matière et qui abordent de front leur sujet, si scabreux et si terrible qu'il soit.

« J'ai prononcé deux fois tout à l'heure, dit-il, un nom qui me vient rarement aux lèvres, — le nom de Mme de Lassy. Cette personne m'a toujours inspiré l'antipathie la plus invincible. Il lui manque quelque chose dans la poitrine, le cœur. Je vous ai préservé d'elle lorsque vous étiez libre, car il est évident pour moi que la première fois que je vous parlai de Suzanne d'Aimery, vous pensiez sérieusement à Elina Saugeon, que vous étiez en voie de l'épouser peut-être.... Ne m'interrompez pas pour le nier. Cela importe peu maintenant. Je vous ai donc préservé d'Elina, et rien ne m'ôtera de l'esprit que c'est parce qu'elle l'a deviné, que c'est pour se venger de moi qu'elle s'est rejetée sur Gustave. Ces sortes de femmes sont capables de ces sortes de vengeances. Aujourd'hui vous êtes retombé sous son empire, elle a regagné pied à pied le terrain qu'elle avait perdu, elle vous possède, elle finira par vous absorber, par vous ramasser tout entier en elle. Votre sourire me dit que vous ne craignez rien, que

vous vous sentez fort. Eh bien! c'est votre sécurité qui m'alarme. Je vous dis que vous ne connaissez pas Elina. Écoutez, Amédée; une heure solennelle sonne en ce moment pour votre femme et pour vous. Suzanne va apprendre la mort de son père, elle va voir sa mère plongée dans une douleur dont la source sera double et avec laquelle peut-être il lui répugnera de mêler ses larmes. Elle n'aura plus que vous au monde, elle n'aspirera qu'à se rattacher à vous. Revenez à elle, ouvrez-lui vos bras, pendant qu'il en est temps encore, revenez à elle et quittez cette femme! Quittez cette femme! S'il vous faut absolument une maîtresse, prenez-en une autre, mais ne gardez point Elina. Faites un effort vigoureux, dégagez-vous, rompez avec elle! Je vous le demande au nom de votre repos, de votre dignité, de votre avenir; je vous le demande au nom de votre père, qui m'impose encore, du fond de sa tombe, l'obligation de vous parler. Un conseil indirect a suffi la première fois; la fervente adjuration que je vous adresse aura-t-elle moins de force? Mais vous restez muet, impassible. Les temps sont changés, plusieurs années se sont écoulées, et vous vous enorgueillissez peut-être de n'être plus la dupe d'un bon mouvement, de savoir résister aux assauts de la raison. Voilà comment les hommes s'améliorent en mûrissant, voilà comment ils progressent. L'obstination dans leurs idées est appelée par eux constance et fermeté d'âme, l'aveuglement est traité de vue supérieure; ils sont contents de se perdre seulement pour ne pas céder! N'est-il pas insensé

celui qui, les voyant sur le bord d'un précipice, veut les retenir par le pan de leur habit? Pour un peu ils se retourneraient et le souffletteraient en jurant. N'ont-ils pas tous le droit, en effet, de s'élancer tête baissée dans l'espace, de se déchirer aux pointes du roc, de rouler jusqu'au fond de l'abîme, et de mourir dans un transport de rage en maudissant la destinée? »

Amédée n'est pas ébranlé, mais il a pâli. Comment éviter tous les éclairs de ces yeux, comment demeurer tout à fait insensible aux accents de cette voix vibrante? L'orateur s'est aperçu de l'effet qu'il a produit, et rassemblant toutes ses forces, et passant tout à coup du ton véhément au ton naturel, quoique avec un reste d'émotion :

« Je m'emporte, dit-il, et je nuis moi-même à la cause que je plaide et que je prétends gagner. Est-ce à moi, d'ailleurs, de vous prendre à partie, de vous faire la leçon? Quelle autorité l'apologie du devoir saurait-elle avoir dans ma bouche? J'oubliais ma vie en jugeant la vôtre. Je vous parlais de vous.... Eh bien! je veux vous parler de moi. Oui, je veux descendre avec vous dans un lieu sombre où je n'aime plus trop à m'aventurer, dans le fond de cette âme troublée que la vie m'a faite. Je sais qu'on me porte envie, que ma position est brillante, que je suis comblé d'honneurs, environné de plaisirs. Tout cela, c'est le dehors. C'est le dedans que je vais vous montrer. Je suis malheureux, Amédée, malheureux au point qu'il n'est pas d'être plus isolé, plus désespéré que moi. Je vous disais tout à

l'heure comment j'ai été frappé dans mes enfants. J'avais été frappé auparavant dans celle qui devait être la compagne de toute ma vie et qui m'avait trahi, quitté pour un autre, peut-être parce que je ne l'avais pas entourée d'assez d'amour, parce que je l'avais en quelque sorte encouragée à l'infidélité, parce que surtout mon ambition m'avait été plus chère que mon bonheur. Plus tard, j'éprouvai le besoin de compter au moins sur une affection vraie, et j'eus la chance d'en rencontrer une. Ne confondez pas Mme Saugeon avec sa fille : l'eau et le feu ne sont pas plus dissemblables. Mme Saugeon m'aimait. J'étais habitué à elle, je m'efforçais de me contenter de cette ombre de bonheur ; mais il me fallut renoncer à cette ombre même. Obscur, j'aurais été libre de conserver une amie ; étant en évidence, je dus faire un sacrifice, un sacrifice douloureux, mais qu'il ne m'était plus permis de différer. Et aujourd'hui, savez-vous à quelle conclusion je suis arrivé? Je suis arrivé à reconnaître que certaines lois si simples qu'elles nous font sourire, nous enfants décrépits d'une civilisation avancée, que ces lois, dis-je, qui remontent au berceau du monde, peuvent seules déterminer, maintenir et assurer le repos, la joie et la dignité de l'homme. Une femme que vous aimez dans la jeunesse, que vous estimez dans l'âge mur, que vous soutenez et qui vous soutient dans la vieillesse ; des enfants qui n'ont pas à rougir de leur naissance, qui vous aiment et qui vous respectent, voilà le fond même du bonheur pour le dernier des artisans comme pour le premier

des rois de la terre. Je vous dis là le résultat des réflexions auxquelles je me livre depuis quelque temps. C'est naïf, n'est-ce pas, c'est étrange, au moins, de la part d'un homme tel que moi? Bien des jeunes gens en riraient. Vous n'en rirez pas, je le sais; vous ne penserez plus que j'ai voulu vous faire une leçon; vous méditerez mon expérience, cette leçon vivante qui parle plus haut que moi. Je souhaite que de cette méditation il sorte une résolution prudente. Et maintenant, mon cher prince, séparons-nous, et allez annoncer à ces deux pauvres femmes la perte cruelle qu'elles viennent de faire. »

Sa voix s'est abaissée peu à peu; les intonations gutturales semblent communiquer une force physique à chacune de ses paroles, et, en voyant cet homme accablé sous le poids de son lourd passé, le prince ne songe plus à s'irriter de ses conseils; il serait tenté plutôt de lui prodiguer sympathie et consolation. Et pourtant, si abattu qu'il soit en apparence, M. Guillaume triomphe encore au fond de son cœur, car il sent qu'il a atteint son but, il sent qu'il a convaincu Amédée. Lorsqu'il s'est emporté comme lorsqu'il est revenu à des mouvements plus calmes, il a très-bien calculé l'effet qu'il voulait produire; il n'a rien laissé au hasard d'un entraînement irréfléchi. Enfin il s'est montré, en cette occasion, presque aussi habile que sincère; mais si l'habileté ne lui a pas nui, la sincérité seule a décidé le succès.

Les deux hommes échangent encore quelques

mots sans importance, se serrent la main et se séparent.

Il y a des moments dans la vie où nous devenons tout à coup, pour ainsi dire, opposés à nous-mêmes, où ce qui nous semblait un sacrifice impossible nous paraît une chose toute simple, où la résolution la plus grave peut être prise et accomplie en un clin d'œil. Le prince de Valberg était dans un de ces moments-là.

Ce qu'il venait d'entendre l'avait fortement remué ; il avait réfléchi, il s'était effrayé des dangers réels qu'il affrontait avec tant d'insouciance, enfin il avait pensé à son père. Sa passion pour Mme de Lassy n'était plus dans la période ascendante. Celle qu'il aimait véritablement, au fond, celle qu'il avait toujours aimée, c'était Suzanne. Il était donc, en rentrant à l'hôtel, dans la disposition d'esprit la plus favorable à un rapprochement, et la triste mission dont il était chargé semblait devoir encore aplanir les premières difficultés. Malheureusement, il suffit du plus léger obstacle pour arrêter un élan de cœur, la plus frivole circonstance peut faire échouer la résolution la plus grave, et le bon vouloir du prince allait se trouver paralysé par un incident de peu d'importance, sans doute, mais qui ne laissait pas d'être assez significatif.

Il trouva sa femme et sa belle-mère réunies. Après quelques phrases qui avaient pour but de les préparer à des impressions pénibles, il leur annonça, sans plus tarder, la douloureuse nouvelle.

Suzanne poussa un cri perçant et se jeta dans les bras de Mme d'Aimery.

Si, au lieu de se jeter dans les bras de sa mère, elle fût tombée dans ceux de son mari, la réconciliation était faite.

XV

A QUOI TIENT LE BONHEUR.

Il faut bien peu de chose pour empêcher les gens de s'entendre, comme on l'a vu à la fin du précédent chapitre; il faut bien peu de chose aussi pour les amener tout doucement à s'expliquer, comme on pourra le voir dans le courant de celui-ci. Je crois, parole d'honneur! malgré l'opinion contraire généralement admise aujourd'hui dans le monde intelligent, je crois qu'il y a une Providence, et qu'elle se mêle encore par-ci par-là d'arranger des affaires qui, sans elle, ne s'arrangeraient jamais. Je ne dis pas, entendons-nous, qu'elle s'occupe des affaires de tout le monde : non, cette proposition serait trop hardie, et, en voyant le train des choses humaines, on pourrait m'objecter, avec quelque apparence de raison, qu'elle ferait mieux de s'abstenir; mais je prétends qu'elle s'occupe des affaires de quelques personnes. La Providence, en un mot, a ses privilégiés, autrement dits ses créatures, et,

pendant que la plupart des mortels cherchent en vain à se reconnaître au milieu de l'incohérence et de la contradiction de tout ce qui leur arrive, quelques-uns voient un pouvoir mystérieux intervenir à propos dans leur destinée, en régler harmonieusement les différentes phases et faire tourner à bien ce qui était sur le point de tourner à mal.

On se souvient de la joie un peu désordonnée qu'avait laissée éclater Elina Saugeon, ou plutôt Mme de Lassy, ou plutôt encore Mme Mireil, à la première nouvelle de la mort de son mari. Le principal motif de cette joie, motif qu'elle confia le lendemain même à la comtesse d'Heudicourt, ce fut qu'étant veuve, elle allait pouvoir enfin se remarier à son goût. La comtesse tomba des nues. Si habituée qu'elle fût aux excentricités de son adorable amie, elle n'avait pu prévoir celle-là. Qu'est-ce qu'Elina comptait faire d'un second mari ?

La comtesse fut encore bien autrement surprise, lorsque Elina ajouta que son choix était fait, et qu'elle épouserait Isidore Leblond. Isidore Leblond! N'était-ce pas le comble de la présomption et de l'impudence? Isidore Leblond, dont elle s'était jouée de toutes les manières, et qui la méprisait plus qu'il n'est permis à un homme de mépriser une femme! La comtesse crut vraiment qu'Elina plaisantait. Quand elle eut reconnu que cette prétention était sérieuse, elle entra avec perfidie dans les idées de son amie et lui offrit une fois de plus ses bons offices. Ces choses-là l'amusaient toujours infiniment. Elle fit donc mander chez elle Isidore, qui

accourut aussitôt, croyant qu'il entendrait parler de la princesse de Valberg. La comtesse ne l'entretenait, en effet, que de la princesse toutes les fois qu'elle le rencontrait, et il était bien revenu, à cet égard, de ses emportements farouches. Cette fois elle ne lui parla que d'Elina, lui apprit en riant la mort de Gustave Mireil et lui proposa à brûle-pourpoint la main de sa veuve, lui faisant remarquer que celle-ci était maintenant fort à son aise et très-capable de mettre en relief, par son élégance et par sa beauté, l'heureux mortel dont elle porterait le nom.

« Enfin, ajouta-t-elle, cette chère enfant vous a quitté pour le prince; elle quittera le prince pour vous, si vous vous engagez à l'épouser.

— Il est dommage que vous soyez une femme, répondit Isidore en pâlissant. Voilà le plus sanglant affront que j'aie reçu de ma vie. »

Cette réponse fut rapportée avec délices par la comtesse à celle qui l'avait provoquée. Elina ne se découragea point pour si peu. Elle écrivit à Isidore une lettre pleine d'artifice et de passion. Il lui envoya le soir même une autre lettre que nous ne pouvons reproduire ici, mais qui enfonça les pointes d'un fer rougi dans ce cœur gangrené et qui lui arracha des cris de fureur sauvage.

Cependant à tout prix il lui fallait un mari, et encore un mari qui fût capable de lui faire honneur. La comtesse essaya vainement de lui persuader qu'elle devait au moins attendre les délais légaux. Rien n'y fit. Elina était avide de changer de nom, et

il est vrai qu'elle avait d'excellentes raisons pour cela.

Elle avait vu quelquefois le vicomte de Nancey; elle pria sa noble entremetteuse de sonder le terrain de ce côté. Mais l'aimable vicomte, quelque ruiné et quelque spirituel qu'il fût, ne put s'empêcher de hausser les épaules à cette étrange proposition.

« A-t-elle l'intention, une fois remariée, de conserver M. de Valberg? » demanda-t-il à la comtesse avec le plus charmant sourire.

La comtesse profita de cette impertinence pour insinuer à Elina qu'il serait convenable, en effet, qu'avant de serrer de nouveaux liens, elle eût rompu tout à fait avec le prince. Elina lui répondit qu'elle était bien décidée à rompre. Nous ne surprendrons personne en avouant qu'elle n'avait quelque peu différé à en venir là, que parce qu'elle avait certains mémoires à faire acquitter et certaine somme à palper, somme assez ronde que le prince déposait à la fin de chaque mois sur la cheminée du boudoir.

Toutes ses sûretés prises, il ne s'agissait plus que de choisir un prétexte de rupture. Elle en possédait une fort jolie collection, à laquelle elle n'eut pas même besoin de toucher en cette circonstance.

Le prince, depuis environ six semaines, c'est-à-dire depuis la mort de son beau-père, était de fort mauvaise humeur, car les graves paroles de M. Guillaume lui revenaient sans cesse à l'esprit et le troublaient malgré lui. Il avait revu plusieurs

fois Suzanne, qui l'avait accueilli très-convenablement et qui, dans sa douleur, avait eu même des moments d'abandon et de confiance dont il aurait pu profiter. Mais la première occasion ayant été manquée, il avait trop de vaine fierté dans l'âme pour ne pas être en garde contre un nouvel entraînement. Or, la mauvaise humeur n'est pas bonne conseillère. Elle nous mène quelquefois aussi loin que la passion et nous fait commettre autant de sottises. Amédée qui, à l'aide d'une lueur passagère, avait retrouvé son chemin et qui avait eu le courage de prendre une sage résolution, Amédée finit bientôt par se dire que M. Guillaume était un vieux renard qui prêchait la sagesse aux jeunes maintenant que l'âge avait calmé ses ardeurs, et qu'il serait humiliant pour lui, prince de Valberg, pour lui qui, après tout, n'était plus un enfant, de se laisser ramener au bercail par un pasteur de cette espèce. Il lui sembla qu'il serait piquant, au contraire, de faire un nouveau scandale, de braver préjugés et convenances et de prouver à M. Guillaume qu'on était au-dessus de ses avis et de sa morale. Bref, il résolut de céder au plus vif désir de sa maîtresse, c'est-à-dire de partir avec elle pour l'Italie.

Elina fut très-surprise d'une preuve d'amour à laquelle, du reste, elle ne tenait plus; puis, voyant qu'il insistait pour un prompt départ, elle se retourna habilement, saisit l'occasion aux cheveux et lui demanda comment il osait lui faire une proposition semblable lorsque les cendres de M. Mireil

n'étaient pas encore refroidies. Le prince éclata de rire. Il s'en suivit une dispute qu'Elina envenima à plaisir. Amédée se laissa aller à des mouvements de fureur tels qu'il n'en avait éprouvé de longtemps, et qui se compliquaient de tous les sentiments qui étaient en lutte dans son âme. Il s'écria qu'ils partiraient le lendemain même ou qu'elle ne le reverrait de sa vie. Elle riposta qu'elle serait inconsolable de ne plus le voir, mais qu'elle ne partirait pas. Il saisit sa canne sans ajouter un mot, hésita un moment, puis sortit de la chambre dans un état d'exaspération que je n'essayerai pas de décrire.

Il se fit reconduire chez lui. En montant le grand escalier, il rencontra Suzanne qui descendait. Elle s'arrêta stupéfaite et ne put retenir un léger cri, car Amédée, qui avait le teint naturellement très-coloré, était en ce moment fort pâle.

« Qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? lui demanda-t-elle timidement.

— Rien, » répondit-il.

Et il passa devant elle et continua de monter.

Arrivé dans son cabinet, il se laissa tomber sur un siége, et de grosses larmes commencèrent à rouler dans ses yeux. Il pleurait comme un enfant impétueux qui n'a point encore subi de résistance à ses désirs. Tout à coup il sentit une main douce se poser sur ses cheveux et un baiser effleurer son front. C'était Suzanne qui l'avait suivi sans rien dire, qui l'observait avec une curiosité inquiète et qui avait pitié de lui, quoiqu'elle ne comprît pas la

cause de sa peine, ou peut-être quoiqu'elle la comprît.

« Vous? s'écria-t-il en se levant d'un air irrité. Vous savez que je n'aime pas qu'on m'espionne. Laissez-moi, Suzanne, j'ai besoin d'être seul.

— Je ne vous espionne pas, Amédée, répondit-elle avec douceur; vous souffrez, et je viens voir si je ne pourrais pas vous consoler à mon tour. »

Il se promena quelques instants en silence. La jeune femme demeurait immobile et triste près de la porte.

« Suzanne, dit-il enfin en s'arrêtant devant elle, êtes-vous capable de me donner une grande preuve d'amitié?

— Oui, mon ami. Parlez.

— Vous devez aller rejoindre sous peu de jours votre mère à Saint-Preuil. Renonceriez-vous à cette réunion de famille pour m'accompagner encore une fois en Italie?

— Oui.

— Songez d'abord que Mme d'Aimery et votre grand'mère vous attendent. Je ne voudrais pas pourtant vous mettre mal avec elles.

— Oh! elles m'excuseront bien volontiers, quand elles sauront que je pars avec vous.

— Suzanne!... Mais je ne veux pas vous tromper, je ne veux pas profiter d'un sacrifice dont je ne suis pas digne. Je dois vous dire.... J'étais prêt à te trahir, à te quitter pour jamais, j'étais prêt enfin à partir avec une autre.

— Je le savais.

— Quoi !....

— Et c'est ce qui me fait accepter avec d'autant plus de joie ce que tu me proposes.

— O ma Suzanne bien-aimée, pardonne-moi : je ne suis qu'un homme, et tu es un ange ! »

Il ne croyait pas si bien dire. C'était un ange, en effet, que cette belle jeune femme qui s'attendrissait, qui pardonnait avant le repentir et qui ouvrait ainsi ses bras à l'époux infidèle.

Je n'ai point voulu vous faire assister au travail mystérieux qui s'était opéré dans cette âme charmante ; j'ai préféré vous ménager le plaisir de l'émotion et de la surprise. Nous avons laissé Suzanne en butte à une passion bizarre qui tenait plus peut-être de l'imagination que du cœur, mais qui, par suite de l'imprudente liberté que lui avait accordée son mari en termes si formels, pouvait l'entraîner tout à coup, en dépit de sa pureté native, dans les plus grossiers égarements. Nous avons vu que, n'ayant à lutter en quelque sorte que contre elle-même, elle ne résistait plus qu'à peine, et que les derniers scrupules de sa pudeur s'envolaient un à un comme des feuilles de rose au souffle d'un vent brûlant. Les leçons qui auraient dû la détourner de la voie funeste où elle voulait s'engager, semblaient, au contraire, l'encourager à poursuivre ; l'exemple, les larmes, le désespoir de sa mère parlaient en vain pour l'avertir : le cri de son cœur couvrait toutes les autres voix. Elle avait vingt ans, elle voulait être aimée, elle était sûre de l'être, le reste n'était rien.

Mais quand sa mère l'eut quittée pour se rendre en Normandie, quand son mari qui, dans les premiers jours du deuil, entrait assez souvent chez elle, ne s'y présenta plus qu'à de rares intervalles, quand elle fut seule en un mot et libre, quand il n'y eut plus enfin que le dernier pas à franchir, elle s'arrêta d'elle-même, eut honte de ses pensées, et, joignant les mains, leva encore une fois les yeux au ciel. On n'a pas assez insisté sur toute la distance qu'il y a, pour certaines natures, entre le rêve et la réalité, entre le projet et l'exécution, entre l'intention et l'acte. Suzanne fut épouvantée du chemin qu'elle avait déjà parcouru. Dès qu'elle eut peur, elle fut sauvée, et Isidore s'étant présenté pour la voir quelques jours après le départ de Mme d'Aimery, elle lui fit dire qu'elle était trop souffrante pour le recevoir.

Cette première victoire remportée, elle sentit sa vue se raffermir, les choses lui apparurent telles qu'elles étaient à ses yeux avant que la passion l'eût éblouie. Elle s'aperçut qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer son mari, elle frémit en songeant qu'elle aurait pu reconnaître trop tard cette douce vérité. Enfin l'espoir lui revint; elle comprit qu'il n'y a rien de perdu pour l'avenir d'un ménage tant que la pureté de l'épouse est sans tache, tant que la femme peut pardonner au mari sans avoir à rougir elle-même. Et voilà comment elle était prête, notre aimable Suzanne, à profiter de la première occasion de rapprochement qui se présenterait; voilà comment les choses s'arrangèrent d'une ma-

nière aussi simple qu'imprévue, voilà comment enfin le bonheur, le bonheur légitime, refleurit tout à coup sur le sol même où le désordre et le scandale avaient germé.

A la grande surprise de tout Paris qui se livra pendant huit jours à toutes sortes de commentaires, nos deux époux partirent le lendemain pour l'Italie : le prince, heureux d'échapper au passé et de se rafraîchir à une source pure, la princesse moins passionnée qu'autrefois, mais témoignant à son mari une tendresse qui avait quelque chose d'indulgent et de maternel. C'était sans doute une anticipation du sentiment nouveau qu'elle allait connaître. A son retour à Paris, elle devint mère, elle eut un fils, et l'avenir se trouva encore plus solidement assuré. Un enfant au berceau, une femme irréprochable, ce sont ces deux frêles appuis qui soutiennent les grandes maisons aussi bien que les petites, et qui, sur le terrain vacillant de ce siècle, les empêchent quelquefois de s'écrouler.

Aujourd'hui, l'ambition commence à poindre dans le cœur du prince ; il veut grandir et illustrer son nom pour ses enfants nés ou à naître. Suzanne n'est point jalouse de cette rivale-là, et, comme elle s'est associée aux idées nouvelles et même aux études de son mari, elle est prête à le suivre à Londres, à Vienne, à Turin, ou à Saint-Pétersbourg, dans le poste important qu'on ne tardera pas à lui confier.

M. Guillaume se félicite tout bas d'avoir ramené la paix dans le jeune ménage; il regarde ce résultat

comme un des plus beaux triomphes de son éloquence, sans soupçonner toutefois quels auxiliaires lui sont venus en aide de ce côté.

Sa situation est plus brillante que jamais, il est au sommet de l'échelle, et, s'il manque quelque chose à la considération dont il jouit, c'est que le public ne se montre indulgent que pour les acteurs qui ont tout à fait disparu de la scène. Sa gloire ne laisse pas, du reste, de lui coûter encore quelques sacrifices. Il n'a pas revu Mme Saugeon, dont la santé est profondément altérée; il n'a pas même osé voir la femme et l'enfant de Gustave Mireil, mais il a pu, par l'entremise de la princesse de Valberg, renouveler ses bienfaits et étendre sa protection jusqu'aux amis de celui qu'il pleure. M. et Mme Delorme, qui continuent, par parenthèse, de vivre en très-bon accord, se sont ressentis de la bienveillance de M. Guillaume.

Isidore Leblond fut frappé comme d'un coup de foudre du départ, ou plutôt de la fuite de Suzanne. Il était loin de s'en faire accroire sous aucun rapport, mais il n'avait pu se tromper sur le genre d'émotion que sa vue seule causait à la princesse, et comme la passion qu'il avait pour elle s'accroissait tous les jours en dépit des efforts qu'il faisait pour la vaincre, il était presque décidé à risquer une déclaration, lorsqu'il apprit.... Il se moqua cruellement de lui-même, le premier moment de douleur passé. Le sourire dont il se gratifia était certes plus ironique et plus méprisant que tous ceux que lui avait arrachés jusqu'alors la sottise hu-

maine, et je vous ai dit pourtant que son sourire avait une puissance d'ironie toute particulière. Il se déroba au monde pendant quelque temps, voyagea dans le nord de l'Europe et alla jusqu'en Laponie.

A l'heure où j'écris ces lignes, il n'a plus du tout l'air de se souvenir de cette aventure; seulement, il ne peut se défendre d'un tressaillement intérieur toutes les fois qu'il aperçoit de loin la princesse de Valberg ou qu'on prononce son nom devant lui. Il ne laisse pas cependant de s'amuser toujours un peu à sa manière et d'amuser la galerie aux dépens des sots. Il faut l'entendre, par exemple, raconter et commenter les prouesses de César Briquet, qui a failli être nommé maire de son endroit, selon l'expression dudit César.

Le comte d'Heudicourt continue d'être une des gloires du sport. La comtesse, qui est réellement devenue très-grasse, s'est jetée de désespoir dans la dévotion.

Il me reste maintenant à vous apprendre plusieurs mariages. Nous aimons assez en France les mariages à la fin d'un roman, comme au dénoûment d'une comédie, et c'est, vous en conviendrez, un goût très-légitime et qui doit nous être commun avec toutes les nations civilisées. Le jeune René de Soyaucourt a épousé la moins insignifiante des deux demoiselles de la Mornais; Mme d'Aimery s'est remariée avec un noble sénateur; Mme de Blanchéville, la Sapho moderne, a daigné accorder sa main à un fabricant de produits chimiques; Elina Saugeon elle-même.... Elina Saugeon a fini par rencontrer un second mari,

fait exprès pour elle. C'est une de nos anciennes connaissances, c'est cet adorable lion qui est toujours sur le point de dire quelque chose et qui n'en peut venir à bout; c'est Artus de la Vollière, en un mot. Maître d'une belle fortune, qu'il gaspillait follement, il marchait droit à la ruine : sa femme a mis de l'ordre dans ses affaires et le mène par le bout du nez. Elle le mènera loin, je vous en réponds.

Et le monde continue de rouler comme il roulait hier, comme il roulera demain. La satisfaction des instincts matériels est plus que jamais la loi suprême. On ne sait plus se contraindre, on ne sait plus se gêner pour rien ni pour personne ; chacun prend aujourd'hui ses COUDÉES FRANCHES. Cependant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de les prendre un peu moins, dans votre intérêt même. Contraignez-vous, gênez-vous un peu, messieurs et mesdames, si peu que vous voudrez, mais gênez-vous.

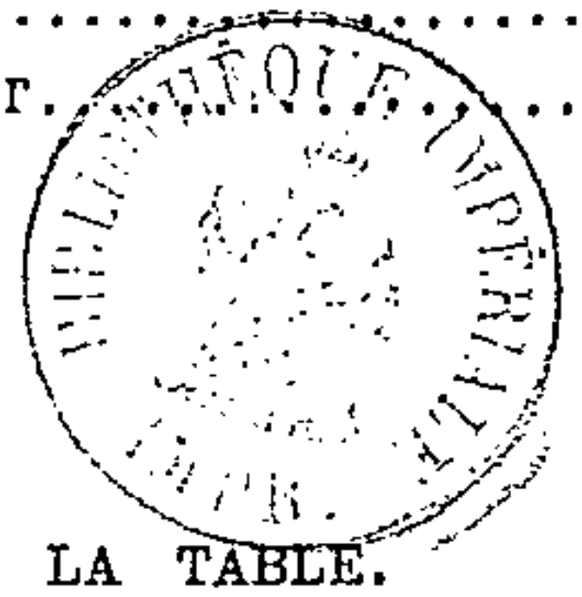
Je vous assure qu'un peu de gêne volontaire est nécessaire au bonheur et à la dignité de la vie.

Telle est la morale de cette histoire.

FIN.

TABLE.

I. Une résidence d'été au bord de la mer..... 11
II. Le prince Charmant..... 27
III. L'arrivée de M. Guillaume..... 45
IV. Un grand mariage..... 67
V. La vengeance d'Elina Saugeon..... 81
VI. Initiation à la vie..... 102
VII. Madame de Lassy..... 119
VIII. Le mari doit-il fidélité à sa femme?..... 139
IX. Une double rechute..... 161
X. La liberté dans le mariage..... 183
XI. Confidences d'une amie..... 205
XII. La robe brûlée..... 231
XIII. Une série de catastrophes..... 254
XIV. Monsieur Guillaume..... 273
XV. A quoi tient le bonheur..... 292



FIN DE LA TABLE.

GRANDE COLLECTION

DE GUIDES ET D'ITINÉRAIRES

POUR LES VOYAGEURS

DIRIGÉE

PAR ADOLPHE JOANNE

Cette Collection comprend déjà

120 volumes

La grande collection de *Guides* et d'*Itinéraires* pour les voyageurs que publie la librairie L. Hachette et Cie, sous l'active et habile direction de M. Adolphe Joanne, comprend, comme on le verra en jetant les yeux sur le catalogue suivant, l'Europe entière, l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine et la Turquie d'Asie. Les nombreux Guides ou Itinéraires dont elle se compose ne s'adressent pas seulement aux touristes proprement dits, qui ont besoin de renseignements divers pour se diriger, se loger, se nourrir, et voir avec agrément ou avec profit tout ce qui peut piquer leur curiosité; ils intéressent tout autant les hommes d'étude, désireux d'avoir des notions exactes et complètes sur la géographie, l'histoire, la statistique, les monuments, les collections d'art ou de science, l'industrie, le commerce, etc., des diverses contrées de l'Europe et de l'Orient.

L'Itinéraire général de la **France** comprendra dix volumes. Le premier de ces volumes, illustré de plus de 400 gravures, est consacré à *Paris*. La seconde édition de cet important ouvrage qui n'a

pas moins de 900 pages, est datée du mois de juillet 1862. Les étrangers y trouveront une description détaillée et complète du nouveau Paris, aussi peu connu que le vieux Paris.

Les *Environs de Paris* forment un second volume illustré de 220 vignettes; Saint-Cloud, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis, Compiègne, Lagny, Fontainebleau, Corbeil, Sceaux, Orsay, Rambouillet, etc., tels sont les titres des principaux chapitres. L'histoire si intéressante de toutes les résidences impériales ou princières y occupe une place considérable.

La **France** proprement dite, sans sa capitale et ses environs, forme une collection distincte, qui, divisée en huit volumes, contient la description non-seulement de toutes les localités curieuses desservies par des chemins de fer ou par des chemins praticables aux voitures, mais de toutes celles où conduisent des sentiers de montagnes, si elles peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser un touriste. C'est le travail le plus complet, le plus exact, le plus remarquable, qui ait jamais été entrepris sur la France. M. Adolphe Joanne se l'est particulièrement réservé.

Indépendamment de ces dix volumes, une autre série d'Itinéraires plus détaillés est spécialement consacrée à toutes les grandes lignes de chemins de fer ; cette série, illustrée comme Paris et ses environs, se compose d'un nombre déjà considérable de volumes qui s'augmente chaque année à mesure que s'ouvrent de nouvelles voies ferrées.

On trouvera en outre dans la série des volumes relatifs à la France quelques ouvrages spéciaux plus développés : le *Dauphiné*, les *Pyrénées*, *Nice et les Alpes Maritimes*, *Vichy*, le *Mont-Dore*, *Plombières*, *Autour de Biarritz*, etc.

L'Itinéraire de l'**Algérie**, par Louis Piesse, a été publié au mois de mai 1862; il comprend le Tell et le Sahara.

Les Itinéraires de la **Belgique** et de la **Hollande** (1860-1861) ont été rédigés sur un plan entièrement nouveau par M. A. J. Du Pays,

qui, depuis plus de quinze années, est chargé dans le journal l'*Illustration* de la critique des œuvres d'art. — *Spa* et ses environs par M. Ad. Joanne, forment un volume séparé.

L'Itinéraire de la **Grande-Bretagne** contient : l'Angleterre et l'Irlande, par Richard; l'Écosse, par Adolphe Joanne. L'Écosse a été réimprimée à part. Le *Guide du Voyageur à Londres* et *Londres illustré*, guide spécial de l'étranger pour l'exposition de 1862, sont signés d'un nom déjà célèbre dans la science géographique : ils ont pour auteur M. Élisée Reclus.

L'**Allemagne** du Nord et l'**Allemagne** du Sud sont l'œuvre particulière de M. Ad. Joanne, qui a publié en outre des volumes spéciaux pour les touristes qui désireraient visiter seulement *Bade et la forêt Noire* ou *les bords du Rhin*, *de la Moselle* et *du Neckar*.

L'Itinéraire de la **Suisse**, dont la 1re édition (1842) a suffi pour faire la réputation de M. Ad. Joanne et dont la 4e est en vente, est l'ouvrage le plus complet et le plus détaillé qui existe dans toutes les langues de l'Europe sur cet admirable pays. M. Ad. Joanne a tenu son livre de prédilection au courant, non-seulement de tous les progrès des voies de communication, mais de toutes les ascensions et de toutes les nouvelles courses de montagnes entreprises depuis ces dernières années. Les touristes qui se contentent de suivre les chemins de fer, les lacs et les routes de voitures, ont à leur disposition le *Nouvel Ebel*, abrégé de l'*Itinéraire de la Suisse*.

L'**Espagne** et le **Portugal**, réunis dans un même volume, ont été décrits avec un soin particulier par M. Germond de Lavigne, bien connu dans le monde littéraire pour ses études sur l'Espagne.

L'Itinéraire de l'**Italie**, dont les premières éditions ont été si bien accueillies, a pour auteur M. A. J. Du Pays, qui a complété depuis, dans ses itinéraires de la Belgique et de la Hollande, l'histoire de la peinture et des peintres de l'Europe, si brillamment commencée dans ce beau volume enrichi de nombreux plans de ville.

L'Itinéraire de l'**Orient**, par MM. Adolphe Joanne et Émile Isambert, contient : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, le mont Sinaï. C'est une véritable encyclopédie de plus de 1000 pages, enrichie de 30 cartes ou plans.

Enfin, l'Itinéraire de l'**Europe** résume non-seulement tous les renseignements les plus importants contenus dans la collection générale des Guides ci-dessus mentionnés sur Paris, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Sud, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, Malte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, mais les touristes y trouveront en outre des chapitres consacrés au *Danemark*, à la *Suède*, à la *Norvége* et à la *Russie*, les seules contrées de l'Europe qui n'ont pas encore d'Itinéraires spéciaux.

Les **Bains d'Europe** ont pour auteurs MM. Ad. Joanne (partie pratique et descriptive), et M. le docteur A. Le Pileur (partie scientifique).

CATALOGUE DES PRINCIPAUX ITINÉRAIRES.

ALGÉRIE.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, comprenant le Tell et le Sahara, par *Louis Piesse*. 1 vol. in-18 jésus, contenant une carte générale de l'Algérie. Broché. 10 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN.

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, divisé en deux parties, par *Adolphe Joanne*.

1° ALLEMAGNE DU NORD, comprenant : Le Rhin; la Moselle; le Weser; l'Elbe; le Haardt; la forêt Noire; l'Odenwald; le Taunus; l'Eifel; le Harz; le Thüringerwald; la Suisse franconienne; le Fichtelgebirge; la Suisse saxonne; Strasbourg; Bade; Carlsruhe; Heidelberg; Darmstadt; Francfort; Hombourg; Mayence; Wiesbaden; Creuznach; Luxembourg; Trèves; Coblenz; Ems; Bonn; Cologne; Aix-la-Chapelle; Dusseldorf; Hanovre; Brunswick; Münster; Brême; Hambourg; Lübeck; Rostock; Schwerin; Magdebourg; Pyrmont; Gœttingen; Cassel; Gotha; Erfurt; Weimar; Kissingen; Cobourg; Bamberg; Iéna; Nuremberg; Leipsick; Berlin; Potsdam; Stettin; Posen; Dantzick; Tilsitt; Kœnigsberg; Breslau; Dresde; Tœplitz. 1 beau vol. in-18 jésus, imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière générale de l'Allemagne, 12 cartes spéciales : de Paris à Paris, par Strasbourg, le Rhin et Bruxelles, le cours du Rhin, de Bâle à Rotterdam (4 cartes), Bade et ses environs, les bains du Taunus, la Moselle, de Trèves à Coblenz, le Harz, Potsdam et Sans-Souci, la Suisse saxonne, le Riesengebirge et 12 plans de ville : Aix-la-Chapelle, Cologne, Heidelberg et Schwetzingen, Francfort, Mayence, Coblenz, Trèves, Hambourg, Nuremberg, Leipsick, Berlin, Dresde 2e édition. Broché. 10 fr, 50 c.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

2° ALLEMAGNE DU SUD, comprenant : Le Neckar; le Rhin; le Danube; l'Inn; l'Adige; la Drave; la forêt Noire; l'Alb-Souabe; le Vorarlberg; le Tyrol; les Alpes de la Bavière; le Salzkammergut; les montagnes des Géants; le Semmering; Strasbourg; Freiburg; Schaffhouse; Constance; Wildbad; Stuttgart; Cannstadt; Heilbronn; Tubingue; Ulm; Augsbourg; Lindau; Munich; Donauwœrth; Ingolstadt; Ratisbonne; la Walhalla; Passau; Linz; Mœlk; Kufstein; Bregenz; Innsbruck; Bormio; Meran; Brixen; Botzen; Trente; Roveredo; Bassano; Beilune; Brunecken; Salzburg; Berchtesgaden; Gastein; Gmunden; Ischl; Mariazell; Vienne; Brünn; Olmütz; Glatz; Hirscherg; Warmbrunn; Prague; Carlsbad; Marienbad; Franzenbad; Eger; Pilsen; Cracovie; Presbourg; Pesth; Gratz; Laibach; Adelsberg; Idria; Trieste; Pola; Fiume. 1 beau vol. in-18 jésus imprimé sur deux colonnes, contenant une carte générale des chemins de fer de l'Europe, 10 cartes spéciales : la forêt Noire, le Danube, le Tyrol et le Salzkammergut, le Vorarlberg et le Tyrol, le Tyrol et le lac de Garde, les environs de Vienne, les montagnes des Géants, les bains de la Bohême, le chemin de Semmering, et 7 plans de villes et de musées : Stuttgart, Munich, Vienne, Prague, Trieste, la Pinacothèque à Munich, le Belvédère à Vienne. Broché. 10 fr. 50 c.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par le même auteur. 1 fort vol. in-18, contenant 16 cartes et plans. Broché. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Les trains de plaisir des bords du

Rhin, ou **de Paris à Paris**, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant une carte et 4 plans de villes. Br. 2 fr. 50 c.

La reliure se paye en sus. 75 c.

Bade et la forêt Noire, contenant ; 1° la route de Baden-Baden ; 2° la description de Bade et de ses bains ; 3° celle des environs de Bade et de la forêt Noire, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant 5 cartes. Broché. 2 fr.

La reliure se paye en sus. 75 c.

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse, Irlande), par *Richard* et *Ad. Joanne* ; nouvelle édition, accompagnée de 3 cartes routières, du panorama de Londres et des plans d'Édimbourg, Glascow et Dublin. 1 fort vol. in-18 jésus. Broché. 12 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec la carte routière de l'Écosse et les plans d'Édimbourg et de Glascow. 1 vol. in-18. Broché. 7 fr. 50 c.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres, par *É. Reclus*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 1 carte des chemins de fer de Paris à Londres, 1 plan de Londres, 1 carte des environs de Londres, divers autres plans. Broché. 10 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Londres illustré, guide spécial pour l'exposition de 1862, par *Élisée Reclus* ; 2e édition. 1 vol. in-18 jésus, contenant : 63 gravures, 1 carte et 11 plans. Broché. 3 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

Itinéraire descriptif, artistique, historique et statistique de la Belgique, comprenant : les routes de France en Belgique, Mons, Bruxelles, Waterloo, Malines, Louvain, Anvers, Gand, Bruges, Ostende, Courtray, Ypres, Tournay, Charleroi, Namur, le Luxembourg, l'Ardenne, Liége, Spa et ses environs, les routes de Belgique en Hollande, dans la Prusse rhénane et en Angleterre, par *A. J. Du Pays*, 1 vol. in-18 jésus, contenant : 1 carte physique et routière de la Belgique et de la Hollande, 1 carte du chemin de fer du Nord, une carte de Spa et de ses environs, un plan de la bataille de Waterloo et des plans de Bruxelles, de Louvain, d'Anvers, de Gand, de Bruges et de Liége. Broché. 10 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande, comprenant : les routes de France vers la Hollande, Breda, Dordrecht, Rotterdam, Delft, la Haye, Harlem, Amsterdam, le Helder, le Zuiderzée, la Frise, Leeuvarden, Groningue, Zvolle, Assen, Utrecht, Arnhem, Nimègue, la Zélande, Middelbourg, Maestricht, Dusseldorf, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, par *A. J. Du Pays*. 1 vol. in-18 jésus, contenant : 1 carte générale de la Belgique et de la Hollande, une carte des chemins de fer du Nord, et des plans de Rotterdam, de la Haye, de Leyde, de Harlem, d'Amsterdam et d'Utrecht. Br. 9 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Spa et ses environs, par *Ad. Joanne*. 1 joli vol. in-18, contenant une carte. Broché. 2 fr.

La rel. se paye en sus. 1 fr.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal, comprenant : les provinces basques, la Castille, les Asturies, la Galicie, la Navarre et la Nouvelle-Castille, la Catalogne et l'Aragon, Madrid et ses environs, Alicante, Cordoue, Séville, Cadix, les Canaries, Jaen, Grenade, Malaga, la province de Murcie, la Manche, les îles Baléares, l'Estrémadure,

le royaume du Portugal, les îles Açores, et Madère, par *A. Germond de Lavigne*, 1 fort vol. in-18 jésus, contenant : 1 carte générale de l'Espagne et du Portugal, 4 cartes spéciales, et les plans de Madrid, de Barcelone, de Séville et de l'Alhambra. Br. 15 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

EUROPE.

Guide du voyageur en Europe, comprenant : Paris, la France, la Belgique, la Hollande, les îles Britanniques, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvége, la Russie, la Suisse, la Savoie, l'Italie, Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, l'Espagne et le Portugal, par *Adolphe Joanne*. 1 fort vol. in-18 jésus, imprimé à deux colonnes, et accompagné de cartes et plans. Broché. 20 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Les bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, d'Italie et de Suisse, par MM. *Ad. Joanne* et le Dr *A. Le Pileur*. 1 vol. in-18 jésus, contenant une carte des bains d'Europe. Broché. 10 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

FRANCE.

1° GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE.

Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*.

En vente :

I. Réseau du chemin de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

1re partie : Bourgogne, Franche-Comté, Nivernais, Morvan, Bourbonnais, Jura, Beaujolais, Bresse, Bugey, Lyonnais, Savoie. 1 volume in-18 jésus de près de 600 pages, contenant : 1 carte générale des chemins de fer français, 1 carte du chemin de fer de Paris à Lyon, des cartes de la forêt de Fontainebleau, du Morvan et de la Côte-d'Or, des bords de la Saône, du Jura (2 cartes), de la Savoie, du Mont-Cenis et du Mont-Blanc, du lac de Genève, un panorama de la chaîne du Mont-Blanc, et des plans du palais de Fontainebleau, de Dijon, de Besançon. Broché. 8 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

Sous presse :

2e partie : Dauphiné, Provence, Alpes-Maritimes, Forez, Auvergne, Velay, Vivarais, Cévennes, Languedoc. Avec 16 cartes ou plans de villes et 2 panoramas. 1 vol.

En préparation :

II. Réseau du chemin de fer d'Orléans. 1 vol.

III. Réseau des chemins de fer du Midi et des Pyrénées. 1 vol.

IV. Réseau des chemins de l'Ouest.

1re partie : la Bretagne. 1 vol.

2e partie : la Normandie. 1 vol.

V. Réseau des chemins de fer du Nord. 1 vol.

VI. Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes. 1 vol.

Guide du voyageur en France, par *Richard*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 1 carte générale des chemins de fer français et 7 cartes spéciales des chemins de fer du Nord, de l'Est, de Paris à Lyon, de Lyon à la Méditerranée, d'Orléans, du Midi et de l'Ouest. 25e édition. Broché. 8 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Conducteur du voyageur en France, par *Richard*. Abrégé du précédent; 2e édition. 1 joli vol. in-32, contenant une carte routière. Broché. 3 fr.

La reliure se paye en sus. 75 c.

Guide du voyageur dans la France monumentale, ou Itinéraire archéologique donnant la description de tous les monuments appartenant à l'ère celtique, à l'époque romaine ou gallo-romaine et au moyen âge jusqu'à la renaissance, avec une carte générale archéologique de la France, divisée par provinces et par départements, ornée de 48 vues de monuments antiques, et indiquant, au moyen de signes conventionnels, l'emplacement des monuments décrits dans le texte, par

Richard et *E. Hocquart*. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, comprenant la matière de 3 vol. Br. 9 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Atlas historique et statistique des chemins de fer français, avec un texte par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-4. contenant 8 cartes gravées sur acier et coloriées. Cartonné. 7 fr. 50 c.

2° GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS.

Paris illustré, par *Ad. Joanne*. 1 beau vol. in-18 jésus de plus de 800 pages, comprenant : outre des renseignements généraux sur la manière de s'installer et la manière de vivre à Paris : l'histoire des agrandissements de cette ville, les promenades, places, statues, fontaines, quais, ponts et ports, les églises, les palais, les grands établissements publics, les hôtels particuliers et les maisons historiques curieuses, les théâtres et autres lieux de plaisirs et de réunion, le sport, les musées, expositions et collections d'œuvres d'art, l'instruction publique, les établissements et collections scientifiques, l'administration municipale, les tribunaux et les prisons, les établissements d'utilité publique et de bienfaisance, les établissements militaires, les halles, entrepôts et marchés, l'industrie et le commerce, Paris souterrain et les cimetières. 2e édition, illustrée de plus de 400 gravures, et renfermant un nouveau plan de Paris et autres plans. Broché. » fr.
La reliure se paye en sus.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, à l'usage des voyageurs et des Parisiens, où l'on trouve la situation et la description de chaque rue et de chaque monument, avec un grand nombre de renseignements utiles et d'une notice historique sur Paris, par *Frédéric Lock*. 1 vol. in-18 jésus, contenant un nouveau plan de Paris. Broché. 3 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Les environs de Paris illustrés, itinéraire descriptif et historique, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16 de 850 pages, contenant 220 gravures par Lancelot et Thérond, une grande carte des environs de Paris et sept autres cartes et plans. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, par *J. Lobet*. 1 vol., contenant un plan du bois et 20 vignettes par Thérond. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles, son palais, ses jardins, son musée, ses eaux, les deux Trianons, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Sèvres, par *Adolphe Joanne*; ouvrage illustré de 37 gravures par Thérond et Lancelot, et accompagné d'un plan de Versailles et du parc, et de 2 plans du château. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles et les deux Trianons, Guide du visiteur, extrait du précédent. 1 vol. in-32, contenant 2 plans. Relié. 1 fr

Le château, le parc, et les grandes eaux de Versailles, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 30 vignettes par Lancelot et 3 plans.
Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Le parc et les grandes eaux de Versailles. 1 vol. in-32, extrait du précédent et contenant 20 vign. Br. 30 c.

Guide to Versailles, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue and Sèvres. A description of the palaces, gardens, museum, waters and the Trianons, translated in english language from *A. Joanne*. With numerous illustrations and three plans. Br. 2 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Fontainebleau, son palais, sa forêt et ses environs, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 25 vignettes par Lancelot, une carte de la forêt et un plan du château. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Adolphe Joanne*,

1 vol. in-16 illustré de 24 vignettes par Thérond et Lancelot. Br. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 21 vignettes par Thérond et Lancelot. Broché. 1 fr.
La reliure se pays en sus. 1 fr.

3e ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS ET GUIDES SPÉCIAUX DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Réseau des chemins de fer de l'Est et des Ardennes.

Itinéraire général de la France, par *Adolphe Joanne*. VIe section (voir ci-dessus, page 7, col. 2).

De Paris à Strasbourg, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et 1 carte. 2e édition. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Strasbourg à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 50 vignettes et 1 carte. Broché. 1 fr.

De Paris à Strasbourg et à Bâle, par *Moléri*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 150 vignettes et un carte. Br. 4 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Mulhouse et à Bâle, itinéraire historique et descriptif comprenant les bains de Bourbonne, de Plombières et de Luxeuil, par M. *G. Héquet*. 1 vol. in-18 jésus avec 1 carte. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Plombières et ses environs, guide du baigneur, par *Édouard Lemoine*. vol. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Réseau de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Itinéraire général de la France, par *Adolphe Joanne*, Ire section (voir ci-dessus, page 7, colonne 1re du présent Catalogue).

De Paris à Lyon et à Auxerre, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, une carte et 2 plans. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Genève et à Chamonix, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18 jésus contenant 8 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris en Suisse par Dijon, Dôle, Salins et Besançon, itinéraire descriptif et historique illustré de 77 gravures sur bois et accompagné de 2 cartes et de 2 plans, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Dijon en Suisse, par Dôle et Besançon, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-18 jésus, contenant 20 gravures, 1 carte et 1 plan. Broché. 2 fr.

De Lyon à la Méditerranée, par *Adolphe Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. in-18 jésus, conten nt 82 vignettes par Lancelot, 1 carte et des plans. Br. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à la Méditerranée, comprenant de Paris à Lyon et à Auxerre, par *Adolphe Joanne*, et de Lyon à la Méditerranée, par *Ad. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 fort vol. in-18 jésus, contenant 160 vignettes par Lancelot, et 2 cartes. Broché. 6 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, de Royat, de la Bourboule et de Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse*. 1 vol. in-16, illustré de 37 vign. par Lancelot, et accompagné d'une carte de l'Auvergne. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Vichy et ses environs, par *L. Piesse*. 3e édition. 1 vol. in-18 jésus, contenant 22 vignettes et un plan. Br. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Savoie (Itinéraire descriptif et historique de la), par *Ad. Joanne*. 1 vol in-18 jésus, contenant 6 cartes et un panorama de la chaîne du Mont-Blanc. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Dauphiné (Itinéraire descriptif et historique du), par *Adolphe Joanne*. 1re partie. ISÈRE : Grenoble, la Grande-Chartreuse, Allevard, Uriage, la Motte, le Villard de Lans, le Royannais et le Vercors, avec 6 cartes, 1 plan et 1 panorama. 1 vol. in-18 jésus, br. 6 fr.
La reliure se paye en sus 1 fr.

Sous presse :

Dauphiné (Drôme, Hautes et Basses-Alpes, Piémont). 2e partie par *Adolphe Joanne*.

En préparation :

Nice et les Alpes Maritimes, par *Élisée Reclus*.

De Paris à Montpellier et à Nîmes, par Nevers, Clermont-Ferrand et le Puy, par *Adolphe Joanne*.

Réseau des chemins de fer du Midi et des Pyrénées.

Itinéraire général de la France, (les Pyrénées), par *Ad. Joanne*, IIIe section (voir ci-dessus, page 7).

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et à Mont-de-Marsan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes par Daubigny, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 32 grandes vignettes par Thérond, une carte et un plan. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne*; 2e édition. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 1 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Réseau des chemins de fer du Nord.

Itinéraire général de la France, par *Adolphe Joanne*, Ve section (voir ci-dessus, page 7, colonne 2).

Itinéraire de la Belgique, par *A. J. Du Pays*. Voyez p. 6, 1re col.

Itinéraire de la Hollande, par *A. J. Du Pays* (voir ci-dessus, page 6, col. 2.).

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-16, contenant 70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte. Br. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot*. 1 volume in-16, contenant 60 vignettes, 5 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Réseau des chemins de fer d'Orléans.

Itinéraire général de la France, par *Adolphe Joanne*, IIe section (voir ci-dessus, page 7, colonne 2).

De Paris à Bordeaux, par *Adolphe Joanne*. 1 volume in-16, contenant 120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 3 cartes. Broché. 3 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans*; 2° *d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri* et *A. Achard*. 1 vol. in-16 (90 vignettes et 11 cartes). Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Tours, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 65 vignettes, 1 carte et 2 plans. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Orléans, par *Adolphe Joanne* 1 vol. in-16, contenant 45 vignettes par Champin et Thérond, 1 carte et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Poitiers à la Rochelle, à Rochefort et à Royan, par *Adolphe Joanne*. Itinéraire descriptif et historique (22 gravures sur bois, 1 carte et 2 plans). 1 volume, broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Adolphe Joanne* (voir ci-dessus, page 9, colonne 1re).

En préparation :

De Paris à Bordeaux et à Toulouse, par Vierzon, Limoges et Périgueux, par *Adolphe Joanne.*

Réseau des chemins de fer de l'Ouest.

Itinéraire général de la France, par *Adolphe Joanne*, IVe section (voir ci-dessus, page 7, colonne 2).

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus.* 1 vol. in-16, contenant 60 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus.* 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Rennes et à Alençon, par *A. Moutié.* 1 vol. in-16, contenant 170 vignettes par Thérond, et une carte. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Caen et à Cherbourg, par *L. Enault.* 1 v. in-18 jésus. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Adolphe Joanne.* (Voir ci-dessus, page 8, colonne 2).

Dieppe et ses environs, par *Eugène Chapus.* 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

En préparation :

De Nantes à Brest, par M. *Pol de Courcy.*

De Rennes à Brest, par le même.

ITALIE.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays.* 1 beau vol. in-18 jésus de 800 pages imprimées sur deux colonnes, comprenant : un aperçu historique sur les origines de l'art en Italie, un résumé des campagnes d'Italie; les routes venant de France, de Suisse, du Tyrol et d'Autriche, de l'Illyrie et aboutissant à l'Italie du Nord; le Piémont, la Lombardie, Venise, les anciens duchés, les États de l'Église, l'ancien royaume de la Sicile, et renfermant : 3 cartes routières générales, 2 cartes spéciales, 14 plans de villes, 3 plans du Forum de Rome, 1 plan de Pompéi, 1 plan des Uffizi de Florence, 1 plan du Vatican, et 1 plan du musée de Naples. 2e édition, corrigée et considérablement augmentée. Broché. 11 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire de l'Italie septentrionale, contenant la Savoie, le Piémont, la Lombardie et la Vénétie, par *Adolphe Joanne* et *A. J. Du Pays.* 1 vol. in-18 jésus contenant 5 cartes et 8 plans de villes. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

ORIENT.

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, comprenant Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Arabie Pétrée et le Sinaï, par *Isambert* et *Ad. Joanne.* 1 vol. in-18 jésus, contenant : les cartes générales de la Méditerranée, de Malte, de la Grèce, de la Turquie d'Europe, du Bosphore, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la basse Égypte, du Sinaï, de la haute Égypte, de la plaine de Thèbes et des plans d'Athènes, de l'Acropole, de Constantinople, de Jérusalem, du Saint-Sépulcre et du Temple, d'Alexandrie, du Caire et des Pyramides. Broché. 20 fr.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique de Paris à Constantinople, avec les environs de cette dernière ville, par *Ph. Blanchard.* 1 vol. grand in-18, contenant un plan de Constantinople et d'une partie du Bosphore. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

SUISSE.

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix, du grand Saint-Bernard et du mont Rose; par *Adolphe Joanne*. 1 vol. grand in-18 de plus de 700 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 10 cartes, 10 vues et 7 panoramas; 3e édition entièrement refondue. Broché. 13 fr. 50 c.

La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Nouvel-Ebel, Manuel du voyageur en Suisse et dans la vallée de Chamonix; 12e édit., par *Adolphe Joanne*. 1 vol. gr. in-18, broché 8 fr. 50 c.

La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

GUIDES DE LA CONVERSATION.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-espagnol, par *Richard* et *de Corôna*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-italien, par *Richard* et *Boletti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-allemand, par *A. Horwitz*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-espagnol, par *de Corôna* et *Laran*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

L'Interprète français-anglais pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Br. 1 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'interprète anglais-français, pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Broché. » fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'interprète français-allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau*. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.

La reliure se paye en sus. 1 fr.

LES MUSÉES D'EUROPE.

par L. VIARDOT, 5 vol. in-18 jésus.

Les Musées de France. (Paris.) 1 vol. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées d'Italie. 1 volume. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées d'Espagne. 1 volume. Broché. 3 fr. 50 c.

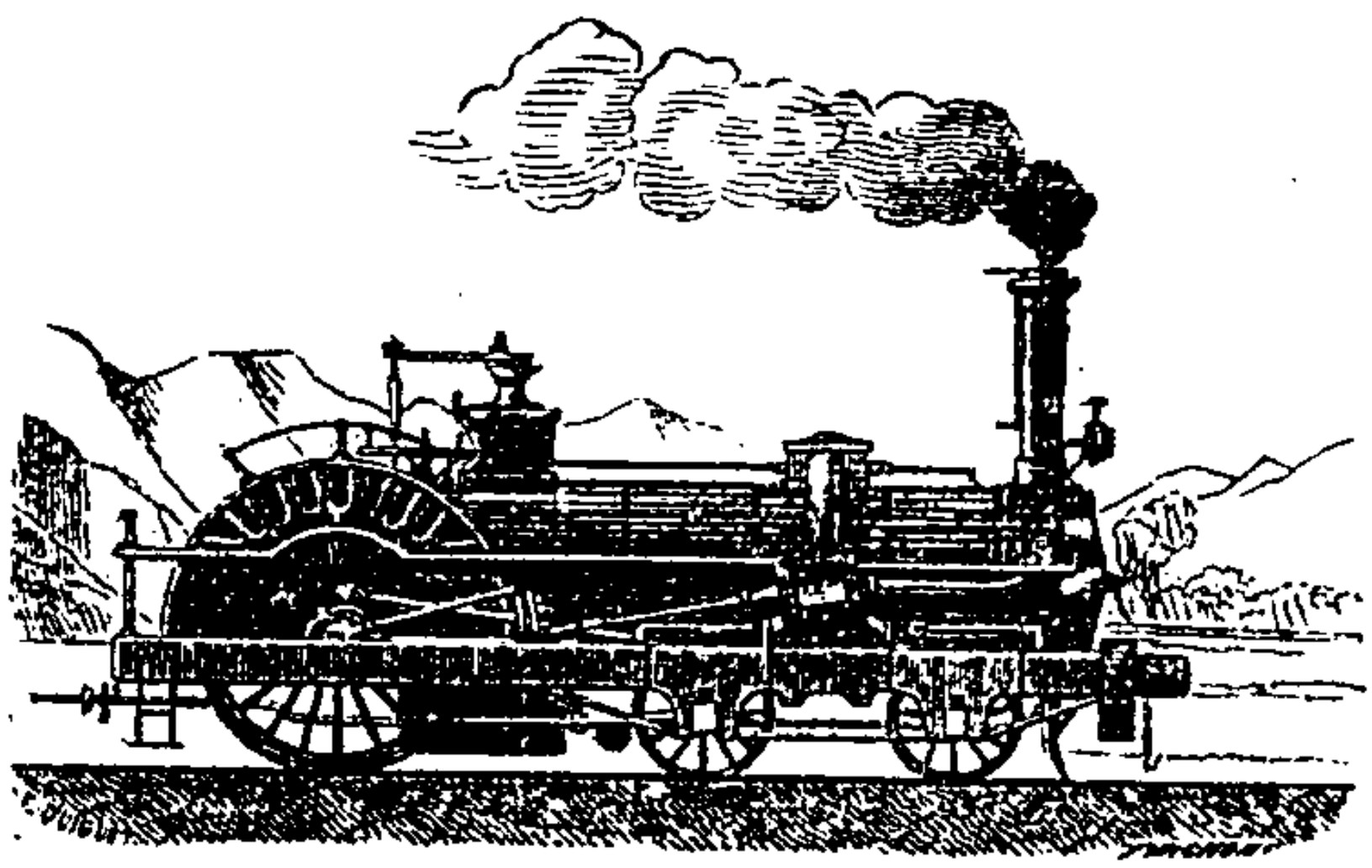
Les Musées d'Allemagne. 1 vol. Broché. 3 fr. 50 c.

Les Musées de Belgique, de Hollande, de Russie. 1 vol. Broché. 3 fr. 50 c.

La reliure de chacun de ces volumes se paye 1 fr. en sus.

Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9



Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.